

UNITÉ DES CHRÉTIENS

**Vivre
l'Unité
aujourd'hui**



UNITÉ DES CHRETIENS

●
Revue trimestrielle
de formation et d'information
œcuméniques
●

Rédaction - Administration

Unité des Chrétiens
17, rue de l'Assomption,
75 - Paris (16e)
Tél. 647.73.57

Abonnement pour la France :

Simple : 10 F par an.
De soutien : 30 F par an.
Etranger : 15 F par an.
A verser au C.C.P. Unité des
Chrétiens - 31.691.30 - La Source.

Abonnement pour la Belgique :

S'adresser au P. Philippe Lies-
sens, 35, rue Duquesnoy, 1000
Bruxelles-1. 100 F.B. par an à
verser au CCP Unité chrétienne
21.61.65 à Bruxelles.

L'abonnement part obligatoirement du premier numéro de l'année : les abonnés qui souscrivent en cours d'année reçoivent les numéros déjà parus.

— Directeur de la publication :
Jacques Desseaux.

— Secrétaire de Rédaction :
Jérôme Cornélis.

IMPRIMERIE DE LA CENTRALE
10-12, rue de l'Hospice, 62-Lens

SOMMAIRE N° 6

EDITORIAL

Pages

Jean Guilton : Vérité et Amour 1

DIALOGUE AVEC NOS LECTEURS

Courrier 3
Statistiques 3

DOSSIER : VIVRE L'UNITE AUJOURD'HUI

Jacques Desseaux : Réconciliation : Conflits et temps 4
Christian Chevalier : Œcuménisme à la Régie Renault 8
J. F.-L. : Une amitié œcuménique internationale 9
André Daures : Petite histoire de jumelage œcuménique 10
Pasteur M. Hammel et Père P. Hoffmann : Pédagogie œcuménique
en classe de 4ème 11
Violette Bonnet : Cinquante filles et l'Unité des Chrétiens 12
E. Farcet : Semaine de l'Unité dans le diocèse de Bourges 13
B. Grognet : Rencontres bibliques à Versailles 14

OU EN EST LE DIALOGUE ŒCUMENIQUE ?

Pasteur C. Asmussen : L'accord des Dombes
ou la question de l'Unité posée à tous 15
C. Dumont : Tomos Agapis 18

AUJOURD'HUI : QUESTIONS POUR DEMAIN

U.D.C. : Allons-nous vers un Concile vraiment universel ? 21
Jérôme Cornélis : Le concile des jeunes : son troisième printemps .. 23

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Jalons sur la route de l'Unité 27
Activités œcuméniques Printemps-Eté 1972 30

LE POINT SUR...

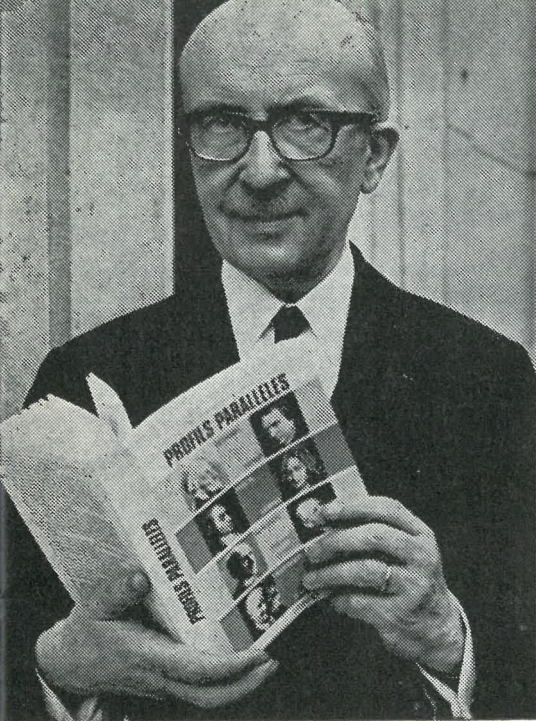
Charles de Pontevès : Education chrétienne en foyer mixte 32
U.D.C. : Les Camisards : un film français de René Allio 35
Fergus Pyle : Aujourd'hui en Irlande du Nord 38
Bibliographie œcuménique 40

In Memoriam : Le Pasteur Charles Westphal .. 3ème page de couverture

Photo de couverture : Ces hommes lèvent les mains pour demander grâce. En vain ! Dans quelques instants, ils vont être massacrés : Tragédie de la division entre les hommes. Et nous, chrétiens, ministres de la Réconciliation, que faisons-nous pendant ce temps-là ? Comment vivons-nous l'Unité aujourd'hui ?

VÉRITÉ ET AMOUR

par Jean Guitton,
de l'Académie française



UN des problèmes cruciaux de la vie présente est de concilier la vérité et l'amour. Chaque jour un cas de conscience se présente : que faut-il faire, que faut-il faire pour montrer à l'autre qu'on l'aime ? Depuis l'origine, cette difficulté est au cœur des relations que les chrétiens ont avec le monde, et plus encore des relations qu'ils ont entre eux, dans leurs séparations et leur désir de les dissiper pour se réunir. Et, cette croix de l'œcuménisme, on la sent plus vivement encore dans ces moments rares et bénis où les frères disjoints, ayant réalisé l'union sans aboutir à l'unité, mesurent la profondeur de ce qui les rapproche et l'obstacle de ce qui les sépare encore. Ce sont des moments qui mêlent la joie et la douleur : on se frôle sans se toucher ; on s'embrasse sans s'unir ; on prie le même Père sans pouvoir rompre le même pain. De nos jours, les jeunes générations ne comprennent pas : elles voudraient accomplir l'unité en passant outre, ce qui serait certainement la compromettre et la retarder.

« C'est la tâche de la philosophie de tout comprendre, disait Lachelier, même la religion ». Ayant passé ma vie dans l'enseignement de la philosophie, je suis porté à mettre l'accent sur ce que Malebranche appelait « la recherche de la vérité ». Et j'ai souvent formé les ré-

flexions que je vais maintenant dire.

On se scandalise beaucoup des divisions entre les chrétiens. Il serait vain de les nier. Elles sont un scandale aux yeux des autres, une plaie pour notre cœur. Je trouve néanmoins que ces divisions honorent la nature humaine ; car, si l'on met entre parenthèses le jeu fatal des passions, c'est un motif très noble et très pur qui inspire ces séparations. Quel motif ? Celui qui pousse l'homme à mettre le vrai au-dessus de tout, au-dessus de ses devoirs de famille, de travail, et même dans certains cas d'existence. L'homme est un animal qui préfère parfois la vérité à la vie. Dans l'histoire des séparations, on voit jouer ce motif, et de double manière.

Il y a à de certains moments des, spirituels qui ont le sentiment que l'Eglise où ils avaient été nourris est infidèle à l'esprit de Jésus-Christ ; coûte que coûte, ils préfèrent se séparer. D'un autre côté, les chefs de l'Eglise romaine ont le sentiment qu'il faut couper une branche morte ou corrompue et se séparer de certaines communautés qui n'ont plus l'esprit de l'Eglise et de l'Evangile. C'est ce qui explique les condamnations et les anathèmes. Mais, si l'on considère ces deux attitudes d'une manière subjective, on peut dire qu'elles sont animées par la même idée, qui est l'idée de la vérité. Le Père Couturier n'avait pas tort de dire : « Les catholiques ne sont pas les seuls à croire qu'ils ont seuls toute la vérité ».

Il faut ajouter que, dans les deux cas, ce qui amène aux séparations, c'est le sentiment de ce qu'on pourrait appeler l'intégrité et la virginité de la vérité. Dans l'une et l'autre famille d'esprits, on a l'idée qu'on ne peut se tenir à un compromis ; que la vérité est une totalité structurée et qu'on l'altère si l'on en détache une parcelle et si l'on en compromet l'équilibre. Il est arrivé, notamment dans le cas de

la Réforme protestante, que la différence des deux conceptions soit radicale. Mais dans le cas de la séparation entre l'Orient et l'Occident cette différence pouvait paraître minime. Comme le disait Madame Swetchine, elle tenait à « un mot dans le Credo et à une prérogative attachée au siège de Rome ».

C'est pourquoi dans tous les dialogues entre les chrétiens encore séparés il y a toujours un silence dramatique. Il s'agit de quelque chose de grave. Chacun des partis diffère sur ce qui est pour un esprit religieux le plus important, ayant des conséquences temporelles et éternelles, à savoir la véritable interprétation de la pensée de Jésus-Christ. D'où le SILENCE ŒCUMENIQUE, silence qui est peut-être plus impressionnant encore que la parole. Je répète que ce silence honore en chaque famille l'amour qu'elle a de la vérité, de l'obéissance aux desseins divins et à la pensée du divin fondateur de la Foi : Jésus-Christ. Ce dissentiment sur l'essentiel est d'ailleurs source d'amour ; car, loin de nous faire mépriser celui qui nous contredit, le sentiment que nous avons chacun de l'amour de l'autre pour la vérité, fait que nous la respectons et l'honorons en lui.

On dira que la conception que j'expose ici pouvait être celle des siècles et des années qui ont précédé le Concile du Vatican II, où les Eglises séparées mettaient l'idéal de vérité au-dessus de tout, et d'où elles tiraient une cruelle intransigeance. Jean XXIII a changé cette optique. Désormais, l'Amour prend le pas sur la Vérité. Et je me trouve de nouveau affronté à ce problème crucial et capital du rapport de la vérité et de l'amour.

Chacun de ces deux mots est susceptible d'être adultéré. La vérité est souvent le masque de l'orgueil triomphant, et elle peut donner lieu à l'intolérance. Mais l'amour aussi, et peut-être plus encore, est sujet à déformation, il

peut recéler l'indifférence. Que d'équivoque autour des plus beaux mots, comme celui de liberté, de paix, comme celui d'amour !

Lorsque l'amour est le véritable amour, il contient dans son essence et à sa racine l'amour du vrai sous ses deux formes : le désir de le chercher toujours, le devoir de le répandre quoi qu'il arrive. Comme le remarquait le philosophe Alain, ces deux aspects de notre relation à la vérité ne se séparent pas. Et le second demande peut-être plus de courage que le premier.

On parle parfois de nos jours d'une crise de l'œcuménisme. Il est de fait que, dans le passé, et après des moments d'euphorie où les deux communautés paraissaient à la veille de s'unir, où de grands esprits comme Bossuet et Leibniz étaient sur le point de se rencontrer, l'union ne se fit pas, et même elle sembla rejetée très loin dans une espérance d'autant plus déçue qu'elle avait été plus vive. L'originalité de l'œcuménisme actuel par rapport à toutes les tentatives d'union connues dans l'histoire est que, après Vatican II, le mouvement œcuménique est devenu universel, et certainement irréversible.

Mais il peut y avoir dans ce mouvement, et dans la mesure même où l'union en s'approfondissant ne peut arriver à franchir l'immense intervalle qui la sépare de l'unité, des périodes de stagnation et de souffrance. Pour y préadapter les esprits œcuméniques, je voudrais en terminant insister sur deux points : car il m'a toujours semblé que l'œcuménisme reposait sur deux colonnes, ou encore qu'il était au point de convergence de deux voies distinctes, mais conjointes, l'une en quelque sorte philosophique et théologique, dont le ressort est l'amour de la vérité, l'autre spirituelle et mystique, dont le ressort est le « survol », l'amour dans la nuit et l'espérance.

Premièrement, l'amour de la vé-

Remise de la Croix du Millénaire du Mont Athos à Monseigneur François Marty

S.S. le patriarche Athénagoras et les membres de son Saint-Synode ont décerné la Croix du Millénaire du Mont-Athos au Cardinal-Archevêque de Paris, Mgr François MARTY.

L'archevêque orthodoxe grec en France, en annonçant cette nouvelle, la précise ainsi : « La Croix du Millénaire, qui rappelle à notre souvenir la place primordiale de la Sainte Montagne dans la vie spirituelle de notre Eglise orthodoxe, devient ainsi le signe concret de notre marche vers l'unique Calice du Sauveur, dans cette démarche essentielle d'amour, fondement de notre prière et lieu par excellence de notre rencontre avec le Seigneur Jésus ».

La cérémonie de la remise de la Croix du Millénaire du Mont-Athos par Son Eminence le métropolite Meletios, exarque de S.S. le patriarche Athénagoras, a eu lieu le dimanche 6 février 1972 en la cathédrale orthodoxe grecque Saint-Etienne, à l'issue de la messe pontificale.

rité doit régner dans les discussions et les colloques œcuméniques. Il doit se manifester toujours par le souci de distinguer dans les confessions ce qui est l'essentiel et ce qui tient aux concepts, aux langages, aux mentalités. Un premier effort doit être de déterminer et d'exprimer ce qui est commun aux deux confessions. Mais il est clair que cet effort, pour chercher le minimum essentiel et commun, contient un danger, qui est de diminuer chacune des deux confessions de ce qu'elle a d'essentiel pour l'unir à l'autre par le minimum commun. Et, si l'on allait au bout de cette tendance, on préparerait un œcuménisme du minimum, c'est-à-dire qu'on créerait une super-Eglise nouvelle, appelée l'Eglise œcuménique, qui serait une trahison envers chaque Eglise particulière. En réalité, ce n'est pas en descendant vers la base commune qu'on peut faire l'union des chrétiens, mais au contraire en s'élevant jusqu'à la hauteur de chaque foi. Autrement dit, ce n'est pas en étant moins protestant qu'un protestant se rapprochera d'un catholique, mais au contraire en approfondissant dans la vérité la foi qu'il a reçue de son Eglise, en retrouvant sa profondeur et sa hauteur. Et, de même, un catholique ne se rendra pas plus accueillant aux autres Eglises en étant moins catholique, mais au contraire en ap-

profondissant et en élevant l'idéal de plénitude et de récapitulation qui est l'idéal catholique.

Ce n'est pas en descendant vers le bas, mais c'est en se haussant vers le plus haut de soi-même que les chrétiens disjoints pourront enfin s'unir soit dans le temps soit au dernier moment du temps, car dans l'éternité qui approche, et où il n'y aura plus d'Eglise visible, ils seront immédiatement unis dans l'éternel amour.

Deuxièmement (et ici je retrouve la voie mystique qui est la voie du pur amour) Bossuet disait déjà que, pour travailler à l'union des chrétiens, il fallait se perdre dans l'infinitude du secret de Dieu. Les artisans les plus puissants de l'œcuménisme ne sont pas ceux qui sont visibles et qui apparaissent sur la scène du monde. Ce sont sans doute ces âmes sacrifiées qui, dans chaque confession, ont voué leur oblation et leur souffrance à la cause sublime de l'unité. Ce sont ces immolations silencieuses et convergentes qui se perdent dans l'infini du secret divin ; qui, comme Abraham, survolent le présent dans une espérance contre l'espérance ; qui, dans l'esprit du chapitre XVIIème de l'Evangile de Jean, charte de l'œcuménisme, s'offrent en immolation pour la cause de l'unité, sûres que l'unité ne peut s'acheter sans passion dans le chef et dans les membres - ce sont ces âmes, dis-je, qui donnent à l'œcuménisme son invincible espérance.

Et je termine en remarquant que Leibniz avait raison de penser que le travail pour la réunion des chrétiens est le plus haut exercice de la pensée, parce qu'il porte au plus haut point la double exigence qui est au fond de la nature humaine ; à savoir l'union (mystérieuse) de la vérité et de l'amour.

BRUXELLES : Vers des journées d'études œcuméniques en Belgique

Les représentants des Eglises chrétiennes de Belgique (catholique, orthodoxes, protestantes), se sont réunis au siège de l'Eglise protestante de Belgique. Cette prise de contact œcuménique avait pour but l'organisation occasionnelle de journées d'études. Un groupe de travail composé de Mgr AEMILIANOS, du professeur HOUSSIAU et du pasteur DA COSTA a été chargé de présenter des propositions concrètes pour la prochaine réunion prévue pour le mercredi 10 mai. Le pasteur PIETERS, président du Synode de l'Eglise protestante de Belgique, s'informera auprès du Conseil œcuménique sur des études semblables qui sont actuellement entreprises dans d'autres pays.

Au 1er mars 1972 : 2 692

Le souci de l'Unité des Chrétiens

Bien sûr, nous ne pourrions être « physiquement » présentes à votre Assemblée du 8 mars prochain, mais nous le serons par le cœur et par la prière. Comment ce souci de l'Unité des Chrétiens pourrait-il être absent de nos vies, qui « cherchent », pauvrement sans doute mais réellement, espérons-le, à partager la vie du Seigneur.

Avec notre reconnaissance fraternelle.

Les Sœurs Clarisses d'Alençon

A ne pas manquer

« Oui, encore un numéro d'Unité des Chrétiens à ne pas manquer. Bravo pour votre revue!... »

Monseigneur Roger Etchegaray,
Archevêque de Marseille

Lu de A à Z

Merci pour « Unité des Chrétiens » sur l'Eglise anglicane. Je l'ai lu de A jusqu'à Z en faisant de cette lecture une prière d'action de grâce pour le « déjà » et d'imploration pour le « pas encore ». Merci aussi pour cette bonne visite qui a été une joie pour tous. J'ai demandé hier à notre frère anglican si ce numéro d'Unité des Chrétiens sur l'Eglise anglicane lui avait plu : « Oui tout à fait! ». Vraiment, on ne sait s'il faut donner la primauté à l'action de grâce ou à l'imploration. Il faudrait pousser l'une et l'autre à l'infini dans le Seigneur qui n'a pas fini de nous émerveiller.

P. Louis Emmanuel
Trappiste
La Paix-Dieu
Cabanoule, 30 - Anduze

Diffusion à Westminster

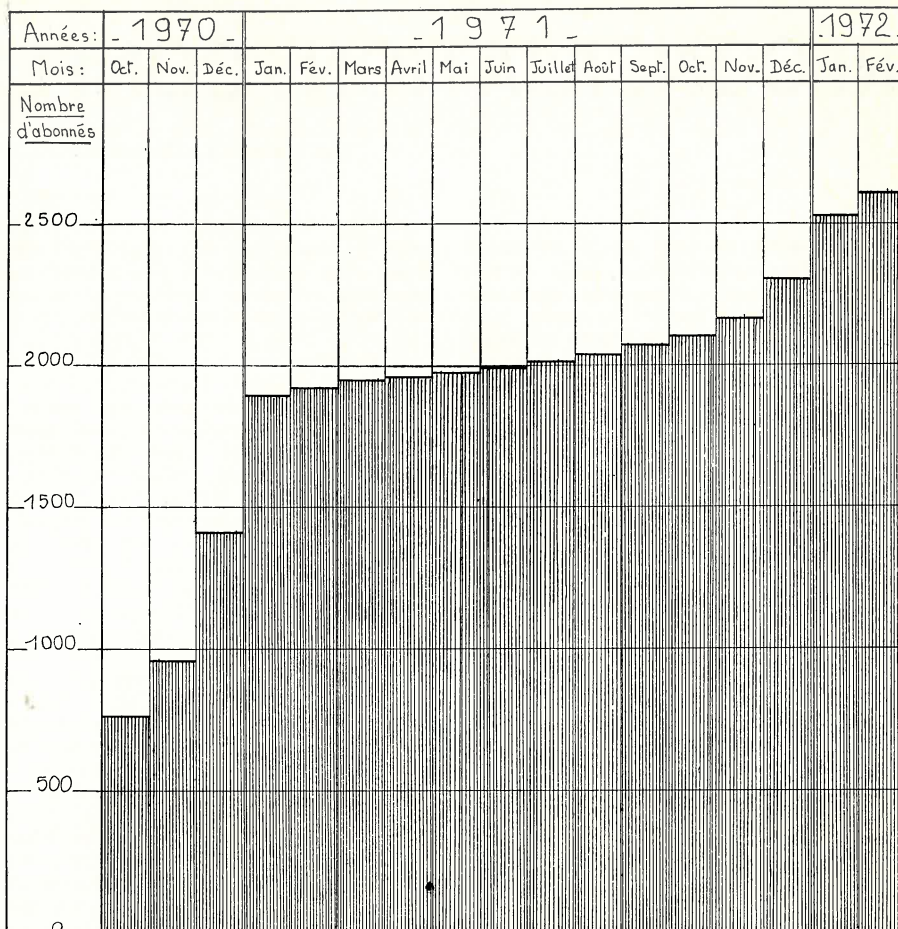
Mille félicitations pour la revue sur l'Eglise anglicane. Ce matin même, au « Foreign Relations », nous avons discuté sur la possibilité d'assurer la diffusion de ce numéro, ici, à Londres, aux touristes français qui viennent visiter l'Abbaye de Westminster et la Cathédrale Saint-Paul.

H.R.T. Brandreth
Palace Court
222 Lambeth Road
London - SE 1 7 LB

Juste quelques lignes

Je me dois de vous écrire juste quelques lignes de félicitation pour votre remarquable numéro sur l'Eglise anglicane que, de mon mieux, je vais faire connaître en Angleterre.

Richard Stewart
Sacred Heart Convent
Woldingham -
Surrey C. R. 3. 7. y. A.



Au 1er avril 1972 : 2 900

Qui sommes-nous (le 1er mars 1972) ?

Religieuses	694
Evêques, prêtres et pasteurs	1 007
Laïques	991
Total	2 692

Une excellente information œcuménique

Je tiens à vous manifester mes ferventes félicitations pour le numéro de janvier consacré à l'Eglise anglicane. Je ne doute pas que de nombreux lecteurs ne vous aient déjà, et mieux que moi, exprimé leur reconnaissance pour ce remarquable service rendu à la cause de l'unité; mais j'ai voulu vous envoyer mon témoignage personnel autant que celui de nombreux abonnés belges pour cette excellente information œcuménique.

P. Philippe Liessens - A.A.
35, rue Duquesnoy
Bruxelles

Le bravo du Canada

L'envoi d'U.D.C. me fait grand plaisir; c'est un service rendu à tout

le mouvement œcuménique de Québec : après lecture, je passe les revues au Père Desautels, supérieur des Assomptionnistes et président du Comité œcuménique interconfessionnel. Il a organisé depuis peu une bibliothèque œcuménique et il est très heureux que votre revue soit ainsi mise en lecture.

Le numéro reçu ces jours derniers me paraît très réussi et très intéressant. Je vous en félicite tout spécialement. La recherche de pensée est bien « une » tandis que la manière de la présenter est diverse et vivante. Les photos sont bonnes et bien choisies, la mise en pages, agréable. Enfin la formule des interviews est actuellement très appréciée. Bravo !

Sœur Marie Christilla
religieuse de l'Assomption
Centre missionnaire A.M.A.
Québec, 10

RÉCONCILIATION: CONFLITS ET TEMPS

par Jacques Desseaux

La réalité si riche de la vie œcuménique aujourd'hui, telle qu'elle nous apparaît à travers un séjour au Secrétariat pour l'Unité à Rome, une visite de trois journées, toute récente, au Conseil Œcuménique à Genève, un périple de 3 000 km et d'innombrables contacts en France à l'occasion de la Semaine de l'Unité, tout au long de janvier, le contenu de ce dossier ont inspiré ces quelques réflexions que nous pourrions ramener à cette proposition : le Ministère de la Réconciliation se vit dans la tension des conflits et dans la durée du temps.

La banalité d'une telle remarque n'échappera à personne. Toutefois à l'heure où beaucoup ont déjà basculé de l'euphorie dans le découragement, de l'illusion dans l'indignation, il n'est sans doute pas inutile de rappeler des évidences élémentaires.

Réconciliés avec Dieu par le Christ

Le miracle, le signe qu'il nous est donné de vivre et demandé de reconnaître, c'est qu'en une cinquantaine d'années, par une prodigieuse accélération de l'Histoire bloquée durant tant de siècles, les chrétiens aient enfin commencé à recevoir de l'Esprit la Parole qu'il n'a cessé de leur proclamer, à comprendre sa signification pour eux et pour le monde. « Si, étant ennemis, nous fûmes réconciliés à Dieu par la mort de son Fils, combien plus, une fois réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie, et pas seulement cela, mais nous nous glorifions en Dieu par Notre Seigneur Jésus-Christ par qui dès à présent nous avons obtenu la réconciliation » (Romains 5/16-11). « Si donc quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle, l'être ancien a disparu, un être nouveau est là. Et le tout vient de Dieu, qui nous a réconciliés avec Lui par le Christ et nous a confié le ministère de la Réconciliation. Car c'était Dieu, qui dans le Christ, se réconciliait le monde, ne tenant plus compte des fautes des hommes, et mettant sur nos lèvres la parole de la réconciliation. Nous sommes donc en ambassade pour le Christ ; c'est comme si Dieu exhortait par nous » (2 Corinthiens 5/17-20). « Car c'est lui qui est notre paix, lui qui des deux n'a fait qu'un peuple, détruisant la barrière qui les séparait, supprimant en sa chair la haine, cette Loi des préceptes avec ses ordonnances, pour créer en sa personne

les deux en un seul Homme Nouveau, faire la paix et les réconcilier avec Dieu, tous deux en un seul Corps, par la croix : en sa personne il a tué la haine » (Ephésiens 2/14-16).

Aujourd'hui, marqués par le mot fameux de Dietrich Bonhoeffer, « Jésus-Christ est l'homme pour les autres » (1), oublieux qu'il n'est tel que parce que d'abord « Fils pour son Père », beaucoup insistent avant tout sur « l'Eglise pour les autres » et dès lors pour eux le mouvement de Réconciliation, « l'œcuménisme » se situe exclusivement là où l'on vit, dans le service ensemble des autres, dans l'identité de vue, le partage des options, la communion des démarches pour la paix, la justice contre toute forme d'oppression quelle qu'elle soit, politique ou religieuse. Pour ceux-là l'œcuménisme ne doit être que séculier car le fait de la division entre les Eglises ne peut plus retenir l'attention ou stimuler des énergies entièrement mobilisées pour la lutte contre toutes les divisions tragiques entre les hommes : les blancs ou les noirs, les riches et les pauvres, les développés et les sous-développés, ceux qui ont tout et ceux qui n'ont rien (2).

S'il est vrai, comme l'a remarqué le Père Congar, qu'il faut être attentifs aux termes que l'on emploie, car ils ont leur contexte et risquent d'introduire des significations parasites qui feront dévier l'intention primitive, s'il est vrai que l'adjectif « séculier » pourrait bien dévorer le substantif « œcuménisme » et que par conséquent il vaudrait mieux dire : œcuménisme du service commun, ou d'engagement, de travail ensemble (3), il est non moins vrai et évident que le « dialogue œcuménique fondamental n'est pas le dialogue interecclésial entre les confessions chrétiennes, mais le dialogue où chrétiens et Eglises de toutes les confessions et de tous les continents traitent ensemble des grands problèmes de notre temps ». (4).

S'il est vrai que, sous peine de n'être pas fidèles à l'Evangile, les chrétiens doivent discerner leur Seigneur toujours crucifié ou pauvre et misérable dans leurs frères écrasés et malheureux aujourd'hui : « J'avais faim et vous ne m'avez pas donné à manger », s'il est vrai que pour trop d'entre nous le Christ n'est plus qu'une abstraction intemporelle anéantie sous la croyance dogmatique ou la « religion », il est tout aussi vrai qu'aujourd'hui même nous ne sommes pas préservés d'une sorte de « monophysisme » à l'envers.

Le monophysisme traditionnel à propos duquel le Concile de Chalcédoine a précisé la foi (en 451) absorbait tellement l'humanité en la divinité de Jésus qu'il l'oubliait presque, ce monophysisme moderne absorbe tellement la divinité en l'humanité qu'il ne la perçoit plus guère. En l'Homme Dieu, on ne voyait plus que le Dieu, en l'Homme Dieu on ne voit plus que l'homme. C'est là, pensons-nous, une question fondamentale pour la foi chrétienne comportant toute une série de réductions, notamment en ce qui concerne l'Eglise, menacée de n'être plus envisagée que comme une « équipe de travail » vouée à la révolution sociale ou à la promotion humaine.

Il nous faut donc revenir à la contemplation du Christ de l'Evangile et à la méditation de l'Evangile du Christ : « Dans le domaine de l'œcuménisme, comme en tout autre domaine, écrivait le P. Martelet, il n'est pas d'autre chemin spirituel que celui que le Christ par sa propre existence détermine lui-même. C'est donc en partant et en repartant incessamment de Lui, en passant et repassant sans nous lasser par Lui, par le mystère de sa parole, de son Ecriture, de son Esprit et de sa vie, que nous parviendrons sans doute à nous imprégner de son vouloir et de ses vues et que nous nous disposerons à retrouver, tous ensemble, l'identité visible de son Eglise. C'est en aimant le Christ à partir de ce qu'il a déjà d'Eglise que chacun pourra, peu à peu, découvrir ce qu'il manque encore d'Eglise à son amour du Christ. De quelle source mieux recevoir l'Eglise que du Christ lui-même ? Mais il faut un certain temps pour se rendre ensemble à cette source et apprendre à y boire ensemble les mêmes eaux, avec la même soif. L'œcuménisme en effet est dans l'Esprit, ce mouvement unanime des chrétiens vers leur source, pour recevoir de nouveau, non seulement le Christ des lèvres et des mains de l'Eglise, mais de quelque manière aussi l'Eglise elle-même, du cœur même du Christ ». (5)

De son côté, le P. Congar commentant le Message d'Oscar Cullmann au

(1) Vers une Eglise pour les autres. Genève 1966.

(2) Harvey Cox « The reaction of a post Ecumenical Christianity » in *The Ecumenist* janv.-fév. 1968.

(3) Congar in *Concilium* n. 54 (1970), p. 12.

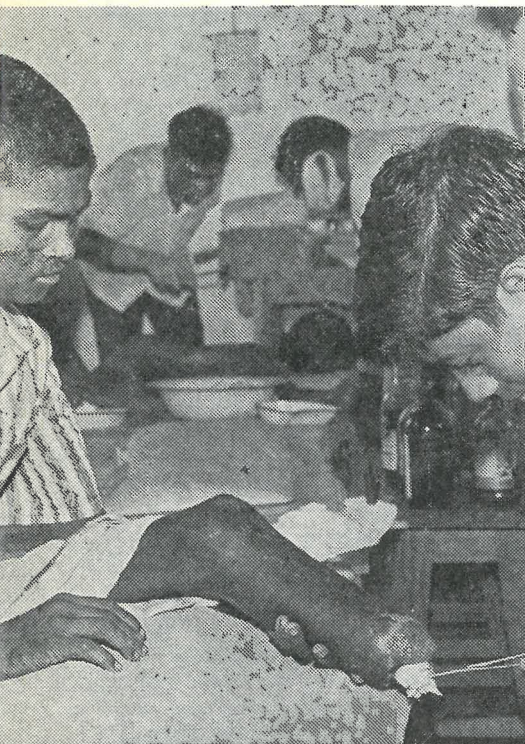
(4) Hans Ruedi Weber, « Allocution à la clôture du Congrès des laïcs à Rome en 1967 », 3ème Congrès T.I. Rome 1968, p. 128.

(5) *Verbum Caro* n. 70, p. 70.

colloque d'intellectuels catholiques tenu à Strasbourg le 6 novembre 1971, écrit : « Je le dis amicalement : je pense que Cullmann ne mesure pas de façon suffisamment grave et positive l'urgence qu'il y a pour l'Eglise en tant que peuple de Dieu de s'acclimater à un monde nouveau, si différent de celui que cette Eglise a connu et en grande partie façonné en quinze siècles de son Histoire. Mais cette remarque n'enlève rien à la vérité de l'avertissement formulé et qui consiste en ceci : pas d'ouverture, pas d'universalisme qui se chercherait en ne se référant pas au centre unique, Jésus-Christ et son Evangile, dont les Ecritures témoignent de façon décisive et normative. Dans la mesure même où nous nous ouvrons au monde - ce que O. Cullmann et moi-même reconnaissons sans réticence comme nécessaire, - il faut réinterroger le centre. Il faut éviter de laisser des critères mondains, « charnels » se substituer aux critères d'Evangile, ce qui suppose une vie de prière, d'étude assidue et religieuse des Ecritures » (6).

Conflits et salut en Jésus-Christ

Jésus-Christ a vécu jusqu'à la mort sur la Croix la Réconciliation. La croix est comme le signe concret de tous les conflits qu'il a dû vivre pour manifester la Réconciliation. « Il s'est



« Le Christ toujours crucifié... ».
A l'ouest du Bengale, ce garçon
a sauté sur une mine.
(Photo S.A. Johns Casa in Bongaon).

trouvé mêlé à tous les conflits de son temps : conflits entre le peuple juif et les autres nations ; conflits contre ceux qui détenaient le pouvoir et en abusait ; conflits contre ceux qui, comme les pharisiens, trahissaient le savoir ; à sa manière qui n'était pas celle des Zéotes mais réellement quand même, il a même pu dire de lui-même : « Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre mais le glaive ».

Pour sa part, parce qu'il entendait apporter aux conflits une solution autre que temporelle, il a accepté d'être victime des conflits, manifestant ainsi que leur solution définitive excédait les forces humaines. Il a voulu que sa mort soit le signe visible, palpable, du déchirement entre les hommes. Il est mort de son incapacité à réduire en tant qu'homme l'opposition juifs-païens qu'il avait proclamée dépassée. Il est mort aussi de son impuissance à faire triompher en tant qu'homme la justice et l'amour sur la coalition des intérêts de toutes sortes » (7).

Mais il a vécu ces conflits dans l'obéissance au Père, il s'en est remis entièrement à Lui pour bien montrer que seule la force de Dieu peut réconcilier les hommes : « Père, je remets mon âme entre tes mains, que ta volonté soit faite et non la mienne ». Il a vécu aussi ces conflits dans l'amour de ses frères : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ». Son Père ne l'a pas trahi, il l'a ressuscité d'entre les morts, assis à la droite du Père. Il l'a rendu présent à tous les hommes réconciliés en Lui : « Je serai avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde ». Il a envoyé l'Esprit qui réunit les hommes en un seul Corps : « Il n'y a qu'un Corps et qu'un Esprit ».

« Dans le Christ, l'impossible « solution » des conflits est trouvée et devient accessible à l'ensemble de l'humanité. Il y a plus qu'une promesse, il y a des prémices : le Christ lui-même. Mais nous sommes dans le temps du « déjà » et du « pas encore », la réconciliation totale des hommes entre eux et avec Dieu ne se fera, comme pour le Christ, que par-delà la mort, par-delà la fin de l'histoire humaine » (8).

Au long de cette histoire en laquelle nous sommes engagés, la Réconciliation se réalise dans la tension des conflits et du dialogue que l'Esprit nous donne de vivre. C'est seulement dans l'Esprit du Christ que nous pouvons assumer les conflits du dialogue œcuménique et de la réconciliation aujourd'hui.

Autrefois, les Eglises ne se parlaient pas. Par-dessus leurs frontières bien fermées, elles s'envoyaient arguments et controverses. Du moins était-ce clair et les positions étaient-elles bien tranchées. On savait à quoi s'en tenir. Tout a changé pensons-nous. Nous n'en sommes plus là. A bien des égards c'est vrai, et tout ce que nous rapportons dans ce dossier le manifeste

amplement. Pourtant, assumons-nous vraiment dans l'Esprit du Christ les conflits sans cesse renaissants du dialogue œcuménique ? Satan, le diviseur, ne réussit-il pas trop souvent à exacerber en oppositions rapidement irréductibles les tensions qui manifestent la vie de l'Esprit et l'authentique « oikouménè », la vraie catholicité qui en découle ?

Assumer, vivre les tensions dans le dialogue œcuménique comme dans toute relation, c'est d'abord reconnaître qu'elles existent nécessairement, qu'elles doivent exister, qu'il serait anormal et inquiétant qu'elles ne se manifestent pas ; c'est aussi les situer sans illusion, les mesurer sans les minimiser comme sans les majorer, savoir que d'autres peuvent surgir, c'est y consentir une certaine mort à soi-même pour une « renaissance » certaine à ce que Dieu attend de nous pour sa Réconciliation : « Si le grain ne meurt » ; c'est tirer enfin les conséquences des tensions, aller jusqu'au bout des exigences d'approfondissement dans l'amour et la vérité qu'elles nous posent, c'est laisser l'Esprit-Saint à travers elles nous dire et faire en nous les « metanoïa », les conversions indispensables, pour l'accueil de l'Unité qu'il communique à nos communautés et à nos personnes.

Trop souvent, au lieu de reconnaître à l'Esprit la liberté d'inspirer toutes les formes du Mouvement œcuménique aujourd'hui, à « la base » et « au sommet », l'œcuménisme « institutionnel », l'œcuménisme « théologique », l'œcuménisme « spirituel », l'œcuménisme « séculier », on le capture et on l'assigne à résidence surveillée dans telle forme déterminée comme seul habitable pour lui. Et pourtant : « Il souffle où il veut ! ».

Peu avant Pâques 1971, Roger Schutz affirmait à la T.V. suisse romande, lors de l'émission « En direct avec... » qu'à son sens « l'œcuménisme officiel avait décidément fait faillite et que seules les audaces des jeunes offraient encore quelque espoir ».

Georges Casalis, dans un article intitulé « l'œcuménisme écartelé » (9) écrit : « Il est clair que poser la question de l'avenir de l'œcuménisme, c'est avouer que nous sommes en crise, c'est reconnaître la faillite d'un certain œcuménisme et confesser qu'à plus d'un titre notre avenir œcuménique est derrière nous ». Or ce que nous voyons et entendons, ce que nous vivons, tous les faits, toutes les expériences si pluralistes dans des domaines si divers du Mouvement œcuménique et à tous les niveaux d'existence du peuple chrétien, res-

(6) La Croix, 27 novembre 1971.

(7) Xavier Dubreil « Conflits, affrontements, tensions et salut en Jésus-Christ dans l'Eglise d'aujourd'hui ». Numéro spécial SNOP 37 bis, 8 décembre 1971, p. 6.

(8) Op. cit., p. 8.

(9) Notre Combat n. 53, décembre 1971, p. 3.

ponsables, pasteurs, prêtres, religieux et religieuses, laïcs, tout ce qui est rapporté dans ce dossier, tout ce que nous avons lu dans les réponses de 69 diocèses à l'enquête nationale préparatoire à Bièvres (10) en témoignent : la vie pour l'Unité est variée et multiforme. Tout diagnostic qui prétend la réduire à un seul aspect au détriment de tous les autres est idéologique et n'est pas complètement fidèle à la réalité. Un fait de cette réalité parmi des milliers d'autres : « Notre veillée de prière pour la Semaine de l'Unité, nous écrit un prêtre animateur œcuménique dans son secteur, fut vraiment un succès : 450 personnes pour le secteur Cosne-Sancerre. Même des jeunes de Cosne - ils étaient 17 - ont fait 5 km à pied dans la nuit pour rejoindre la petite église de Boulleret qui nous accueillait. La prochaine année ce sera encore mieux ».

Nous devons donc refuser de nous laisser emprisonner dans l'alternative : «...ou bien» «...ou bien» c'est-à-dire dans telle forme d'œcuménisme à l'exclusion de toute autre. Ce que nous devons assumer c'est la contestation enrichissante, la tension des conflits entre ces expressions historiques par lesquelles l'Esprit manifeste sa luxuriance et son exubérance de vie au service de la Réconciliation et de la Communion. En ce sens André Dumas soulignait la faiblesse de l'œcuménisme « officiel » et celle de l'œcuménisme de base quand elles se font exclusives l'une de l'autre, lorsqu'il écrivait : « faiblesse des entretiens, qui dogmatiquement avancent assez peu sur les questions essentielles et qui risquent d'omettre par contre l'incroyable marché commun déjà réalisé par les paroisses, les théologiens, la vie liturgique, l'action dans le monde. Mais faiblesse aussi des expériences qui risquent de devenir des chapelles plus ou moins politisées et de préférer leur intimisme à la clarté théologique ».

En conclusion, André Dumas faisait appel à une nouvelle tension œcuménique entre la chaleur de la vie et la rigueur de la foi (11). Déjà, on s'en souvient, le si cher et regretté Jean Bosc dans son livre « La Foi chrétienne » avait souligné que « le véritable œcuménisme est recherche de l'Unité dans l'acceptation permanente de la tension entre la charité et la vérité » dont nous entretenons précisément Jean Guilton ici même.

Dans la durée du temps

Les propos d'André Dumas et de Jean Bosc rejoignent tout à fait l'intuition la plus profonde de Newman auquel sans trop le savoir notre siècle « religieux » doit tant : peut-être pourrait-on résumer cette intuition en disant que pour Newman le donné de Foi est un tout complexe qui se vit et se développe dans la durée du temps. C'est ce double aspect qu'expriment les deux textes suivants :



Un groupe de fous de Jésus - « les enfants de Dieu » - est installé dans un quartier de taudis à Los Angeles en Californie. Nous les voyons ici chanter avant de s'asseoir à table. Dans un article de « Soepl » intitulé « Les fous de Jésus : un défi œcuménique ? », Albert Van Den Heuvel écrit :

« Les fous de Jésus ne tiennent pas compte des différences entre dénominations ; pour eux, le peuple de Dieu est un et uni. Ils forment une communauté interconfessionnelle dans laquelle ils se retrouvent malgré les obstacles, suscitant les critiques et les louanges de gens venant de tous les horizons du christianisme. Ils sont œcuméniques dans le sens qu'ils estiment que l'unité et le renouveau du peuple de Dieu sont leur première base de départ. Certains de leurs groupes ont une conception radicale, quoique non sans précédent, de l'œcuménisme, déclarant simplement qu'ils sont la seule véritable Eglise ; d'autres sont plus prudents et décrivent leur expérience comme étant destinée à toute l'Eglise et à la portée de chacun.

« Que signifie donc le dépôt révélé ? Est-ce une liste d'articles qu'on peut numéroté ? Non. C'est une large philosophie dont toutes les parties sont liées ensemble et dans un certain sens corrélatives l'une de l'autre, de sorte qu'un homme qui en connaît réellement une partie peut être dit la connaître tout entière. Ainsi les Apôtres possédaient la plénitude de la connaissance révélée, une plénitude qu'ils ne pouvaient pas plus réaliser pour eux-mêmes que l'esprit humain n'est capable d'avoir toutes ses pensées devant soi » (12).

« Plus une idée a le droit d'être regardée comme vivante, plus variés seront ses aspects ; plus elle est, par sa nature, sociale et politique, plus complexes et subtils seront ses développements, plus longue et riche en événements sa carrière. Or, parmi ces idées particulières qui, en raison même de leur profondeur et de leur richesse, ne peuvent être comprises d'emblée, mais s'expriment et se font connaître d'autant plus clairement qu'elles se maintiennent plus longtemps - idées aux formes innombrables, aux innombrables aspects, liées les unes aux autres et naissant les unes des autres à l'intérieur d'un même tout, marchant de pair dans l'harmonie et l'accord avec les nécessités toujours changeantes du monde, idées variées,

fécondes et toujours riches en ressources - parmi ces grandes doctrines, nous, chrétiens, nous ne refuserons pas, certes, au Christianisme une place d'honneur » (13).

Comme tant d'autres penseurs, Thomas d'Aquin, Moehler avant lui, Soloviev et Blondel après lui, par exemple, Newman, pour exprimer la vie totale de la Foi, l'expérience de l'Eglise, s'est servie d'une analogie très connue et qui se présente spontanément à l'esprit : l'image de la croissance organique que nous ne devrions pas perdre de vue car elle serait, elle est encore d'une grande utilité aujourd'hui pour nous éviter la sclérose du fixisme aussi bien que l'anarchie de l'aventure.

Il semble bien qu'en œcuménisme cette théologie du développement doive rendre de grands services : les Pères de l'Eglise en avaient un sens très aigu dans la mesure même où ils étaient avant tout des pédagogues de la Foi :

(10) Le prochain numéro d'U.D.C. sera consacré à cette importante rencontre des délégués diocésains et des correspondants régionaux protestants (4 - 7 avril 1972).

(11) Réforme, 16 janvier 1971.

(12) Lettre à Flanagan-Edit. De Achaval, p. 594.

(13) Newman, Essai sur le développement, édit. du Centurion, p. 98.

C'est ainsi que dans une lettre, adressée aux chrétiens de Néo-Césarée, Saint Basile écrit qu'il tient en main une lettre de St Athanase, disant que ceux qui n'acceptent pas la divinité de l'Esprit-Saint ne doivent pas être exclus de l'Eglise, pourvu qu'ils adhèrent fidèlement au Concile de Nicée. C'est la pratique, dit-il, des Evêques de Grèce et de Macédoine (14).

St Grégoire de Nazianze demandait à ses fidèles de ne pas proclamer ouvertement la divinité de l'Esprit-Saint en présence des faibles qui ne sont pas encore en état de l'accepter. « Il faut les éduquer patiemment afin de les amener avec douceur à reconnaître la vérité qui momentanément dépasse encore leurs forces ». (15).

Dans la cinquième de ses fameuses oraisons théologiques, il justifie cette attitude par une conception générale du développement de la foi dans l'Eglise à travers la durée du temps. Dieu dit-il, ne procède pas par la violence mais par la persuasion. Car les fruits de la violence ne sont pas durables. Et ainsi dans la théologie il procède par intégration progressive : « L'Ancien Testament annonçait clairement le Père mais obscurément le Fils et suggérait la divinité de l'Esprit. Maintenant, l'Esprit est avec nous et nous donne une manifestation plus claire de lui-même. Il n'était pas sans danger de prêcher clairement le Fils avant qu'on n'eût reconnu la divinité du Père et je m'exprime avec un peu d'audace - de nous imposer le fardeau de l'Esprit avant qu'on n'eût accepté le Fils. Car le danger nous menaçait de perdre nos forces comme il arrive à ceux qui se chargent de trop de nourriture ou qui fixent le soleil avec des

yeux trop faibles. Il valait mieux que la lumière de la Trinité éclaire les hommes, les rendant toujours plus lumineux, par des surcroîts partiels ou, comme dit David, par des ascensions et par des accroissements et des progrès de gloire en gloire » (16).

Encore une fois, il nous semble qu'il y aurait beaucoup à tirer de cette attitude des Pères, de leur réalisme émanant d'une claire vision du développement de la doctrine et de la vie de Foi dans le temps, nous pensons particulièrement ici à la question brûlante et sans doute aujourd'hui décisive pour beaucoup du bon ou du mauvais vouloir des autorités d'Eglises en pareil domaine, la question dite de l'Intercommunion.

Sans doute pourrait-on objecter que pour des responsables d'Eglises reprendre la pédagogie d'un Grégoire de Nazianze - ne par'ons pas de la formulation de cette pédagogie mais de la réalité pastorale et spirituelle qu'elle signifie - constituerait un risque très grave. Tout en professant qu'il appartient aux autorités d'Eglises de discerner si cette reprise s'impose aujourd'hui, il faut considérer cette objection et la prendre au sérieux comme il faut prendre au sérieux en tant qu'expérience nécessaire de l'Eglise un certain goût du risque. Peut-être devrait-on poser d'abord comme principe que l'existence d'un risque n'est jamais une raison suffisante pour s'abstenir d'agir. Bergson a, un jour, écrit une page remarquable sur l'évolution des êtres où il montre que le passage d'un stade à l'autre n'a jamais pu être accompli qu'en assumant un risque considérable. Non seulement le risque est une circonstance inéluctable de

la vie, il est autant et plus encore une condition de progrès. « Notre devoir consiste à risquer sur la Parole du Christ ce que nous avons pour ce que nous n'avons pas ». Viens Seigneur et instruis-moi... j'ai besoin que tu m'instruises jour après jour selon les occasions et les possibilités du moment » (17).

N'est-ce pas ce goût du risque, ce sens du risque dont témoignent ces paroles du Patriarche Athénagoras : « Ce qui manque le plus aux hommes d'Eglise, c'est l'esprit du Christ, l'humilité, la dépossession de soi, l'accueil désintéressé, la capacité de voir le meilleur de l'autre, nous jouons à l'écart de la vie. De l'Eglise nous avons fait une organisation comme les autres. Toutes nos forces sont passées à la mettre sur pied, elles passent maintenant à la faire fonctionner, et cela marche comme une machine, et non pas comme la vie... L'union doit avancer. Partout les laïcs la veulent, ils s'uniront sans nous, sans la hiérarchie, si celle-ci ne fait rien. Les responsables doivent ressentir comme une urgence brûlante ce désir sauvage d'union qui monte de la jeunesse. Les responsables doivent descendre de leur trône pour dire les mots, faire les gestes qui renversent les murs de la séparation... La jeunesse veut l'intercommunion, la jeunesse nous vomit. Ah, je voudrais que l'impatience des jeunes gagne les théologiens, qu'ils se regardent avec le regard implacable des jeunes. Malheur aux théologiens, aux chefs d'Eglise, si l'union se réalise sans eux, contre eux, si les jeunes les plus ardents partagent le vin et le pain hors de l'Eglise, souterrainement... L'union peut se faire d'une manière inattendue, comme toutes les grandes choses. Le catholicisme est entraîné dans un grand tourbillon; tout est possible : l'union se fera à chaud. L'Esprit n'est pas seulement lumière, il est feu » (18).

Dans le N° 4 de cette revue (19), le Père Zobel écrivait que l'« épanouissement charismatique apparaît comme un signe prophétique que le Seigneur est ici, aujourd'hui, au sein de notre histoire tourmentée et exaltante, qu'il nous appelle à discerner quelle est la porte qui s'ouvre aux chrétiens de toutes les Eglises, quel est le service d'amour qu'ils ont à accomplir ensemble aujourd'hui ».

Il est sûr, comme l'a noté le Pasteur Claude Asmussen, qu'un vrai œcuménisme exige beaucoup de temps (20). Mais seul l'Esprit-Saint peut nous assurer le bon usage de ce temps. A nous de lui être fidèles.

LA SEMAINE DE PRIÈRE POUR L'UNITÉ CHRÉTIENNE A PARIS

Les délégués aux relations œcuméniques (anglicans, catholiques, orthodoxes et protestants) ont, cette année, donné une forme nouvelle à la célébration de la Semaine de Prière pour l'Unité Chrétienne.

Réunis préalablement en cinq lieux différents de Paris, les participants se sont retrouvés en l'église St-Germain des Prés, où avait lieu la veillée commune du samedi 22 février.

Trois cent cinquante jeunes rassemblés avenue de Friedland, quatre cents religieuses et diaconesses, rue Notre-Dame-des-Champs, des prêtres et des pasteurs avec le cardinal MARTY à la maison de l'Oratoire, les chrétiens de la rive droite à la chapelle du Nord, ceux de la rive gauche à St-Bernard de la gare Montparnasse ont apporté au rassemblement commun le fruit de leur prière et de leur réflexion sur le thème « Aimer dans les conflits ». Ce thème fut illustré de façon concrète et saisissante par les affrontements de l'Irlande : une bande enregistrée donnant de nombreuses interviews a été commentée par le pasteur Marc-André LEDOUX qui venait de participer à un séminaire d'information des Eglises européennes à Belfast.

La veillée fut dirigée alternativement par des clercs et des laïcs, tant catholiques, réformés, luthériens, qu'orthodoxes. La bénédiction fut donnée par Mgr F. MARTY.

- (14) Lettre 204, Migne P.G. 32, 753 B C.
- (15) Oratio 41, Migne, P.G. 36, 437, B-439 C.
- (16) Oratio 31, Migne, P.G. 36, 160 D-164 A.
- (17) Newman, W. Ward, T. 11, p. 366.
- (18) Interview par Olivier Clément.
- (19) U.D.C. octobre 1971, p. 25.
- (20) Réforme 20 novembre 1971, p. 10.

ŒCUMÉNISME A LA RÉGIE RENAULT

par Christian Chevalier

...Vendredi Saint 1946. Une vingtaine de catholiques travaillant à la Régie Renault de Billancourt se retrouvent à l'heure du déjeuner, pour lire ensemble la Passion du Christ... C'est la première fois qu'ils le font. Il fait beau, une estacade au bord de la Seine leur suffit...

Chaque année, cet effort se poursuit. La rencontre a lieu dans un local proche de l'usine et dépendant de la paroisse « l'Immaculée Conception ». Les participants augmentent. La forme de la méditation se renouvelle, mais reprend toujours les textes évangéliques, les met en valeur de manières différentes : sous forme de chemin de croix, de lecture simple avec chants et temps de silence, de textes profanes appropriés et d'homélie quelquefois.

En 1964, notre Pape Jean XXIII préconise et souhaite la rencontre entre frères chrétiens séparés. Or chaque jour, notre travail à l'usine nous met en rapport avec des hommes, des femmes, incroyants ou croyants de confessions diverses. Il semble bien que le terrain est propice aux contacts œcuméniques. A deux ou trois, surtout ceux qui chaque Vendredi Saint préparent la méditation sur la Passion du Christ, nous demandons aux camarades que nous connaissons, orthodoxes et protestants, de participer à la préparation commune. Cela nous amène à solliciter également la présence du pasteur de Boulogne-Billancourt, d'un prêtre catholique et du pope, dont l'Eglise orthodoxe est toute proche de l'usine.

Ces contacts sont réconfortants : pas un refus ! Toutefois, au début, ne nous connaissant pas sur le terrain spirituel, la première préparation est laborieuse. On essaie de ne pas se heurter, cherchant bien les points communs, évitant de proposer des formules, des gestes, des chants, qui ne conviendraient pas à tous. Ensemble nous rédigeons une convocation commune qui est distribuée à environ 300 personnes de l'usine. Chaque lieu de culte des trois confessions à Boulogne-Billancourt en reçoit quelques exemplaires... Un coiffeur russe du quartier accepte avec un grand sourire d'afficher une invitation dans sa boutique !...

Arrive le Vendredi Saint !

Nous avons prévu deux réunions consécutives (les heures de repas de l'usine étant réparties sur deux services). Notre première assemblée de 12 h à 12 h 30 réunit une trentaine de personnes. Tout se passe comme prévu lors de la préparation. Toutefois, l'un des lecteurs, un protestant, voulut lire sur sa bible personnelle, le passage d'Evangile qui lui était confié... Mais voici la seconde assemblée, de 13 h 15 à 13 h 45. A cette heure, la sortie de l'usine est plus importante.

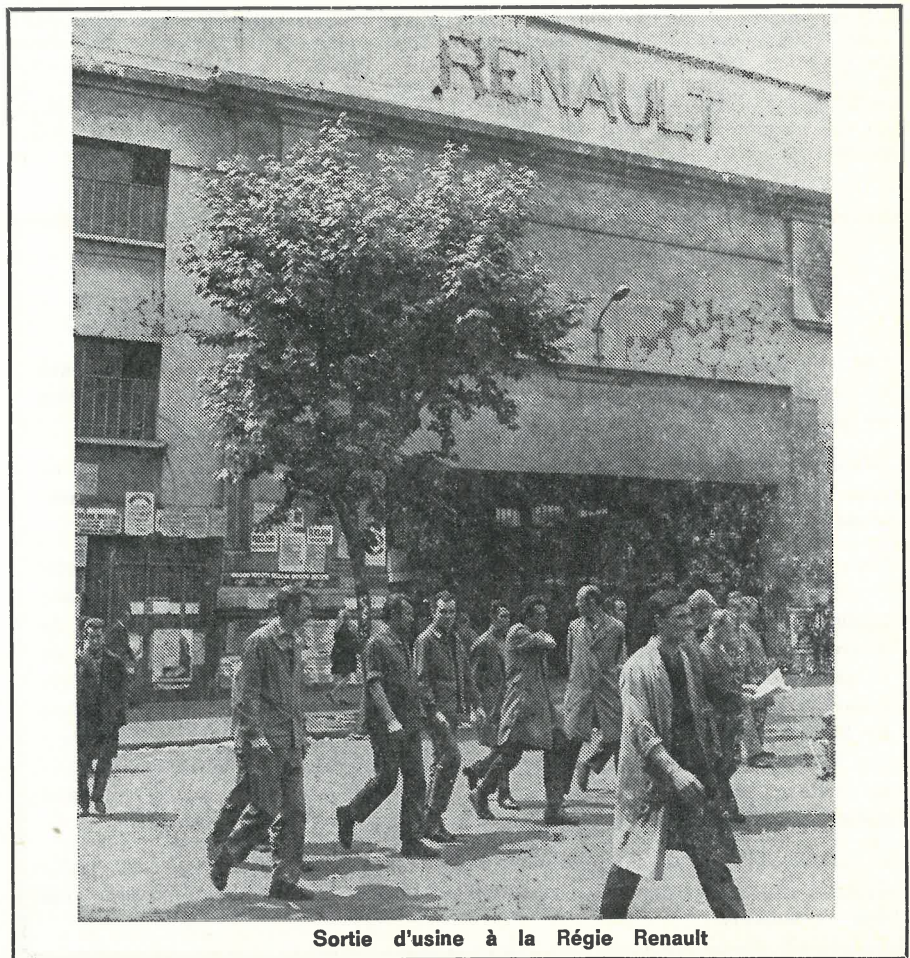
Les participants arrivent : des fem-

mes, des hommes en majorité, en blouse, en bleu de travail, en tenue de ville... Il y a là des cadres, des employés, des ouvriers, des techniciens : environ cent-trente. Nous nous répartissons les lectures, distribuons les feuilles de chants. Le pasteur de Billancourt qui a préparé la réunion avec nous est là... Mais voici un groupe d'une vingtaine de personnes : Pope en tête, avec sa soutane et sa croix pectorale. Ce sont des habitants du quartier, certains retraités de Renault ; d'autres, petits commerçants, tous russes. Sous le bras de l'un d'eux, un étrange paquet plat, rectangulaire. L'homme, un grand blond, le déplie... C'est une superbe icône russe représentant la Vierge et l'enfant. Ces gens désirent prier avec nous, mais devant cette icône !... Marie, sera-t-elle la pierre d'achoppement ? signe de mésentente ? Que va dire le pasteur protestant ?... Rien, il est très compréhensif et très désireux d'œcuménisme. Nous mettons en bonne place l'icône russe et nous voici tous ensemble priant avec ferveur.

Cette première prière œcuménique « Renault », comporte essentiellement : la lecture de la Passion, des chants

dont : Victoire, tu règneras, le Notre Père, la lecture de la prière pour l'Unité du P. Couturier, ainsi que quelques intentions. La sortie se termina par une offrande dont le montant fut envoyé à Taizé... Les participants se retirèrent satisfaits. Quelques jours plus tard, le calendrier orthodoxe étant dans bien des paroisses un peu décalé par rapport au nôtre, nous assistons, quelques catholiques, à leur office du Jeudi Saint... Le décrire demanderait tout un chapitre... Depuis cette première prière œcuménique, nous nous réunissons régulièrement, orthodoxes, protestants, catholiques, pour préparer notre prière du Vendredi Saint. Nous connaissant mieux, nous n'avons pratiquement plus de difficulté sur le fond...

La forme varie un peu chaque fois ; nous en sommes en 1971 à une expression renouvelée : elle ressemble un peu à la partie de nos messes (catholiques) avant l'offrande : lectures, chants, prière universelle. Des jeunes étudiants catholiques de Viroflay ont accepté d'accompagner à la guitare les chants que nous avons choisis volontairement dans leur répertoire, et se sont unis à nous dans la prière en 1971.



Sortie d'usine à la Régie Renault

Une amitié œcuménique internationale

NOMBREUX sont les groupes laïques interconfessionnels. Ceux dont on parlera ici ont la double spécificité de constituer une amitié internationale et de réunir des cadres.

Comme beaucoup de choses de nos jours, cela a commencé aux Etats-Unis. Il y a trente-cinq ans, donc bien avant que l'œcuménisme ne fût à la mode, un pasteur d'origine norvégienne, Abraham VEREIDE, qui avait été un ouvrier et avait longtemps exercé son ministère parmi les ouvriers, se découvrit un charisme pour communiquer aux dirigeants politiques et aux hommes d'affaires le désir d'une relation de prière avec Dieu. Sous son impulsion, des hommes appartenant à diverses Eglises ou ayant perdu le chemin de l'Eglise prirent l'habitude de se réunir de bon matin pour partager, en même temps que le repas matinal, la lecture et la méditation de l'Ecriture. Ces réunions informelles, qui se sont considérablement multipliées aux Etats-Unis, au Canada et dans certains pays d'Asie, y sont connus sous le nom de « prayer-breakfasts ».

Ce qui, aux Etats-Unis, avait paru répondre d'abord à un besoin de purification des milieux politiques et d'affaires, s'est révélé en Europe comme un instrument précieux pour réunir protestants, orthodoxes et catholiques, très divisés jusqu'à Vatican II, en une même amitié spirituelle. Aujourd'hui, à l'heure où l'œcuménisme est en marche entre les Eglises, il n'est peut-être pas inutile que se tissent au niveau du peuple des rapports personnels intimes. Sans avoir aucunement la prétention de promouvoir le rapprochement des Eglises ni l'audace de devancer leur réconciliation sacramentelle, les groupes dont nous parlons, et au sein desquels chacun est fidèle à sa propre Eglise, vivent avec reconnaissance dans cette unité d'un seul Seigneur qui leur est déjà donnée et que les chrétiens avaient trop longtemps méconnue.

Certains groupes se rencontrent pour le petit-déjeuner, et cet effort matinal est en lui-même source de grâce. D'autres se rencontrent à midi, d'autres enfin le soir. Tous se réunissent au moins une fois l'an en week-end, et c'est alors l'occasion de s'élargir aux délégués des groupes étrangers. Chaque groupe, du reste, s'efforce d'intégrer quelques étrangers vivant dans la même ville. Tous les deux ans, depuis une quinzaine d'années, un rassemblement international a lieu en Europe : le premier se fit aux Pays-Bas, le dernier près de Dublin. Dans l'entre temps on se reçoit entre pays voisins : c'est ainsi que les

Français vont une année sur deux à Windsor et que les Anglais participent l'année suivante à une retraite commune en Normandie ou dans la région parisienne. Edmond MICHELET, jusqu'à sa mort l'an passé, donna son patronage à cette modeste mais vaste famille internationale, laïque et interconfessionnelle où il voyait se prolonger la qualité spirituelle et la générosité qu'il avait connues aux Equipes Sociales.

Pourquoi se réunit-on ? Pour vivre et partager la foi dans une communauté plus large que la famille mais numériquement plus restreinte que la paroisse. On s'y entraîne mutuellement à la connaissance de la Bible et d'une prière vivante. On lit ensemble la Bible non pas en exégètes ou en théologiens, mais simplement pour se laisser corriger par elle ; et la foi reçue dans une Eglise s'enrichit par la spiritualité des autres. On s'exerce aussi à identifier et à assumer ses responsabilités vis-à-vis des hommes dont on a directement la charge, et des autres. Rarement, à cet égard, un groupe sera assez homogène pour entreprendre tout entier une action pour la justice ou une œuvre humanitaire ; mais il arrive qu'un seul de ses membres, ou deux ou trois, entreprennent une telle action avec le soutien moral et les conseils techniques des autres membres.

Pourquoi se réunit-on en général entre cadres ou comme on préfère le dire, entre « responsables » ? Sans doute parce que les responsables ont plus encore besoin de silence et de prière que les humbles ; les grands tombent comme les petits, mais ils tombent de plus haut ; autant que la richesse, le pouvoir peut éloigner de Dieu : c'est un danger contre lequel des hommes placés à cet égard dans des situations comparables lutteront peut-

être plus facilement en en parlant entre eux.

Comment les groupes se forment-ils ? Par affinités, selon le lieu de travail ou le caractère de la profession (groupe parlementaire, groupe d'une institution internationale, groupe d'hommes d'affaires), ou encore dans le cadre géographique d'une commune ou d'un quartier. Un prêtre, un pasteur, un théologien orthodoxe aussi, quand on a le bonheur d'en connaître un, seront des invités permanents, toujours bienvenus, mais on a trop le respect de leur temps pour compter chaque fois sur leur présence. Les hiérarchies seront, bien entendu, tenues informées, mais on aura trop le sentiment d'exercer une activité normale de chrétiens adultes pour solliciter leur parrainage explicite. La naissance d'un groupe ne nécessite donc aucune formalité. S'il est vivant et de qualité, s'il sait intégrer toutes les tendances qui se manifestent dans les Eglises, il s'insérera tout naturellement dans une famille internationale qui n'a ni charte, ni carte de membre, ni hiérarchie.

Tout cela constitue-t-il un œcuménisme en vase clos ? Certes non. Bien au contraire, en faisant l'effort d'affronter pacifiquement, entre un petit nombre d'hommes personnellement connus, les divergences nationales, culturelles ou religieuses et les antagonismes politiques, on s'entraîne à s'ouvrir - ce qui est assurément l'un des objectifs ultimes - au dialogue avec les hommes plus éloignés par leurs situations sociales, par leur indifférence religieuse ou par leurs idéologies.

Ces réalités se décrivent plus malaisément qu'elles ne sont vécues. Il faut en tenter l'expérience.

J. F.-L.

L'ouvrage que nous vous recommandons

Le livre récent du P. Bruno Chenu sur « la signification ecclésiologique du Conseil œcuménique des Eglises (1945 - 1963) » (1) représente une importante contribution aux études approfondies réclamées par Paul VI dans la perspective de l'entrée de l'Eglise catholique dans le C.O.E.

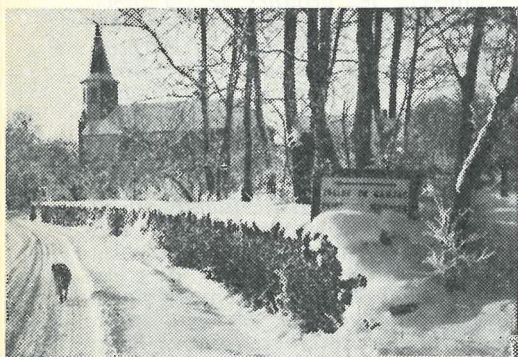
Au moment où l'Eglise catholique multiplie ses liens avec le Conseil œcuménique des Eglises, il devient urgent pour le théologien catholique d'apprécier la nature de ce Conseil œcuménique et sa mission. Cette appréciation en prise sur l'actualité ne peut en fait se fonder que sur l'histoire même du Conseil et sur l'explicitation ecclésiologique qu'il a fait de son propre statut. Un parcours historique constitue donc le préalable d'une élaboration systématique qui reprenne à nouveaux frais le vieux problème de « l'Eglise » et « des Eglises ». Une compréhension en profondeur des communautés non romaines permet de reconnaître au Conseil œcuménique un ministère d'unité et de catholicité au sein d'un Mouvement œcuménique en recherche d'Eglise.

U.D.C.

(1) Edit. Beauchesne, 117, rue de Rennes, PARIS 6ème, en souscription : 47,60 F. Versement à la souscription : 10 F.

Petite histoire de jumelage œcuménique entre une paroisse catholique et une paroisse anglicane

par André Daures, curé de Camjac



L'église de Camjac en hiver

LES relations œcuméniques entre la paroisse catholique de Camjac (12 - Naucelle) et la paroisse anglicane de Selsey d'abord, puis de Fittleworth dans le Sussex G.-B. (diocèse de Chichester), remontent à 1960.

L'occasion a été tout à fait fortuite. L'église St-Pierre de Camjac venait d'être décorée de peintures murales par M. et Mme Maespine, Directeur de l'Ecole des Beaux Arts de Clermont-Ferrand, et les visiteurs commençaient à venir. Parmi eux, un Recteur anglican et son épouse : M. et Mme George Handyside de Selsey, G.-B. Remarquant la voiture immatriculée G.-B., je me suis avancé pour les saluer, en tant que visiteurs britan-



Devant l'église de Selsey, le Recteur en conversation à la sortie de l'office

niques : « Plus que cela, je suis chanoine, mais hérétique, appartenant à l'Eglise anglicane ! » a rétorqué malicieusement le Recteur, qui ne portait pas de signes distinctifs.

Au presbytère, tout en dégustant à plein verre le vin de messe de Gaillac et en échangeant une « Gauloise », nous avons décidé l'amorce d'un « jumelage spirituel » entre deux Saint-Pierre, Saint-Pierre de Camjac et Saint-Pierre de Selsey.

Echange de bulletins paroissiaux où le fait était relaté ; prière commune lors de la Semaine de l'Unité chrétienne, à laquelle se sont associées in concreto nos deux paroisses.

Par la suite, le Recteur a fait deux visites, un dimanche à Camjac où à la fin de la messe, il a adressé en français approximatif quelques mots à l'assemblée, en tant que « frère séparé », évoquant la grande prière du Seigneur : « Qu'ils soient UN ! ». Réception au presbytère avec le conseil de paroisse. Lors de la deuxième visite, Mgr l'Evêque de Rodez a bien voulu recevoir à l'Evêché M. le Recteur Handyside et poser pour la photo commune.

De mon côté, j'ai été deux fois en G.-B. reçu, avec quelle cordialité, au Rectory, à Selsey, puis à Fittleworth ; la dernière fois j'ai adressé un petit mot de salutation à la fin de l'office anglican et ai fait chanter en français le chant de l'Unité chrétienne : « Enfants de la même Cité... » sur l'air écossais bien connu, repris par l'orgue. Réception au Rectory avec la présence de deux religieuses aveyronnaises, hébergées, par l'entremise du Recteur, dans l'unique famille catholique de la paroisse. Thé dans les maisons : « Il y a cinq ans, ces rencontres auraient été impensables ! ». Visite commune à l'Evêché catholique d'Arundel, où Mgr l'Evêque nous a fait les honneurs de sa maison... A noter que lors de ma première visite, j'avais été reçu à l'Evêché anglican de Chichester par Mgr Roger, qui m'avait présenté son épouse et son chancelier !

Entre temps, lors de la construction du nouvel autel face au peuple, le Recteur et son Conseil de paroisse nous ont envoyé une pierre marquée de la croix celtique, à prendre place à côté des pierres apportées par les paroissiens de Camjac. C'est l'occasion - très visuelle - de rappeler aux visiteurs la marche des chrétiens séparés vers l'Unité et à faire prier pour cette grande cause !...

Les échanges épistolaires se poursuivent régulièrement entre les responsables des deux paroisses, avec toujours le rappel amical aux paroiss-

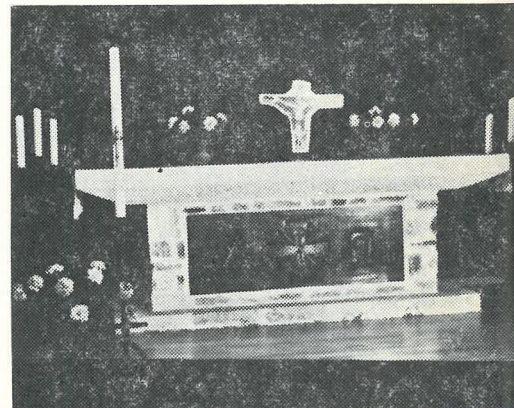


Eglise anglicane Ste-Marie la Vierge de Fittleworth (Sussex, Grande-Bretagne)

siens ; au cours de l'été, visites de paroissiens ou d'amis de part et d'autre de la Manche ; une étudiante de Camjac à Londres a été souvent reçue au Rectory anglican, et en juin, deux dames du Conseil paroissial anglican ont assisté à Camjac à la Fête-Dieu...

Il est certain que ce jumelage a sensibilisé fortement nos paroisses à la Cause de l'Unité chrétienne. Le Seigneur fait tout le reste !

André Daures



Eglise de Camjac : le nouvel autel avec la pierre offerte par la paroisse anglicane (en haut à gauche)

Collège Notre-Dame de Grandchamp à Versailles

PÉDAGOGIE ŒCUMÉNIQUE EN CLASSE DE 4e

par M. le Pasteur Maurice Hammel et le Père Pierre Hoffmann

Départ de l'idée

Que peut-on proposer au niveau 4ème, dans un collège catholique, où l'Education religieuse, au moins sous sa forme « enseignement », reste dans le cadre des programmes scolaires ? Nombreux sont les responsables d'aumônerie qui ont dû se poser cette question.

La tranche d'histoire (16ème - 18ème siècle) étudiée en 4ème a servi de fil conducteur. La Réforme protestante y tient une bonne place (un professeur peut rester sur ce sujet 2 à 3 semaines) ; à cet âge on peut « glisser » quelques éléments de doctrine, mais un témoignage de vie porte bien plus. Alors, pourquoi ne pas leur faire rencontrer le nouveau responsable de l'équipe pastorale de la ville ? N'avions-nous pas d'ailleurs, dans une 4ème, un jeune de confession protestante... et qui ne le connaissait pas !...

Préparation

Les événements historiques ont été vus et étudiés par les professeurs dans chacune des classes. N'était-il pas bon qu'un prêtre, après le laïc, insiste sur la nécessité d'une réforme au milieu du 16ème siècle ? Ceci a valu une réflexion d'un jeune envers l'aumônier : « Alors, pourquoi n'êtes-vous pas protestant ? ». Les jeunes opposent - et s'opposent - trop facilement, souvent pour mieux comprendre ; cependant, ils devaient sentir, non une lutte d'influence entre catholiques et protestants, entre le prêtre et le pasteur, mais la recherche commune d'une authentique vie évangélique.

Puis chacun fut invité à mettre par écrit les questions qu'il désirait poser au Pasteur ; beaucoup (85 %) ont su demander quelque chose, et vous pourrez ici-même en lire un petit compte rendu. Certains ont posé jusqu'à 12 questions sur leur papier.

Réalisation

S'il y avait à recommencer, il nous faudrait changer les conditions matérielles de la rencontre avec le Pasteur : une centaine d'élèves dans la salle de spectacle, sur scène le Pasteur entouré de quatre jeunes qui font le relais avec

la salle, un écran pour projeter quelques vues.

Un temps de prière en commun nous a déjà rassemblés : lecture et commentaire d'Evangile par le Pasteur, prière litanique préparée par les jeunes. Les questions avaient été regroupées par thème, des diapositives illustraient le développement.

Les réactions des jeunes, quelques jours après, correspondaient bien à ce que les adultes avaient aussi jugé. Ils ont trouvé très intéressante cette liaison entre le programme d'histoire et l'éducation religieuse, sans qu'ils sachent que la rencontre entre professeurs, pasteur et aumônier étaient tout aussi fructueuses.

Cependant, ils ont regretté le trop grand nombre, qui n'a pas permis ce contact direct qu'ils aiment tant. Cela s'est bien vu quand, après la séance d'ensemble, une trentaine a pu rester, pendant encore une heure, pour dialoguer avec le Pasteur. Le mélange des classes (cycle long, court, pratique), et par conséquent un étalement d'âge, était trop lourd.

Reste que le principe d'un tel rapport, d'une collaboration, non seulement pour lire l'histoire, mais pour vivre aujourd'hui la rencontre entre tous les chrétiens, a été un appel et un exemple pour ces jeunes qui n'ont pas encore conscience de la « conversion » à faire dans le Christ.

Voici, parmi plus de 300 questions, quelques-unes de celles qui sont revenues le plus fréquemment, ou qui nous ont paru les plus curieuses.

- Pourquoi les pasteurs se marient-ils ?
- Etes-vous pour ou contre le mariage ?
- Le mariage n'est-il pas une gêne pour le ministère ?
- Les femmes des pasteurs sont-elles pasteurs aussi ?
- Avez-vous le droit d'être polygame ?
- Avez-vous des enfants ? Sont-ils contents d'être enfants de pasteur ?
- Les obligez-vous à être protestants ?
- Décrivez-nous le protestantisme en France aujourd'hui.
- Quelles sont les différences fondamentales entre le protestantisme et le catholicisme ?
- Quelles sont les différences entre un prêtre et un pasteur ?
- Décrivez-nous votre culte.
- Est-ce que les messes protestantes et catholiques sont aussi longues l'une que l'autre ?
- Quels sont vos sacrements ?
- Croyez-vous à la présence du Christ dans l'eucharistie ?
- Comment devient-on pasteur ? Quelles sont les études ?
- Est-ce que c'est intéressant comme métier (vocation) ?
- Pourquoi êtes-vous pasteur ?
- Est-ce que les femmes pasteurs font la messe ?
- Les protestants ont-ils plus de liberté ?
- Pourquoi vous confessez-vous directement à Dieu ?
- Avez-vous un chef religieux ?
- Adorez-vous le même Dieu que nous ?
- En qui croyez-vous ?
- Pourquoi est-on catholique ou protestant ?
- Etes-vous pour la réconciliation du protestantisme et du catholicisme ?
- Peut-on changer de religion sans l'autorisation des parents ?
- Est-ce qu'un enfant de père protestant et de mère catholique peut choisir sa religion ?
- A quoi sert la religion ? Où amène-t-elle l'homme ?
- Tout en étant catholique, faut-il être forcément chrétien ?
- Que pensez-vous de l'Irlande du Nord ?
- Si vous aviez le choix d'aider un protestant ou un catholique, lequel aideriez-vous le premier ?

A BLANCHE DE CASTILLE (VERSAILLES)

Cinquante filles et l'Unité des Chrétiens

par Violette Bonnet

LES filles des trois groupes de catéchèse, de seconde, troisième et quatrième qui, dans notre école, ont préparé et réalisé les réunions de prière de la Semaine de l'Unité, seront peut-être étonnées si on leur dit que le fait de s'entendre entre élèves de classes différentes unissant leurs efforts, harmonisant leurs actions, s'accordant avec gentillesse pour organiser ensemble ces réunions, était déjà véritablement prière pour l'Unité.

Le « montage » des réunions avait été réalisé pendant une retraite par les secondes. Francine, 15 ans, vous en parle :

— « Nous, huit filles de seconde, avons été avec notre « Maman de catéchèse » dans un monastère de Dominicaines à Clairefontaine, pour préparer la Semaine de l'Unité. Nous y avons travaillé dur, samedi et dimanche. Que je vous explique : Nous avons le projet de faire les lundi, mardi, mercredi et vendredi de la Semaine, un court office où chacune serait invitée à prier pour l'Unité. Notre Maman de catéchèse avait donc rassemblé en vue de ça, disques, chants, lectures, prières et nous étions chargées de critiquer ses recherches. Nous avons, dans ce but, étudié avec elle, les caractères de chaque Eglise qui devait faire le thème d'un office et nous avons soit approuvé telle chose, soit supprimé telle autre, soit mis à la portée des filles de notre âge des textes trop compliqués. Tout s'est fort bien déroulé. Nous étions d'ailleurs soutenues par l'ambiance de prière et de sympathie du monastère, par la possibilité de rencontrer les religieuses et de discuter très sincèrement avec elles, et aussi par les offices auxquels nous assistions avec les Sœurs. Cela nous a pris beaucoup de temps mais nous n'avons pas été déçues du résultat. Nous sommes persuadées que désormais, une cinquantaine de filles, si ce n'est plus, se sentira concernée par le problème de l'Unité dans le monde ».

Les filles de troisième, dès le début janvier, se sont occupées de la publicité et de l'information :

— « Notre groupe de catéchèse était chargé de faire l'information. Pendant un cours d'une heure et demie, nous avons fait des affiches pour avertir toute l'Ecole qu'il y aurait des réunions de prière à la chapelle et les inviter à se joindre à nous. Nous avions marqué : Un seul Seigneur, une seule Foi, un seul Baptême, mais des chrétiens séparés : Vous aussi construisez l'Unité ; et le programme des réu-

nions. On les a affichées dans toute l'Ecole et dans la salle des professeurs. Puis, pendant deux autres cours, nous avons fait de grands panneaux sur les sujets de chaque jour, illustrés avec des images et des articles découpés dans le journal « Unité des Chrétiens » ou dans des revues. Il y en avait deux pour le premier jour : Pourquoi prier pour l'Unité ? Pour répondre à la prière du Christ. Pour répondre à un besoin des hommes. Puis : Rencontre avec nos frères chrétiens d'Orient, et, Rencontre avec les Eglises de la Réforme et enfin deux panneaux sur l'Unité en marche. Nous les avons collés sur le mur extérieur de la Chapelle. Cela faisait drôlement de l'effet et comme c'est juste sur le chemin du réfectoire, toutes les filles les lisaient et même les professeurs. En plus, nous en faisant, on lisait les articles et on en discutait avec notre Maman de catéchèse ». (MARIE-PIERRE, 3ème, 14 ans).

— « J'ai bien aimé la préparation des affiches. On discutait au point de vue couleurs, et en même temps on faisait la catéchèse. Les réunions à la chapelle ont rapproché des filles de différentes classes : on était ensemble, on priait ensemble et pour la même cause. La musique nous unissait toutes. Les textes lus par deux ou trois filles étaient plus vivants. En bref, je crois que c'est une réussite et qu'il faut continuer. (BERNADETTE, 3ème, 14 ans).

C'était le groupe de quatrième qui était chargé de lire une partie des textes et surtout de dialoguer les prières. Elles les avaient répétées avec beaucoup de sérieux pendant tout un cours de catéchèse. Cette Semaine de Prière venait, pour elles, en finale d'une série de réflexions sur : « Qu'est-ce qu'un Chrétien ? Qu'est-ce que l'Unité des Chrétiens ? ».

— « La Semaine de l'Unité a été très réussie. Nous avons chaque jour fait pendant une demi-heure, une prière pour l'Unité. Chaque jour sur un thème différent et des textes appropriés. Des élèves, des professeurs, sont venus y assister. C'était très intéressant et chacune a pu apprécier ces instants de recueillement ». (4ème).

— « Nous avons pu nous rendre compte de ce que faisaient les protestants, les anglicans, les orthodoxes et les catholiques orientaux ; voir les nombreux points communs de toutes ces religions ; savoir ce que nous pouvions faire pour l'Unité ». (4ème).

— « Celles qui sont allées pour la première fois dès le premier jour, à la Semaine de l'Unité, ont trouvé ça

sympathique. Nous l'avions préparée avec notre groupe de catéchèse pendant tout le mois et chacune a lu au moins un texte à la chapelle. Les parents, élèves et professeurs ont eu l'air d'aimer cette ambiance. Pour ma part, la Semaine de l'Unité a été très réussie et je souhaite recommencer l'an prochain ». (4ème)

Les troisièmes s'étaient plus particulièrement chargées de lire les passages d'Evangile :

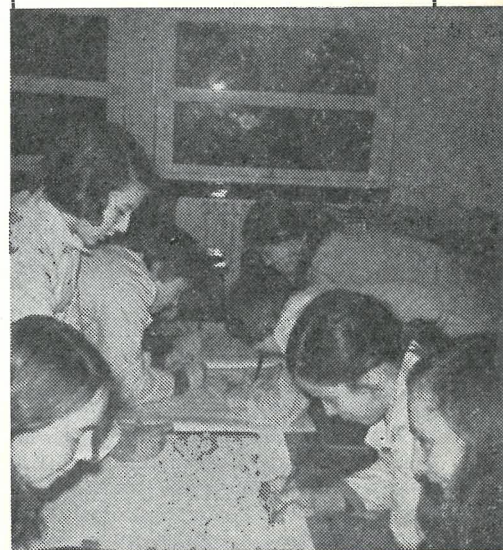
— « Ce qui m'a le plus enthousiasmée, ce sont les textes lus pendant les cérémonies qui étaient ensuite expliqués simplement et nous faisaient réfléchir à l'Unité des Chrétiens. Les chants m'ont également plu ; ils nous entraînaient dans la joie d'être unis ». (ELISABETH, 3ème).

— « La Semaine de l'Unité m'a fait écouter des choses sur les autres religions que je ne connaissais pas. Sur tout, elle m'a fait réfléchir sur tous les problèmes de la religion. Elle m'a aidée à prier et pendant cette Semaine, j'ai peut-être plus prié et mieux prié, que pendant quinze jours ». (CHANTAL, 3ème, 15 ans).

Les secondes, elles, lisaient les commentaires plus difficiles et supervisaient l'organisation pratique des réunions :

— « L'ambiance était très recueillie et c'était très sympa., car il y avait des filles aussi bien de terminales que de sixième. Aussi ce qui était bien, c'est que les groupes de préparation étaient de trois classes différentes alors

L'équipe d'information au travail



que d'habitude, les animations sont faites par une seule classe, et là, des filles qui n'étaient pas des équipes de préparation se sont gentiment offertes pour nous aider : cela faisait déjà une sorte d'unité entre les filles de l'Ecole». (ISABELLE, seconde).

Depuis longtemps c'était le désir profond de ce groupe de seconde que de «mettre la prière au cœur de l'Ecole». Elles ont été très heureuses d'y réussir. Pour cela, il a fallu de l'imagination, le journal «Unité des Chrétiens»... et la présence de l'Esprit-Saint. Car, n'était-ce pas Lui qui était à l'œuvre parmi nous ? Voilà ce

qu'écrivait la plus jeune de l'équipe des réalisatrices, Maïka, 12 ans, élève de 4ème :

— «Celles qui ont été à la première réunion de la Semaine de l'Unité, y sont retournées plusieurs fois. Ma camarade qui me dit souvent : «La messe, ça me barbe !», m'a dit à la fin de la Semaine : «J'ai l'impression d'avoir appris quelque chose de nouveau, d'avoir apporté en même temps quelque chose pour l'Unité». Les textes étaient si bien choisis qu'ils nous donnaient des idées et plusieurs filles m'ont dit : «C'était si bien que j'ai, pour la première fois, appliqué ce

qu'on nous rabache dans l'Evangile».

Avoir découvert, pour la première fois, que l'Evangile, ça se vit, n'est-ce pas un beau point de départ ? Car pour nous cette Semaine de prière n'est qu'un commencement, comme le dit Chantal, une troisième :

— «La Semaine de l'Unité m'a fait comprendre que, même si un projet partait de bas, il pouvait, avec des efforts, aller très haut, car l'année prochaine nous serons peut-être dix fois plus nombreuses que cette année».

C'est là notre Espérance...

Semaine de l'Unité dans le Diocèse de Bourges

Séjour du Pasteur Appia et du Père Desseaux

(20 - 23 janvier 1972)

DURANT trois journées bien remplies, du 20 au 23 janvier, nos deux invités de la Semaine ont pris contact avec des chrétiens du diocèse à BOURGES, IS-SOUDUN, CHATEAUROUX et PEL-LEVOISIN. Ils ont trouvé partout un public attentif de jeunes et d'adultes, de prêtres, religieux, religieuses (particulièrement nombreuses) et de laïcs, dont les questions ont permis bien des mises au point et ont donné lieu à des échanges profitables. Pour la première fois, des catholiques et des protestants se sont retrouvés le jour du Seigneur, au cours de la Messe concélébrée à la Cathédrale, ou des Cultes réformés aux Temples de Bourges et de Châteauroux.

Dépassant tout quant à soi, à plus forte raison, toute polémique stérile, le pasteur APPIA et le Père DESSEaux se sont présentés comme des «frères, artisans très simples et très humbles de l'Unité, serviteurs du Seigneur à l'œuvre dans le monde, par son Esprit».

«Chrétiens, responsables ensemble dans le monde d'aujourd'hui». Ce thème fondamental, retenu pour la prochaine session nationale des délégués diocésains et des correspondants régionaux protestants (Bièvres, 4 - 7 avril 1972), fut traité plus particulièrement aux conférences-débats de Bourges et de Châteauroux, mais il était présent à toutes les rencontres. Nous devrions, faute de place, nous en tenir à ce sujet sans nier l'importance des autres questions traitées ou posées ici ou là.



Le Pasteur Appia se chargea de situer cette responsabilité commune qui est celle des chrétiens dans

le monde d'aujourd'hui, tout en refusant catégoriquement de minimiser l'importance de la recherche doctrinale, autrement dit de faire un choix entre le témoignage commun, au nom de l'Evangile, et le travail des théologiens.

Aujourd'hui. Il s'agit, sans renier notre passé, nos racines, d'être des hommes de ce temps et non d'hier. Ceci, dans un monde, à la fois désarçonnant et merveilleux, qui nous remet en question, en tant que chrétiens et en tant que communautés, et qui nous interpelle sur notre propre identité. On demande de nous que ressorte le noyau central, le message de Notre-Seigneur, pour ceux auxquels nous sommes donnés comme prochains.

Ensemble. Nous vivons dans une société de masse ; pour la majorité des hommes, cela se traduit par un écrasement, un matraquage de la publicité, et aboutit à une société désarticulée, désintégrée (ruptures entre les générations), une effroyable solitude, une agressivité accrue, notamment chez les jeunes, un sentiment d'échec et une brisure de la personnalité, caractérisée par des exclusives «ou bien... ou bien», autrement dit, un nouveau manichéisme. «Le seul problème qui me touche est celui-ci : sommes-nous capables d'apporter ensemble aux hommes désemparés qui nous entourent le véritable message de la réconciliation en Jésus-Christ?».

Triple réconciliation. Il s'agit que chacun de nous soit réconcilié avec Dieu, c'est-à-dire qu'il découvre cette vérité joyeuse que «sa pauvre vie, son passé, ses échecs, sont pris en charge par un Seigneur qui l'aime et a payé le prix en

donnant sa vie sur la Croix». - Réconciliation avec soi-même, alors que tant d'hommes, de jeunes surtout, fuient devant leur propre existence. - Réconciliation avec les autres. On nous dit un peuple libéral, ouvert, hospitalier. Si nous sommes honnêtes, reconnaissons tous les clivages, toutes les discriminations qui affectent nos relations humaines, soit dans notre pays, soit à l'intérieur de nos Eglises. Comment accueillons-nous les millions de travailleurs étrangers qui vivent en France, et notamment les Nord-africains et les Noirs ? Ne sommes-nous pas fondamentalement racistes ?

Après avoir dit la nécessité de la recherche doctrinale, notamment en ce qui concerne la réalité de l'Eglise que nous devons présenter au monde dans notre témoignage commun de Jésus-Christ, le Pasteur Appia, faisant appel à son expérience d'observateur à l'Assemblée des Evêques à Lourdes en 1970 et 1971, souligne combien il a été heureux de trouver un Episcopat tout entier animé par ce même souci et alerté par la même question : «Comment présenter au monde d'aujourd'hui, non pas une doctrine, mais un visage du Christ, le message du Christ, afin que ce monde puisse l'accepter, le recevoir, comme le Christ désire être reçu?».



Le Père Desseaux devait se placer dans la même perspective. Après avoir insisté, dans son introduction, sur la nécessité pour les Eglises, de donner au monde ensemble un témoignage convaincant, et de vivre l'Unité, c'est-à-dire d'avancer sans trop de prudence vers de véritables actions commu-

nes, au-delà de l'indispensable application qu'elles doivent mettre à régler de vieux contentieux doctrinaux, il s'employa à rechercher en quels termes reposait cette responsabilité commune.

— Quelle est notre problématique de notre recherche d'Unité ?

— Regarder le Christ réconciliateur.

Partant d'un constat d'urgence, déjà signalé, celui de l'Annonce de l'Evangile aux hommes d'aujourd'hui, il rappelle cette remarque d'un humoriste : « Avec le Concile, on s'est aperçu que pour être catholique, il fallait être chrétien, après le Concile, que, pour être chrétien, il fallait être un homme ». Beaucoup de chrétiens, aujourd'hui, et parmi eux des prêtres et des pasteurs, sont moins intéressés par la division des chrétiens que par celle des hommes : noirs et blancs, policiers et guerrilleros, ventres pleins et ventres creux, riches et pauvres. A plus forte raison de jeunes chrétiens ou des chrétiens des jeunes Eglises nous disent-ils que les problèmes qui, à leurs yeux, retiennent trop notre attention, sont des querelles byzantines. Cette situation n'est pas sans analogie avec le cas de Claudel, dans les années qui suivirent immédiatement sa conversion : l'édifice de ses opinions et de ses connaissances restait debout, il était seulement arrivé qu'il en était sorti ! De la même façon, sans nier les litiges qui subsistent entre nous, les points à clarifier, celui des ministères, par exemple, nous sommes sortis de l'ancienne problématique et nous sommes déjà dans une communion spirituelle de l'Unité.

Mais, des chrétiens vont plus loin et décident de s'embarquer, en coupant les amarres avec un œcuménisme spirituel et un œcuménisme doctrinal, dans ce qu'on appelle un œcuménisme sécularisé. A la limite, la valeur des Eglises est appréciée seulement à l'efficacité qu'elles peuvent avoir dans le domaine séculier de l'édification du monde ; de même l'Unité des Chrétiens n'apparaît désirable que si elle contribue à cette efficacité, on en viendra même à se demander pourquoi s'embarasser des Eglises si, au plan de la justice et de la paix, elles ne sont pas plus efficaces que les institutions culturelles, sociales et politiques.

Le Père Desseaux refuse, comme l'avait fait le Pasteur Appia, ces exclusives et dit sa conviction profonde qu'il est nécessaire de maintenir et l'œcuménisme spirituel et l'œcuménisme doctrinal et l'œcuménisme séculier. Le mot célèbre de Bonhoeffer « Le Christ a été l'homme pour les autres et l'Eglise doit être l'Eglise pour les autres » ne doit pas nous faire oublier

qu'elle est aussi et d'abord « l'Eglise pour son Seigneur ».

« Dire l'œcuménisme dépassé, c'est trop souvent suggérer que l'Eglise est morte, et trop souvent oublier que la foi reste avec ses exigences d'approfondissement doctrinal pour une vie plus authentique selon l'Evangile ». Il ne faut pas oublier non plus que les œuvres de charité, de paix, de promotion humaine sont dans le monde des fruits de l'Esprit-Saint et émanent de l'Evangile.

Sans nier qu'une célébration annuelle de la Semaine de l'Unité puisse être un alibi si rien n'est fait le reste de l'année, au sein de nos communautés locales (le pont-levis n'est abaissé que 8 jours par an), il serait injuste et incompatible avec notre foi de sous-estimer la valeur d'une prière inspirée de celle même de Jésus pour l'Unité, dans laquelle tant d'hommes et de femmes se sont engagés, à la suite de l'abbé Couturier, constituant ainsi « un monastère invisible ». En serions-nous où nous en sommes sur la route de l'Unité sans cette offrande et cette contemplation continues ? « Tout cela constitue des avancées extraordinaires et pour l'action commune et pour une catéchèse commune et pour une prise de conscience de cette responsabilité commune de

L'Annonce de Jésus-Christ aujourd'hui ».

Enfin la recherche de l'Unité des Chrétiens a sa spécificité propre : non seulement elle est moyen pour la Mission, mais elle a une valeur en soi : elle fait en sorte que ceux qui croient au Christ reflètent en eux l'Unité des personnes dans la communion trinitaire.

En conclusion, le Père Desseaux nous invite à contempler le Christ réconciliateur, celui qui « des deux peuples, nous rappelle Saint Paul, n'a fait qu'un seul peuple », celui qui s'est attaqué aux conflits de toutes sortes, qui déchirent les hommes. Sommes-nous capables « de rendre compte, comme le demande Saint Pierre, de l'espérance qui est en nous », de nous laisser interroger ensemble par le Seigneur : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? ». Sans ce regard vers le Christ, tout le reste ne sera que du vent.

✱

Ajoutons que le mercredi 19 janvier, en l'église de Boulleret, une veillée de prière, animée par prêtres et pasteur, a rassemblé une nombreuse assistance venue du Sancerrois, de Cosne et Châtillon-sur-Loire.

E. Farcet

Rencontres bibliques à Versailles

par Bernard Grognet

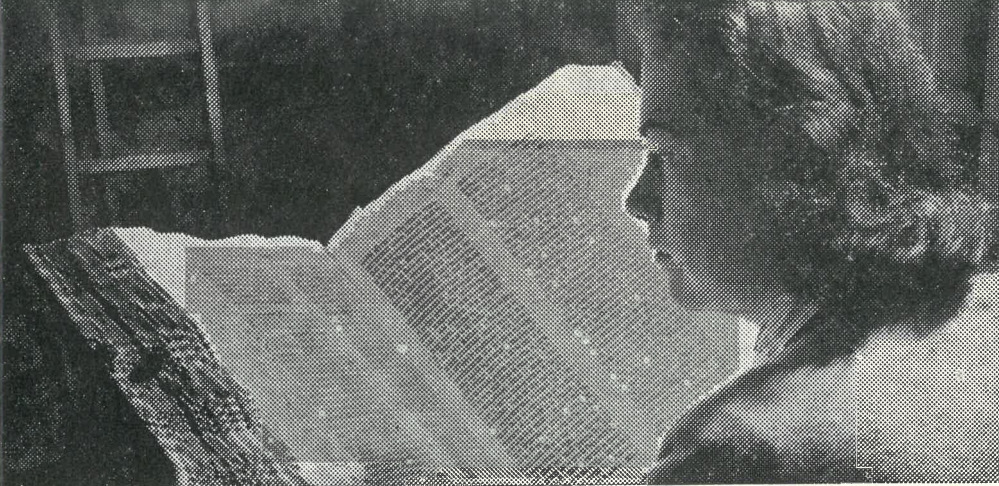
UNE expérience qui se passe à Versailles depuis plus de dix ans montre à la fois la difficulté et la « nécessité » de se retrouver, protestants et catholiques, pour prendre conscience ensemble de la déchirure qui est réelle entre nous et aussi de la foi commune en Jésus Sauveur qui nous unit. Désunion et unité. Déchirure et volonté de réparer. Le Concile, l'Esprit-Saint soufflent et inspirent tout cet état à condition de se mettre à son écoute. Pas d'intellectualisme.

Comme le disait déjà en 1952 le Pasteur luthérien Nygren : « Au lieu de cataloguer nos diverses conceptions, en notant les accords et désaccords éventuels, nous sommes conduits au cœur même de la foi chrétienne. Nous y recevons l'ordre - non d'exposer le point de vue particulier de notre confession - mais d'être instruits ensemble par la Parole de Dieu. Alors se vérifiera cette sentence : c'est en allant au centre que l'on trouve l'unité. Les

Eglises peuvent se rencontrer d'une manière nouvelle en ce qui doit être leur centre à toutes : Jésus-Christ. Il est le Chef et Seigneur de son Eglise, comme celle-ci est son Corps ».

Cette affirmation est reprise par Vatican II dans la Constitution sur la Révélation : « Le Magistère n'est pas au-dessus de la Parole de Dieu mais il la sert, n'enseignant que ce qui fut transmis, puisque par mandat de Dieu, avec l'assistance de l'Esprit-Saint, il écoute cette parole avec amour, la garde saintement, l'expose aussi avec fidélité, et puise en cet unique dépôt de la foi tout ce qu'il propose à croire comme étant révélé par Dieu » (N° 10).

Pratiquement que s'est-il passé depuis dix ans ? Un pasteur de l'Eglise Réformée, un prêtre catholique ont entrepris avec les laïcs des deux Eglises une étude biblique ; la Bible est notre bien commun. Parallèlement, deux groupes mixtes se réunissaient en vue



La Bible est le bien commun de tous les chrétiens. Justement, l'unique exemplaire qui nous reste de la Bible imprimée par Gutenberg, en 1455 (ci-dessus), témoigne comment ce grand maître de l'imprimerie, mit au service de l'Écriture Sainte, la découverte de vulgarisation culturelle la plus extraordinaire de l'histoire.

de la prière pour l'Unité des Chrétiens : « Père qu'ils soient un » : Jésus a prié pour l'unité.

Sur le plan de l'étude biblique, il y a eu, en général, un thème de réflexion pour l'année. Sur ce qui nous unit. Il fallait éviter toute discussion « discutaillante » et stérile.

- Sacerdoce royal des fidèles ;
- L'Eglise ;
- Le Baptême, etc...

Ces études bibliques n'ont pas pu ne pas nous mettre en volonté de connaître aussi comment toute cette foi a été vécue dans l'Eglise des premiers temps.

Une évolution s'est donc réalisée en étudiant l'Eucharistie. On ne saurait oublier le lien « Ecriture - Eucharistie ». La Constitution sur la Révélation l'a rappelé : « L'Eglise a toujours vénéré les divines Ecritures comme elle l'a

toujours fait aussi pour le Corps même du Seigneur, elle qui ne cesse pas, surtout dans la Sainte Liturgie, de prendre le pain de vie sur la table de la parole de Dieu et sur celle du Corps du Christ pour l'offrir aux fidèles » (N° 21).

Ainsi donc :

- 1° Une étude biblique a été faite en partant des Evangiles synoptiques, des Epîtres de Paul et des Actes des Apôtres et de l'Apocalypse.
- 2° Une étude des textes de l'Eglise primitive est le thème de cette année. Etude qui part du texte vénérable de la Didakhè qui passe par Clément de Rome, Ignace d'Antioche, Origène, Athanase, Augustin, Ambroise sans oublier au passage Irénée de Lyon, Tertullien, les Pères des Eglises grecques.

Une troisième étude nous fera pénétrer dans la formation de la foi

eucharistique de l'Eglise du Moyen-Age et de la Scholastique pour aborder la réflexion des Eglises issues de la Réforme : Luther, Calvin, Zwingli.

Méditer l'Écriture avec le Magistère de l'Eglise et dans l'Eglise c'est ce à quoi sont appelés les catholiques par la Constitution sur la Révélation divine : « De même que l'Eglise reçoit un accroissement de vie par la fréquentation assidue du mystère eucharistique, ainsi est-il permis d'espérer qu'un renouveau de vie spirituelle jaillira d'une vénération croissante pour la parole de Dieu, qui demeure à jamais ».

« Que chaque jour, dit le Décret sur la vie religieuse, la Sainte Ecriture soit entre les mains du religieux pour qu'il retire de sa lecture et de ses méditations l'éminente science de Jésus-Christ » (N° 25).

Toutes ces études permettent sûrement une meilleure connaissance mutuelle. Elles enrichissent, surtout, avec les textes si vénérables de notre tradition commune, une piété et une foi mieux éclairées.

Faire cela c'est aussi se souvenir que « s'il est vrai pour un catholique que la Sainte Ecriture ne peut être lue de façon tout à fait juste que sous la conduite du Magistère de l'Eglise, réciproquement, cette même Ecriture Sainte, du fait qu'elle est indissolublement liée à cette Eglise et à son caractère, constitue pour la Foi de l'Eglise et aussi pour son Magistère une norme ».

Les rencontres sont mensuelles. Elles regroupent une soixantaine de participants assidus et studieux, moyenne d'âge : 40 ans, regroupant aussi, ce qui est merveilleux, plusieurs mariages mixtes. Chaque réunion se termine par une courte célébration. Chaque année se clôture par un repas fraternel. Il faut noter aussi une collaboration efficace des communautés dans l'ordre caritatif.

L'ACCORD DES DOMBES ou la question de l'Unité posée à tous

par le Pasteur Claude Asmussen

LE groupe dit des Dombes, à cause du monastère qui vit sa naissance en 1937, est un groupe officiels (et qui veut le rester) d'une trentaine de théologiens catholiques et protestants. Ce groupe est solidement constitué sur une bonne connaissance réciproque, sur l'amitié des uns pour les autres... et un recyclage théologique permanent des uns par les autres.

C'est le Père Couturier qui suscita l'existence de ce groupe. Il écrivait alors dans des notes que le P. de Baciocchi reproduit dans « Parole

et dogmatique, hommage à Jean Bosc » (un autre grand disparu du groupe) : « Au stade de l'émulation spirituelle, chacun pense à une convergence vers un point commun de dépassement ».

Ce « point commun de dépassement » me paraît avoir été atteint dans la publication d'un opuscule intitulé « Vers une même foi eucharistique ? ». Comme on le voit, il s'agit d'un « lieu théologique » capital. C'est pourquoi il concerne toutes les Eglises et tous les membres des Eglises : il est donc une question à eux posée : posée

non seulement aux doctrines respectives des Eglises en dialogue, mais aussi aux piétés, aux sensibilités religieuses diverses et trop souvent façonnées par une polémique séculaire.

En guise de présentation du texte : onze pages de format réduit à gros caractères et 40 alinéas.

- les 16 premiers alinéas s'efforcent de dire ce qu'est l'eucharistie ;
- les alinéas 17 à 20, traitent de la présence sacramentelle du Christ dans l'eucharistie ;

- les alinéas 21 à 31 abordent trois aspects fondamentaux de la vie d'un peuple uni dans le Christ : communion, mission, banquet de la fin des temps ;
- les alinéas 32 à 35 esquissent une théologie du ministère de la présidence de l'eucharistie ;
- les alinéas 36 à 40, concluent et font quelques recommandations.

Avant d'aborder le fond du texte, j'aimerais faire part de quelques remarques concernant le langage employé. Il est résolument théologique et classique. Les mots « anamnèse », « épiclese » reviennent souvent. Il est remarquable que des théologiens catholiques, luthériens et réformés aient pu utiliser le même langage technique et qu'ils n'aient pas éprouvé le besoin d'en inventer un autre, capable de faire l'unanimité. Recul de l'esprit de Babel, et enracinement communautaire dans « la Tradition » des traditions respectives.

Pourtant des maîtres-mots chargés de particularités importantes sont tombés. J'en citerai deux : sainte-cène et transsubstantiation, et je pressens que des protestants et des catholiques ne trouveront pas leur compte à la lecture de ce document.

Pourquoi a-t-on laissé tomber le mot « protestant » de « sainte-cène » ou « cène » ?

Simple affaire de mots ? Non, affaire de clarté, le mot « cène » étant de préférence réservé au repas que le Christ présida la veille de sa mort, le mot eucharistie désignant la célébration de l'Eglise faisant « mémoire » de son Seigneur. La distinction est utile pour marquer, par là, que l'eucharistie de l'Eglise ne répète pas (ne fait pas nombre avec) le sacrifice que le

Christ vit déjà dans la cène qu'il institue. Les protestants, plus que les autres, devraient se réjouir de cette distinction. Paradoxalement, ce sont probablement eux qui vont « protester » contre l'abandon du terme dans le texte (le mot eucharistie « fait catholique ») ! Cruelle ironie du langage.

Pourquoi a-t-on laissé tomber le mot « catholique » de « transsubstantiation » ? Simplement et d'abord parce qu'il est difficile non seulement à prononcer, mais à penser ! Quand un pasteur, quelque peu habitué à la théologie du Moyen Age (terre natale du mot en question) lit les tracts ou pamphlets de quelques frères catholiques attachés pourtant à la tradition linguistique de leur Eglise, il ne peut s'empêcher de frémir à la vue des contresens qui peuvent se commettre sur le sujet. Du coup l'alinéa qui suit n'est ni catholique ni protestant ; dira-t-on cependant qu'il est « hérétique » ?

« L'action eucharistique est donc de la personne du Christ. En effet, le Seigneur dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps livré pour vous ». « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de l'alliance répandu pour la multitude en rémission des péchés ». « Nous confessons donc unanimement la présence réelle, vivante et agissante du Christ dans ce sacrement » (alinéa 17).

Certes l'histoire des quatre derniers siècles a produit un langage « catholique » et un langage « protestant ». Mais cette disparité des langages ne me paraît pas devoir être sauvée à tout prix sous prétexte qu'il faut vénérer la mémoire de ceux qui nous ont devancés dans la foi. Je sais que je m'exprime là avec brutalité et peut-être avec désinvolture ! Mais je ne crois

pas à la fatalité des langages non plus qu'à celle de l'histoire.

Au risque de mettre le comble à cette brutale désinvolture, j'ajouterai ceci : le langage employé me paraît encore trop **traditionnel** ! Faut-il donc un langage spécial pour parler de la rencontre de Dieu avec les hommes en Jésus-Christ ? Faut-il vraiment employer une langue particulière pour communiquer à tous les hommes Celui qui a pris en charge toute l'humanité ?

Imaginons ce qui se passerait si, invitant des amis à participer à une fête, je leur proposais une explication de ce qui va se passer en des termes si difficiles que l'idée leur viendrait que c'est plus à une cérémonie initiatique qu'à une fête pour l'homme ordinaire qu'ils sont conviés ?

Il faut avoir écrit et lu l'alinéa 16 : « Nous reconnaissons la **caractère épicletique** de toute la prière eucharistique ».

Mais laissons là les boutades !

C'est bien à une fête des retrouvailles en Jésus-Christ que le texte nous invite ! et je suis heureusement frappé par l'unité de l'ensemble de la description. La première partie (alinéas 1 à 16) n'est qu'une louange au Dieu trinitaire : l'eucharistie, repas du Seigneur, est

action de grâce au Père
mémorial du Christ
don de l'Esprit.

La structure de la fête eucharistique est trinitaire parce que Dieu Père, Fils et Saint-Esprit est vie d'éternelle communion. Dans l'eucharistie, c'est tout Dieu qui se donne à la mémoire, à la pensée et à l'amour des hommes. C'est pourquoi aussi c'est tout l'homme qui est invité à se donner à ce Dieu qui se donne quand il donne. C'est là la portée du mot, difficile aussi, de « sacrifice » qui replacé dans son contexte particulier, signifie **don vivant de soi accomplissant la vie**. La fête eucharistique est cet événement où Dieu et les hommes trouvent le lieu de leur accomplissement mutuel dans le don qu'ils font de l'un à l'autre. Voilà ce que je ressens à la lecture de cette première partie. Et je ne vois pas en quoi, moi opiniâtre luthérien, je devrais flairer la trahison de la spiritualité de mon Eglise !

« Le Christ a institué l'eucharistie comme le mémorial (anamnèse) de toute sa vie et surtout de sa croix et de sa résurrection. Le Christ, avec tout ce qu'il a accompli pour nous et pour toute la création, est lui-même présent dans ce mémorial, qui est aussi avant-goût de son royaume. Le mémorial dans lequel le Christ agit, à travers la célébration joyeuse de son Eglise, implique cette re-présentation et cet-



La Cène du Calvaire de Plougastel



En face de ces réfugiés Bengalis, croyons-nous vraiment que « la célébration de l'eucharistie, fraction d'un pain nécessaire à la vie, incite à ne pas consentir à la condition des hommes privés de pain, de justice et de paix ».

te anticipation (1). Il ne s'agit donc pas seulement de rappeler à l'esprit un événement du passé ou même sa signification. Le mémorial est la proclamation effective par l'Eglise du grand œuvre de Dieu. Par sa communion avec le Christ, l'Eglise participe à cette réalité dont elle vit » (alinéa 9).

L'eucharistie n'est pas seulement reconnaissance du passé (mémoire) mais aussi (et j'allais dire surtout) espérance du royaume (mémoire de l'avenir !); l'eucharistie m'offre, heureusement coïncé, que je suis entre la croix et le royaume, de construire aujourd'hui mon présent avec les autres dont le Christ me dit qu'ils sont mes frères.

Et je me pose alors la question suivante : faut-il que j'aie **présentement** une connaissance parfaite de ce qui m'attend dans le royaume et qui m'est signifié dans l'eucharistie pour me réjouir pleinement de ce qui m'est déjà offert ? Autrement dit, faut-il que des théologiens produisent une œuvre parfaite, comblant les vœux de toutes les Eglises avant que celles-ci puissent goûter ensemble la grâce

eucharistique ? Le schéma me paraît étrange, en tout cas peu luthérien (encore !) et surtout pas évangélique !

Il n'empêche que les théologiens des Dombes ont pris conscience qu'un problème sérieux subsistait et qui n'est pas abordé dans le document : celui de la présidence de l'eucharistie ou plus généralement le problème des ministères dans l'Eglise du Christ.

Nos frères catholiques nous posent une question sérieuse sur l'identité du pasteur dans les Eglises de la Réforme. Est-il le simple représentant de la communauté quand il préside la célébration eucharistique ? Si oui, le risque n'est-il pas grand pour cette communauté de faire de l'eucharistie « sa chose », « sa propriété » ? Peut-on liquider d'un trait de plume la situation paradoxale de celui qui a reçu vocation de ministre de l'Evangile et des sacrements et qui fait qu'il est, dans l'Eglise, membre de sa communauté, appelé à être aussi en face d'elle pour lui signifier celui qui l'envoie ?

Permettra-t-on à un pasteur de dire, que par contre, il n'aime pas beaucoup qu'au prêtre soit conféré le pouvoir de « faire l'eucharistie ». On ne manquera pas d'apporter des nuances à cette formule, il n'empêche que le terme de pouvoir (potestas) évoque fâcheusement une réalité sociale et politique qui n'a que des rapports lointains avec la célébration de la fête eucharistique.

Une grande tâche attend donc le groupe des Dombes pour septembre prochain. Au-delà même de la liquidation d'un contentieux dû au passé, il s'agit d'apporter un essai de solution à la crise d'identité qui affecte les étudiants en théologie tant catholiques que protestants.

En tout état de cause, une réflexion sur les ministères dans l'Eglise ne peut s'opérer indépendamment d'une réflexion sur le ministère ou service de l'Eglise dans le monde. C'est ce que les jeunes prêtres ou pasteurs ressentent bien, même s'ils s'expriment confusément sur le sujet. C'est pourquoi j'aime beaucoup ce passage du texte :

« Réconciliés dans l'eucharistie, les membres du corps du Christ deviennent serviteurs de la réconciliation parmi les hommes et témoignent de la joie de la résurrection. Leur présence dans le monde implique la solidarité dans la souffrance et l'espérance avec tous les hommes auprès desquels ils sont appelés à s'engager pour signifier l'amour du Christ dans le service et la lutte. La célébration de l'eucharistie, fraction d'un pain nécessaire à la vie, incite à ne pas

consentir à la condition des hommes privés de pain, de justice et de paix » (alinéa 27).

A-t-on pris pleine conscience de la dynamite politique qui se cache sous ces mots ? Politique, mot dangereux entre tous ! Dangereux parce qu'on ne peut s'en passer, l'homme étant un être appelé à vivre dans une cité harmonieuse plus qu'ordonnée.

Il est vrai que, depuis longtemps déjà, les divisions de l'unique Eglise du Christ ont fait que la dynamite politique de l'eucharistie est devenue une poudre tout juste bonne à fabriquer les pétards du 14 Juillet. Ce qui confirmerait qu'à la limite une eucharistie moniconfessionnelle est une hérésie puisqu'elle opère un choix entre les baptisés. On se prend à rêver d'une eucharistie vraiment une et de son impact politique ! Comment, d'une part, vénérer et célébrer des actes aussi communs que ceux de manger du pain et boire du vin et confesser que, ce faisant, on participe au corps et au sang du Seigneur et, d'autre part, ignorer l'interpellation angoissée, et muette souvent, de ceux qui ont oublié ce que c'est que le pain, c'est-à-dire la vie (et non la survie) et ce que c'est que le vin, c'est-à-dire la joie !

Il y a, là, une contradiction qui est plus qu'une hérésie : une trahison. Trahison de ce que l'Evangile veut que nous devenions en participant ensemble à une même eucharistie.

Il ne faut jamais oublier que ce que les hommes pensent de l'Eglise est probablement aussi important (sinon plus) que ce que l'Eglise pense d'elle-même. Il arrive parfois que la voix de Dieu vienne de l'extérieur !

En terminant ce papier, je m'aperçois que je n'ai pas parlé d'un point « chaud » du texte : celui de la réserve eucharistique. Faut-il ou non garder les espèces consacrées et dans quel but ? J'ai envie de dire : moins de théologie et un peu de bon sens !

Qu'on ne laisse pas traîner le pain, simplement parce qu'on ne méprise pas la vie, don de Dieu, ni ceux qui en manquent ; qu'on ne jette pas le vin eucharistique : il y a trop peu de joie parmi les hommes.

Mais qu'on n'adore pas le Saint Sacrement de telle manière qu'on puisse faire croire que Dieu est un objet (le fait qu'il deviendrait alors objet sacré n'arrange rien, au contraire !) dont on peut disposer et qu'on peut manipuler à volonté !

Tout cela est affaire de juste sensibilité à l'intérieur de l'Eglise, mais aussi et surtout de témoignage dans le monde, que Dieu aime de la passion de Jésus-Christ.

1) C'est moi qui souligne.

TOMOS AGAPIS

« Un recueil de documents... heureusement placé sous le titre de la Charité »

PAUL VI, 24-1-1972

LORS de l'Assemblée plénière du Secrétariat pour l'Unité (8 - 16 février 1972) à Rome, son Président, le cardinal Willebrands, a offert aux évêques membres du Secrétariat et aux experts le livre « TOMOS AGAPIS » qui vient d'être publié conjointement par le Vatican et le Phanar (1).

Comme le Cardinal Gouyon, membre du Secrétariat, comme les autres experts français, les PP. Congar et Bouyer, le P. Desseaux a reçu cet ouvrage.

Le Révérend Père Christophe Dumont, membre (avec le P. Duprey) de la Commission mixte chargée de la publication, a bien voulu répondre aux questions que le P. Desseaux lui a posées à cette occasion pour U.D.C.

Né le 22 juin 1897, le P. Dumont entra au noviciat des PP. Dominicains de la Province de Paris au lendemain de la guerre de 1914-1918. A la fin de ses études de théologie (1926), il fut assigné au Séminaire russe St-Basile que le Pape Pie XI venait de fonder à Lille pour accueillir quelques jeunes émigrés devenus catholiques et désireux de se préparer au sacerdoce. En 1932, devenu supérieur de cette institution et constatant que l'ouverture d'un autre séminaire du même genre à Rome rendrait impossible la continuation de l'œuvre à Lille sous forme de Séminaire, étant donné le nombre infime de vocations, il entreprit de développer, en lieu et place de ce Séminaire, un Centre d'Etudes religieuses russes qu'avait créé peu auparavant le supérieur précédent, le R.P. Jean Omez. Portant le titre de « Istina », terme russe qui exprime la devise de l'Ordre des Frères Prêcheurs : Veritas, ce centre avait pour objet d'étudier les conditions du rétablissement de la pleine communion avec l'Eglise orthodoxe russe dans les circonstances historiques nouvelles de l'avènement du communisme en Russie avec ses visées de gagner à l'athéisme le monde entier.

A la demande du P. Dumont, ce centre « Istina » fut transféré à Paris en 1936 par décision de la Sacrée Congrégation pour l'Eglise orientale dont l'œuvre dépendait, mais simultanément le P. Dumont était nommé recteur de l'église catholique de rite byzantin de la capitale, et en 1938, nommé archimandrite par le Pape Pie XI. Aidé de quelques autres PP. Dominicains, et dès le début de la guerre d'un jeune prêtre russe catholique séculier, le P. Dumont mena de front

la direction de cette petite « paroisse » et le développement du centre « Istina ». A Lille avait pris naissance en 1934 une revue trimestrielle « Russie et Chrétienté » qui servait d'organe de diffusion des études entreprises ou suscitées par le centre Istina.

Dès l'arrivée à Paris la revue se développa. Reprise, après l'interruption forcée due à l'occupation allemande, elle fut transformée, en 1954, en une revue trimestrielle d'objet œcuménique plus large et qui porta le nom d'« Istina ». L'objet principal en était le problème œcuménique concernant l'Eglise russe, mais en situant ce problème dans celui plus vaste posé, du point de vue de l'œcuménisme, non seulement par les autres Eglises orthodoxes mais par toutes les autres confessions chrétiennes. L'étude des travaux du Conseil œcuménique des Eglises y tint une place de choix. Dès sa fondation, d'ailleurs, en 1948, le P. Dumont avait pris l'initiative d'un bulletin de plus large diffusion : « Vers l'Unité chrétienne ». Outre les éditoriaux qu'il écrivait dans ces deux publications, le P. Dumont y publia de nombreuses études plus approfondies. Revue et Bulletin acquirent très rapidement un rayonnement et une renommée universelle.

Durant plusieurs années, le P. Dumont enseigna la théologie orientale au couvent d'études dominicain du Saulchoir, alors en Belgique, et en celui de la province dominicaine de Lyon. Il fit aussi de très nombreuses conférences sur l'œcuménisme en France et à l'étranger et collabora, dans ce domaine, à bien des revues d'intérêt général. Durant de longues années il fut le principal animateur de la Semaine de Prière pour l'Unité à Paris où il posa les premiers jalons d'un Secrétariat diocésain.

Dès 1947, répondant au vœu du P. Dumont, le Saint-Siège détachait le Centre d'Etudes Istina de la paroisse catholique russe et favorisait son établissement aux portes de Paris, à Boulogne-sur-Seine, où il put prendre rapidement un grand développement. C'est là qu'eurent lieu dès 1949, sur l'initiative du P. Dumont, les premiers contacts effectifs, bien que discrets, entre l'Eglise catholique et le Conseil œcuménique des Eglises créé l'année précédente à Amsterdam. Ces contacts amenèrent le P. Dumont à créer, en 1952, en collaboration avec l'abbé (aujourd'hui cardinal) Willebrands, une association de théologiens catholiques engagés dans les études et les contacts œcuméniques. Cette *Conférence catholique internationale pour les questions œcuméniques* se réunit annuellement, jusqu'au concile, pour étudier les problèmes mis à l'ordre du jour des divers organismes du Conseil œcuménique, en particulier de sa *Commission de Foi et Constitution*. Le P. Dumont prit part, comme observateur avant la lettre, à la conférence mondiale de cette commission à Lund (Suède) en 1952, puis à l'Assemblée générale du Conseil œcuménique à Evanston (U.S.A.) en 1954 et à plusieurs réunions de son Comité Central (Rhodes, 1959; Genève, 1966; Héraklion, 1967).

Dès 1953, il fut l'un des premiers à amorcer par des visites fréquentes au patriarcat de Constantinople (Istanbul) les rapports qui devaient si heureusement se développer par la suite entre le siège de Rome et le Patriarche Athénagoras. Il fut invité et assista à la première et à la troisième conférence pan-orthodoxe de Rhodes (1961 et 1964). Il fut membre de la commission mixte qui prépara la levée solennelle des excommunications réciproques de 1054 qui furent à l'origine du schisme d'Orient, et il assista à la proclamation qui en fut faite en la cathédrale du Phanar le 7 décembre 1965. En 1963, il accompagna l'évêque de Fribourg, Genève et Lausanne, Mgr Charrière, pour représenter le Saint-Siège aux fêtes jubilaires du patriarche de Moscou, Alexis.

Dès la création par Jean XXIII du Secrétariat « ad unitatem christianorum fovendam », il en fut nommé consultant et joua un rôle actif comme expert durant la période préparatoire du Concile et durant ses diverses sessions, en particulier dans la rédaction du premier schéma du Décret sur l'œcuménisme.

En 1967, il a abandonné la direction

(1) Imprimerie polyglotte Vaticane.

du Centre Istina et depuis ce temps il réside à Rome où il collabore au travail œcuménique comme consultant près du Secrétariat pour l'Unité et près d'autres instances de la Curie romaine. Il enseigna durant deux ans les questions œcuméniques à l'université romaine de Saint-Thomas d'Aquin (Angelicum) ainsi qu'à l'Institut supérieur de théologie patristico-œcuménique de Bari (Italie) à la fondation duquel il participa activement.

Mon Père, pouvez-vous retracer pour nos lecteurs l'origine et l'histoire du TOMOS AGAPIS ?

Tout a jailli du cœur de Sa Sainteté le Patriarche Athénagoras : ce qui devait fournir le contenu du TOMOS AGAPIS et l'initiative grâce à laquelle celui-ci a vu le jour.

Dès l'accession du bon Pape Jean XXIII au trône pontifical, le Patriarche avait, dans un communiqué de presse, salué en lui le nouveau Précurseur, cet « homme envoyé de Dieu et qui s'appelaient Jean », celui qui allait engager les deux fractions, orientale et occidentale, de l'unique Eglise du Christ sur la voie de leur totale réconciliation. Dès lors commença entre les sièges de Rome et de Constantinople, d'abord timidement puis avec une confiance accrue, une suite d'échanges de plus en plus cordiaux, une correspondance d'année en année plus importante par sa fréquence et son contenu, des visites réciproques et des rencontres spectaculaires marquées par autant de discours et de solennelles déclarations.

Tout naturellement vint à l'esprit du Patriarche l'idée de rendre public, tout en le réunissant en un volume, l'ensemble de cette correspondance, de ces discours et de ces déclarations. Cette proposition aussitôt soumise au Saint-Père, le Pape Paul VI, fut approuvée par lui avec enthousiasme et l'entreprise fut décidée.

Quels documents présente cet ouvrage ?

Comme je viens de le dire, le TOMOS AGAPIS réunit toutes les lettres et tous les télégrammes échangés en quelque occasion que ce soit, le texte intégral des discours et celui, plus important encore, des déclarations signées en commun. Y sont joints en appendice les textes des prières employées au cours des cérémonies de caractère liturgique auxquelles les deux pontifes ont participé ensemble, accompagnés de leurs suites, au cours de leurs visites. Tous ces documents figurent à la fois dans leur langue originale - le grec ou le français - et, leur faisant face sur la page correspondante, leur traduction - en français ou en grec. Les quelques textes originellement en latin ont été accompagnés, outre de leur traduction grecque, d'une traduction française reproduite en plus petits caractères au bas des mêmes pages. Un bon nombre de grandes photographies hors-texte, illustrent les principaux événements dont les textes

témoignent. Enfin deux index permettent de retrouver rapidement ceux des documents recherchés.

Quelle méthode avez-vous employée pour établir ce dossier ?

La méthode se trouvait commandée par la nature même du travail. Une petite commission mixte, composée de deux membres orthodoxes et de deux membres catholiques, fut présidée conjointement par LL. EE. le métropolite de Chalcédoine, Méliton, doyen du Synode de l'Eglise de Constantinople et le cardinal Willebrands, président du Secrétariat pour l'Unité des Chrétiens. Le premier soin de la commission fut de rechercher et de rassembler TOUS les documents. Les uns étaient, naturellement, en possession du Secrétariat pour l'Unité mais le plus grand nombre se trouvaient, en leur texte original, soit dans les archives de la Secrétairerie d'Etat, soit dans celles du Synode de Constantinople où ils furent photocopiés.

Une partie importante du travail consista dans la traduction de ceux des documents qui ne l'avaient pas encore été car certains, provenant du patriarchat, par exemple, avaient été envoyés originellement en français ; il fallait donc en établir un texte grec pour les lecteurs de cette langue.

Pour l'ordonnance de la présentation des documents, deux solutions

s'offraient : un classement logique, selon la nature des différentes pièces, ou un classement simplement chronologique. Ce fut cette dernière solution qui fut retenue comme permettant de suivre plus aisément le remarquable progrès des échanges tant en ce qui concerne leur fréquence ou leur ton de plus en plus confiant et chaleureux, qu'en ce qui regarde la profondeur de leur contenu. Toutes ces décisions furent prises avec l'approbation des deux pontifes. Le travail de composition typographique, assumé par la typographie vaticane, demanda quelque temps mais ne présenta pas de particulière difficulté.

Quelle étape cet ouvrage marque-t-il dans l'histoire des relations entre les saintes Eglises orthodoxes et l'Eglise catholique ?

C'est, bien entendu, par son contenu que le TOMOS AGAPIS marque une étape dans l'histoire de ces relations. Son titre : LE LIVRE DE L'AMOUR caractérise clairement la voie délibérément choisie pour réaliser le rapprochement progressif entre les Saintes Eglises orthodoxes et l'Eglise catholique : la voie du DIALOGUE DE LA CHARITE. Le contenu de l'ouvrage montre à l'évidence qu'il ne s'agit pas là du développement d'une attitude sentimentale réciproque, fût-elle inspirée par l'esprit de l'Evangile. La dilection mutuelle, en écartant les amertumes et



Dans la matinée du 24 janvier dernier, le Pape Paul VI recevait en audience S. E. Mgr Méliton, métropolite de Chalcédoine, représentant de Sa Sainteté le Patriarche de Constantinople Athénagoras, avec les autres membres de la délégation orthodoxe, venus à l'occasion de la publication du « Tomos Agapis ». Nos lecteurs reconnaîtront le Père C. Dumont, deuxième à partir de la droite.

les rancœurs du passé ainsi que les préjugés qu'elles engendrent, a ouvert les esprits à une intelligence plus vraie, plus objective, plus complète de notre foi commune telle qu'elle a été vécue depuis des siècles dans des traditions légitimement différentes de nos Eglises.

En rendant publics les résultats de l'application de cette méthode de rapprochement mise en œuvre entre les deux sièges de Rome et de Constantinople, le TOMOS AGAPIS la propose comme modèle non seulement pour un développement des échanges de même nature entre le siège de Rome et ceux des autres saintes Eglises orthodoxes mais une mise en route de semblables échanges entre ces dernières et d'autres Eglises locales catholiques surtout celles des pays où celles-ci vivent côte-à-côte avec des Eglises orthodoxes ou se trouvent en plus étroite proximité avec elles ainsi qu'ont commencé de le faire les Eglises catholiques d'Autriche, d'Allemagne et même d'Italie. Si la presse a donné jusqu'ici peu d'écho à de tels échanges, ils n'en sont pas moins très réels et ne demandent qu'à se développer.

Quelle est la contribution de cet ouvrage au mouvement œcuménique aujourd'hui ?

Il est bien clair que c'est dans le secteur très particulier des relations entre catholiques et orthodoxes que le TOMOS AGAPIS est appelé à jouer un rôle important dans le sens que je viens de dire. Mais son retentissement sur le mouvement œcuménique peut et doit s'exercer bien au-delà. La méthode de rapprochement qu'il donne en exemple, avec tant d'aussi clairs résultats à l'appui, est en effet utilisable dans toutes les relations œcuméniques, là même - peut-être faudrait-il dire : là surtout - où les difficultés de fond sont les plus grandes. Mais naturellement la méthode ne devra s'appliquer qu'adaptée aux données particulières et compte tenu des circonstances et des personnes. On se rendra d'ailleurs certainement compte, à la lecture des documents, que le Pape et le Patriarche n'ont jamais omis de situer leurs efforts dans le cadre plus vaste de la réunion de tous les chrétiens et même dans la perspective de l'influence que les chrétiens, par leur collaboration au nom du Christ et avec la grâce de l'Esprit, peuvent exercer en faveur de la réconciliation et de la paix entre tous les hommes.

A qui est destiné cet ouvrage ?

On ne doit pas craindre d'affirmer qu'il est destiné non seulement à tous les chrétiens mais à tous les hommes de bonne volonté. Un tel exemple, je ne dis pas de bonne volonté réciproque, ce serait trop peu dire, mais de vouloir efficace de réconciliation venant de si haut ne peut laisser parmi ses lecteurs personne indifférent. Il est propre à les émouvoir et à les inciter à œuvrer eux-mêmes dans le



Le Métropolite Méliton remet au Pape le « Tomos Agapis »

même sens et de la même manière dans leur propre entourage.

Mais il est bien sûr que tireront le plus grand profit de cet ensemble de documents ceux qui sont engagés dans le mouvement œcuménique ; en particulier les théologiens (et il en est tant qui s'ignorent parmi les laïcs) qui trouveront énoncés souvent avec vigueur, les principes fondamentaux sur la base desquels peut se réaliser progressivement le rétablissement de la pleine communion entre catholiques et orthodoxes. On sait avec quelle avidité le Patriarche Athénagoras aspire au jour où la fin de la séparation pourra être scellée par sa concélébration eucharistique avec le Pape de Rome.

Il est grandement souhaitable que les principaux documents ainsi réunis dans un ouvrage qui dispense de toute recherche fastidieuse dans les différentes revues de documentation (où d'ailleurs ils n'ont pas toujours été intégralement reproduits) fassent l'objet d'études approfondies d'où il ressortira à quel point déjà se sont reconstitués nombre des liens effectifs de communion qui existaient entre nos Eglises et qui faisaient leur étroite unité avant leur douloureuse séparation. On pense à Rome à l'édition d'un autre ouvrage qui tirerait clairement les conclusions, théoriques ET PRATIQUES, qui se dégagent de ces textes, ouvrage qui en constituerait un commentaire faisant autorité.

Il est certes souhaitable que tout centre œcuménique, tout secrétariat pour l'Unité possède cet ouvrage de référence fondamentale qui s'offre avec toutes les garanties exigées par une étude scientifique. Mais il est prévu déjà que des éditions de prix plus abordables parce qu'elles ne seront plus

bilingues, seront publiées dans les diverses langues les plus répandues : allemand, anglais, espagnol, italien, et - pourquoi pas ? - français.

Autre espoir : celui de voir publier de même manière les documents significatifs des progrès réalisés depuis plusieurs années entre l'Eglise de Rome et les autres sièges patriarcaux ou Eglises autocéphales de l'Orient orthodoxe : Alexandrie, Antioche, Moscou, Bucarest, Sofia, Belgrade, Athènes, etc.

Comment pensez-vous que l'on puisse faire connaître ce TOMOS AGAPIS ?

Il faudra, pour cela, faire évidemment un large appel aux moyens ordinaires de large communication sociale : presse, radio, télévision, etc. L'initiative en revient précisément aux organismes locaux engagés dans la promotion de l'œcuménisme. Il faudra, en outre, faire appel aux ressources quasi inépuisables qu'offre le TOMOS AGAPIS pour des articles de revues, des conférences, des discussions au cours de rencontres œcuméniques de tout genre. Il s'agit ici de textes officiels qui font autorité et qui se présentent non plus empreints de ce ton impersonnel, froid, figé et quelquefois tranchant de tant de documents ecclésiastiques officiels, mais sous une forme toute personnelle et chaleureuse dans l'effusion de deux grands esprits animés d'un grand cœur.

Je souhaite que les lecteurs d'UNITE DES CHRETIENS y puisent inspiration et courage et que le TOMOS AGAPIS soit pour eux le point de départ d'une nouvelle étape dans leur engagement, de prière et d'action, en faveur de l'Unité.

ALLONS-NOUS VERS UN CONCILE VRAIMENT UNIVERSEL ?

UNE QUESTION POSEE PAR PLUSIEURS

A Upsal, en 1968 :

« Les membres du Conseil Œcuménique des Eglises, en s'appuyant les uns sur les autres, devraient travailler en vue de ce temps à un Concile authentiquement œcuménique universel qui pourra enfin parler au nom de tous les chrétiens et ouvrir la voie de l'avenir ». (Rapport de la section I, n° 19).

A Cantorbéry, en août 1969 ; à Addis-Abeba, en janvier 1971 :

Dans les deux cas, dans son rapport au Comité Central du Conseil Œcuménique, Lukas Vischer, secrétaire de la Commission « FOI ET CONSTITUTION », a dit : « Les Eglises doivent parvenir à une communion telle, qu'elles puissent tenir ensemble un Concile, lorsque les conditions le permettront ».

A Evian, en juillet 1970 :

Lors de la 5ème Assemblée de la Fédération luthérienne mondiale, le Dr Kent Knutson déclarait : « Le prochain grand Concile de la Chrétienté ne pourra plus être ni catholique, ni luthérien ».

A Bonn, les 3 - 6 septembre 1970 :

Les Vieux Catholiques lancent un appel pour un Concile « vraiment œcuménique et vraiment libre ».

A Bruxelles, le 12 septembre 1970 :

Dans sa conférence d'ouverture du Congrès de « Concilium », le Cardinal Suenens parlait d'un « Jérusalem II », et à Sudbury, au Canada, à la fin février 1971, il évoquait Vatican III.

Dans La Croix du 26 février 1971 :

Pierre Gallay entretenait ses lecteurs de cette question.

DE QUOI S'AGIT-IL ?

Dans un article du même journal La Croix (19-2-1972), article très documenté et très pénétrant, comme à l'ordinaire, le Père Congar se demande si ce que les diverses instances du Conseil Œcuménique

mettent sous l'expression « Concile œcuménique » coïncide avec ce que des catholiques ou des orthodoxes pensent spontanément. Et pour éclairer cette question, le Père Congar décrit le contenu du substantif « Concile » et le contenu de l'adjectif « œcuménique ».

« Le substantif, explique-t-il, a un sens canonique et théologique relativement précis. Il s'agit toujours, en tous cas, d'une réalité d'Eglise supposant une communauté substantielle de foi et de sacramentalité. Il est vrai que, depuis Vatican II, on emploie parfois le mot, tout comme le terme « collégial », dans un sens large, voire très large, lorsqu'on parle, par exemple, d'un « concile de jeunes ».

Dans le cas qui nous occupe, un problème particulier se pose du fait :

1° de la langue anglaise qui domine dans la vie du Conseil Œcuménique et où le mot « Council » signifie aussi bien concile et conseil. On peut du reste noter que le passage de l'un à l'autre sens était fréquent chez nous au Moyen Age ;

2° du fait aussi qu'il existe déjà des « Councils » ou Conseils nationaux auxquels il arrive que l'Eglise catholique participe. Ne s'agirait-il pas de généraliser simplement une chose de ce genre ?

Lukas Vischer a, en partie au moins, dissipé l'ambiguïté. « Concilium » et non « Consilium », « Synodos » et non « Symbolion », dit-il dans son rapport d'Addis-Abeba. Le rapport de « Foi et Constitution » de l'été dernier va plus loin. Après avoir proposé une définition, en somme valable, de la « conciliarité » essentielle à l'Eglise, il reconnaît : « Les Conseils qui ont été créés comme des expressions du Mouvement œcuménique de notre temps ne possèdent pas la plénitude de conciliarité des grands Conciles de l'Eglise primitive... Reconnaître une réunion comme un authentique Concile au sens propre du terme implique que ses décisions sont acceptées par l'Eglise comme faisant pleinement autorité et qu'elle est

caractérisée par la pleine communauté eucharistique ou qu'elle y conduit ». (Istina, p. 414)

Les derniers mots ont été placés là pour réserver le cas d'un « Concile de réunion qui ne présupposerait pas la communauté eucharistique et le consensus total, mais se réunirait dans la recherche et l'attente de ces biens considérés comme des dons du Saint-Esprit ». Tel serait, en effet, le cas du « concile » envisagé.

Evidemment, nous rencontrons une fois encore le problème de savoir si l'on peut attribuer au Saint-Esprit un rôle créateur de don qui ne serait pas simplement l'actualisation des dons issus de l'institution venant du Christ en son Incarnation rédemptrice. La formule employée pourrait être entendue en ce sens, mais elle ne l'implique pas nécessairement.

En toute hypothèse, une situation et une grâce aussi nouvelles que celles dont le Mouvement œcuménique représente aujourd'hui comme un processus de maturation, ne peuvent être adéquatement appréciées en termes du passé, même le plus solide. Si Dieu fait du nouveau, l'ancien, même le plus vrai, est débordé ».

Quant au sens de l'adjectif « œcuménique », remarque encore le Père Congar, il a varié au cours des siècles : « S'il est assez défini aujourd'hui dans la théologie catholique, on peut encore soulever des questions sur les conditions et même sur les critères positifs de l'œcuménicité. Les esprits informés pourront penser au Concile de Constantinople de 381, aux Conciles médiévaux de Latran, de Lyon ou de Vienne, voire même, s'il s'agit de la représentation numérique, au Concile de Trente.

Dans le mouvement dont le Conseil de Genève constitue le service central et l'expression, on met depuis le début, dans « œcuménique », beaucoup plus qu'une universalité ecclésiale : un dynamisme de témoignage et de rassemblement aux dimensions de toute la terre. Ce n'est pas pour rien que « Foi et

Constitution » veut conjoindre unité ecclésiale et unité de l'humanité. Du reste, Vatican II a de très formelles ouvertures en ce sens (cf. « *Lumen Gentium* », 1 ; « *Gaudium et Spes* », 42). Mieux : une impressionnante étude espagnole a montré que ces deux unités étaient conjointement visées dans l'usage abondant fait chez nous du thème « Un seul troupeau et un seul pasteur » (cf. J.-M. Igarua, « *La esperanza ecumenica de la Iglesia* », « *Un rebaño y un pastor* » ; Madrid, 2 vol. ; 1970) ».

EST-CE POSSIBLE ?

La « Conciliarité » appartient à la nature même de l'Eglise. Elle est Peuple de Dieu, Corps du Christ, Temple de l'Esprit-Saint, tout entière vivante et organiquement active dans la Communion. Mais cette Conciliarité, sous ses diverses formes (Conciles, Assemblées, Conseils, Synodes), s'exprime dans l'histoire à travers des modalités sans cesse renouvelées par l'Esprit-Saint. Ce constat d'évidence permet de ne pas rejeter a priori comme impossible la question : Allons-nous vers un Concile vraiment universel ? Pourtant, il faut pondérer cette question par un examen attentif de l'histoire, aujourd'hui. C'est encore à cette attention que nous invite le Père Congar dans l'article déjà cité.

« A celui qui connaît de façon réaliste la situation présente, la profondeur des divergences doctrinales et des différences de mentalité, la pesanteur de certains héritages historiques, il apparaît qu'un Concile comme celui dont on parle est présentement impossible. L'entreprendre serait courir le risque le plus redoutable, celui de décevoir des espoirs trop hâtifs, de rendre vie et force à des oppositions en voie d'apaisement, d'hypothéquer l'avenir par une expérience d'échec.

D'autre part, dans la situation présente d'Eglises en recherche active d'unité, le mouvement œcuménique a certainement quelque chose à faire avec une procédure de type conciliaire : à condition de prendre cette procédure avec le processus et les délais de la « réception » qui ont suivi, l'histoire l'atteste, les premiers conciles œcuméniques. Le projet de « Foi et Constitution » est bien tel. Il a germé, d'ailleurs, sur la base d'une étude de l'histoire des premiers Conciles, singulièrement de Chalcédoine.

Le rapport d'Upsal demande seu-



Le premier Concile œcuménique, celui de Nicée en 325, d'après un bas-relief de l'arc de Constantin à Rome.

lement aux Eglises de travailler « en vue de ce temps où un Concile authentiquement universel pourra enfin parler au nom de tous les chrétiens et ouvrir la voie de l'avenir ». Il ne s'agit que d'exercer, d'intensifier la conciliarité dans les Eglises, au maximum, mais pas au-delà des possibilités réelles du jour. Pour cela, « le Conseil Œcuménique ne peut avoir qu'un rôle préparatoire et subsidiaire. Il peut tout au plus ouvrir la voie aux Eglises, être l'instrument qui facilitera leur tâche, le cadre provisoire qui donnera quelque cohérence à leurs efforts » (Addis-Abeba, Doc. Cathol., p. 172).

QUE FAIRE ?

Se poser la question « allons-nous vers un Concile vraiment œcuménique ? » comme l'ont posée récemment plusieurs personnalités, faire savoir que la question est aujourd'hui posée, comme nous nous y sommes employés, ne suffirait pas : Il faut encore se demander quels appels porte en elle-même une telle question pour les Eglises, c'est-à-dire pour tous les chrétiens selon leurs responsabilités diverses de ministres, de laïcs, de religieux ou religieuses, de théologiens, d'autorités, etc..., là où chacun est placé par Dieu pour la gloire de son nom et le service des hommes, ses frères. Il faut se demander « que faire pour que se réalise, un jour le plus proche possible, un Concile vraiment universel ? ».

Le Père Congar donne des pistes pour une marche en avant qui rende divinement possible l'humainement impossible. Laissons-lui la parole :

« Il s'agirait donc de faire, avec une intensité accrue, ce qui se fait déjà présentement, à savoir la maturation, par des rencontres et des conférences, d'un consensus réel

sur les points les plus décisifs tels que - ce sont les exemples les plus actuels - l'Eucharistie et les ministères, puis un jour, si Dieu le donne, la question du ministère papal de communion, et cela dans la perspective d'un élargissement tel de l'accord qu'une réunion n'apparaisse plus impensable.

Il s'agirait d'intensifier les révisions commencées, à la fois sous le regard ou comme par le regard des autres, et la fidélité à une tradition qui, dans sa profondeur, apparaît mieux aujourd'hui comme plus réellement commune qu'on ne l'a cru aux époques d'affrontement polémique et de rivalité de puissance. Nous sommes là dans l'ordre du réellement possible, puisque c'est le domaine des faits aujourd'hui quotidiens. C'est le terrain d'une maturation progressive d'un accord doctrinal substantiel : comme d'une bûche longtemps chauffée dans la cheminée, tout à coup jaillit une flamme, on peut penser que de cette maturation progressive jaillira un jour une possibilité nouvelle. La relative lenteur d'un tel processus ne fait que traduire les exigences vraies d'une marche en avant, non les coups de frein d'une prudence habitée par trop peu de foi et d'espérance.

Utopie ? Le mot signifie étymologiquement, on le sait, ce qui n'a pas de lieu assignable. De fait, on ne peut dire ni le lieu, ni le moment. Mais bien des études récentes montrent que les utopies sont génératrices et animatrices d'un mouvement qui, épousant les possibilités de chaque moment de l'histoire et des lieux, fait progresser la réalité vers ce point inconnu de l'avenir qu'entrevoient les précurseurs. Et si c'est le Saint-Esprit qui œuvre, ces précurseurs s'appellent prophètes !

Espérons et travaillons dans l'espérance ! ».

LE CONCILE DES JEUNES : SON TROISIÈME PRINTEMPS

par Jérôme Cornélis

Fioretti pour notre temps

Le concile des jeunes qui n'en est pourtant qu'à sa préparation aurait-il déjà sa petite histoire ? Nous connaissions le pouvoir d'attraction et même de fascination que la Communauté œcuménique de Taizé exerçait sur la jeunesse depuis sa fondation en 1949 et surtout depuis une dizaine d'années. Des jeunes, fervents de l'Evangile ou en recherche ou encore incroyants, affluent vers la colline bourguignonne et se retrouvent trois fois par jour, à l'église de la Réconciliation pour participer à la prière commune. Des rassemblements sont organisés à des dates précises. Une première rencontre importante eut lieu en septembre 1966 : quatorze cents jeunes s'interrogent et cherchent une voie de réconciliation entre chrétiens : « Cette réconciliation, nous la voulons pour aujourd'hui, nous la voulons dans une échéance proche, sinon nous professerions un œcuménisme sans espérance ».

Les années suivantes virent se multiplier les rencontres internationales et s'approfondir les thèmes de réflexion et de dialogue : « Vivre » en 1967, « Croire » en 1968, « Espérer » en 1969. Au mois d'août de cette même année 1969 où les jeunes lancent leur défi « espérer », le Frère Roger Schutz leur propose de chercher une « joyeuse nouvelle » à annoncer à Pâques 1970 afin qu'au-delà de l'épreuve et du découragement, « l'Eglise soit rendue à la joie ». Et c'est ainsi qu'en la fête de la Résurrection 1970, deux mille cinq cents jeunes chrétiens appartenant à trente-cinq pays se pressent à l'église de la Réconciliation pour entendre la bonne nouvelle et ce sont les membres de l'équipe préparatoire qui prennent la parole : « La nouvelle attendue, c'est une nouvelle pascale : le Christ ressuscité vient animer une fête au plus intime de l'homme. Il nous prépare un printemps de l'Eglise, une Eglise dépourvue de moyens de puissance, prête à partager avec tous, lieu de communion visible pour toute l'humanité... Le Christ va nous préparer à donner notre vie pour que l'homme ne soit plus victime de l'homme ». Alors le Frère Roger s'approche du micro : « Pour vivre concrètement la joyeuse nouvelle, un moyen s'est imposé à nous : nous allons faire un concile des jeunes ». Tonnerre d'applaudisse-

ments qui se prolongent interminablement. Comment y mettre fin ? Frère Roger entonne l'alleluia de Pâques.

Comment l'idée d'un concile des jeunes a-t-elle pu germer et s'épanouir en cette éclosion printanière d'un projet qui soulève l'enthousiasme du peuple de Dieu, entraîne l'approbation chaleureuse d'un Paul VI ou du Patriarche Athénagoras, fait accourir Carlson Blake, secrétaire général du Conseil œcuménique des Eglises ? C'est à cette question que veut répondre le Frère Roger, prieur de Taizé, dans son petit livre « Ta fête soit sans fin », chef-d'œuvre de spontanéité et de fraîcheur, où il publie, à

côté des dialogues poursuivis avec les jeunes, des pages de son journal quotidien. Pendant les quinze mois qui vont du jour où naquit l'idée d'un concile des jeunes jusqu'au début de sa préparation, il note ses réactions personnelles au contact des événements ; il nous offre, en réalité, des fioretti pour notre temps.

Ta fête soit sans fin

C'est en février 1969 que l'idée d'un tel projet naît à l'occasion d'un rassemblement de nombreux jeunes, appartenant à quarante-deux nations, accourus à Taizé pour les vacances du Mardi-Gras. De-



La prière et la méditation tiennent une grande place dans la préparation du Concile des Jeunes

vant leur désir de tenir ensemble pour construire un monde habitable, le Frère Roger pense qu'ils forment déjà un vrai concile avant la lettre, mais aussi que l'idée d'un tel concile est capable de galvaniser leurs énergies, d'orienter leurs recherches, de répondre à un appel latent. Durant l'automne de la même année, le projet est cependant abandonné. Non pas qu'il paraisse utopique, mais il semble dépasser les possibilités du moment. Il reprendra corps dans l'hiver. Déjà le 13 juin, le Frère Roger s'interroge dans son journal : « Où puiser un nouveau courage ? ». Quelques jours plus tard, il se trouve à Sotto-il-Monte, le village de Jean XXIII où il rend visite au vieux Saverio Roncalli qui lui lance un fervent « Corragio ! » (Courage !). « Celui qui a parlé est un pauvre, un très vieil homme, ajoute le Frère. Il ne se rend pas compte de ce qu'il apporte à travers quelques mots... ».

La veille du jour de l'an, il note avec gratitude et joie : « Les multiples visages des jeunes qui, venus de divers pays, sont présents à Taizé, me permettent de croire qu'avec eux nous pourrions édifier pour l'homme et pour l'Eglise ». De nouvelles hésitations surviennent à la fin du mois de janvier 1970. Puis le projet mûrit dans la sérénité. Le 6 février, il découvre le jeune européen qui fera partie de l'équipe intercontinentale pour annoncer à Pâques la joyeuse nouvelle en cours d'élaboration. Le 16 février, il renonce à l'eurovision qui se propose de retransmettre l'annonce du concile des jeunes, mais à l'heure où elle risque de perturber la célébration matinale de la Résurrection. Puis au moment où les jeunes affluent sur la colline, le Frère Roger se répète : « Dieu nous attend au-delà de l'événement. Quand nous y serons entrés, nous tiendrons ».

La nuit qui précède l'annonce pascal de la joyeuse nouvelle, il se réveille avec la pensée que les mots lui manqueront. Mais les mots sont venus pour proclamer l'événement qui rend l'espoir et le goût de vivre à la jeunesse du monde. Nul doute que cette jeunesse ne trouve dans les fioretti du Frère Roger le « petit livre » qui lui manquait vraiment pour redécouvrir l'actualité de l'Evangile et célébrer la fête de la Résurrection.

La Fête et les Jeunes

Il n'est pas étonnant que l'écoute fervente de la Parole, la prière continue, la vie évangélique consacrée, l'ouverture œcuménique des frères, l'accueil aux jeunes générations, l'attention à la détresse du monde et surtout la docilité aux suggestions de l'Esprit, aient abouti au prodigieux mouvement de re-

nouveau que nous constatons. Et pour ce qui regarde le concile en cours, comment ne pas y voir le résultat d'une longue écoute des jeunes et le besoin de répondre à leurs aspirations profondes ? Comment ne pas admettre que le projet de Taizé satisfait les requêtes de la jeunesse d'aujourd'hui telles que nous les connaissons par un ensemble de faits et de témoignages.

Et d'abord l'idée du concile répond au besoin évident que les jeunes éprouvent « d'être ensemble ». Ce désir est largement partagé et se concrétise dans la formation de groupes et de cellules qui permettent les contacts et les échanges, favorisent la redécouverte de la joie et de la fête en vue de libérer des énergies sans emploi et de réinventer la vie. Déjà fort nombreuses aux Etats-Unis, ces communautés de jeunes tendent à se multiplier en France et dans les autres pays ; elles prennent des formes très différentes et parfois étranges.

Les petites cellules où se regroupent les jeunes pèlerins de Taizé désireux de poursuivre chez eux la préparation du concile sont animés par le même besoin de partage fraternel et d'engagement au service de l'homme écrasé par l'injustice. De même pour annoncer la joyeuse nouvelle, des jeunes voyagent à travers le monde, des cellules internationales rendent visite à l'hémisphère sud, car il faut que le concile des jeunes soit authentiquement œcuménique.

Néo-mystiques et nouveaux militants

Les dizaines de milliers de jeunes qui se rendent chaque année à Taizé nourrissent les mêmes aspirations que l'ensemble de la jeunesse d'aujourd'hui : même soif d'authenticité et de justice, même attente d'une vraie libération dans la joie et dans la fête. Les meilleurs connaisseurs de la jeunesse actuelle s'accordent sur ces constantes que l'on retrouve dans tous les pays et continents.

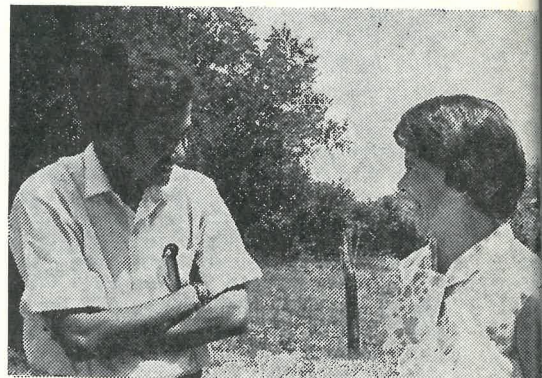
Pour nous borner à une analyse récente, nous renverrons simplement à la description de l'écrivain protestant Harvey Cox dans la « Fête des Fous ». Le théologien américain se préoccupe à bon droit de deux mouvements extrêmes, mais caractéristiques de la jeunesse actuelle : les néo-mystiques et les nouveaux militants que l'on désigne de façon inexacte sous les vocables de « hippies » et « nouvelle gauche ». Les néo-mystiques ont le culte de la fête et de la contemplation avec ce que ce culte comporte de désintéressement et même de détachement à l'égard des sociétés de consommation encore que le laxisme

moral et certaines formes d'intoxication le rendent suspect.

Quoi qu'il en soit des différences entre le mysticisme classique et le néo-mysticisme, certaines ressemblances subsistent. C'est ainsi qu'à l'écoute d'une musique excessivement bruyante nous éprouvons quelque chose d'analogue à un silence profond. Mais un dépassement est nécessaire pour que la célébration néo-mystique rejoigne la fête chrétienne avec ce que celle-ci a de référence à l'événement historique et aux espoirs concrets des hommes. Et un tel réveil religieux qui intéresse au plus haut point les chrétiens ne pourra s'épanouir qu'en se rattachant à l'histoire et à la politique.

Si les néo-mystiques aspirent à la contemplation, les nouveaux militants veulent la participation de tous à l'établissement d'une société plus juste et plus fraternelle. Ils sont souvent les héritiers inconscients des grands visionnaires du messianisme ancien ou des utopies défunctes. Ils veulent que les noirs, les pauvres, les jeunes aient leur part de décision et soient maîtres de leur avenir. Mais ils s'accordent avec les néo-mystiques pour condamner la société actuelle. Les uns et les autres peuvent succomber à deux tentations redoutables : la violence et l'abstention. Mais, comme le note Harvey Cox, ces tentations sont celles de la société tout entière et la confrontation des deux courants mystique et militant pourrait sans doute apporter le salut.

Pour les associer dans une même recherche et un même combat, l'auteur préconise la fête qui décontracte les nouveaux militants et rend aux néo-mystiques le sens des responsabilités sociales et politiques : « Les nouveaux mystiques sont les « catholiques » de la cul-



La préparation du Concile des Jeunes est menée par une équipe d'animateurs dirigée par Marguerite Moyano, d'Argentine, que nous voyons ici en compagnie d'un collaborateur, John Sampethkumar, de l'Inde du Sud.

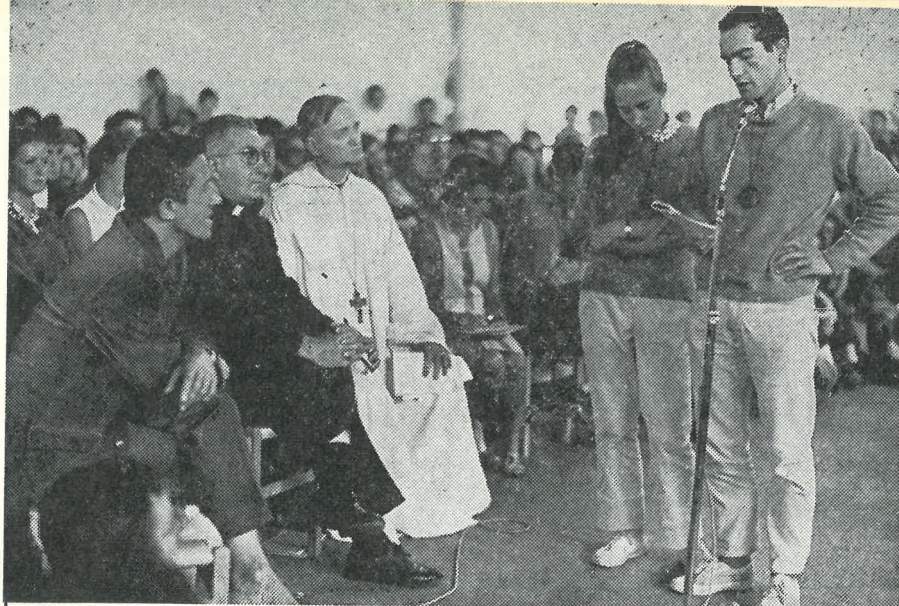
ture de la jeunesse actuelle et les nouveaux militants en sont les « protestants ». Mais de même que catholiques et protestants ont mutuellement besoin les uns des autres, de même ceux qui célèbrent la vie aujourd'hui et ceux qui cherchent la justice de demain ont dans le monde mutuellement besoin les uns des autres. Sans la politique la célébration devient désuète et vide ; la politique sans la célébration devient médiocre et mesquine. L'esprit de fête sait comment porter un toast à l'avenir, boire le vin et vider la coupe. Les trois vont ensemble ».

Intériorisation de la fête

Le mouvement que les jeunes ont suscité, dans la perspective du concile, ne répond-il pas à la requête de Harvey Cox ? Mais la réponse de Taizé dépasse infiniment la suggestion du théologien américain. A l'écoute de ce que l'Esprit dit aux Eglises à travers les nouvelles générations, Taizé a saisi la vertigineuse profondeur des aspirations et des exigences qui travaillent la jeunesse d'aujourd'hui. Ce fut sa vocation et son charisme que d'offrir la réponse de foi à cet appel désintéressé.

Au besoin de la fête qui anime les jeunes et les moins jeunes, Taizé propose la célébration du Christ ressuscité. Et c'est ainsi que la première étape pour préparer leur concile est une étape d'intériorisation. La « joyeuse nouvelle » les invite tout d'abord à célébrer le Christ ressuscité dans l'Eucharistie qui est communion au mystère pascal : « Participer aux épreuves du Christ qui jusqu'à la fin du monde souffre dans son corps, l'Eglise, et dans les hommes, nos frères ; vivre au plus intime de nous-mêmes la fête toujours offerte par le Christ ressuscité, lui qui seul transfigure les profondeurs de l'homme... Dans notre marche à travers le désert, vers une Eglise de partage, l'Eucharistie nous donne le courage de ne pas accumuler la manne, de renoncer aux réserves matérielles et de partager non seulement le pain de vie mais aussi les biens de la terre ».

Ainsi qu'il ressort des textes qu'ils ont eux-mêmes préparés, les jeunes ne proposent nullement la fête pour la fête ou la célébration pour la célébration, comme le font si souvent les nouveaux mystiques. La préparation du concile doit au contraire intensifier l'amour de l'Eglise ; la fête du Christ ressuscité doit être la fête de son Corps total : « Si l'Eglise est d'une part comme un fleuve souterrain qui, en un mouvement secret et caché, assure de lointaines continuités depuis la première Pentecôte, elle est aussi une « cité placée sur la montagne pour être vue de tous



Deux jeunes sont en train de faire part des résultats de leur recherche en vue du Concile au cours d'une réunion à laquelle participent frère Roger Schutz et Mgr Le Bourgeois, évêque d'Autun.

les hommes ». A travers la visibilité de notre amour fraternel, à travers son unité reconstituée, l'Eglise est appelée à devenir un inégalable ferment de fraternité, de communion et de partage pour toute l'humanité : c'est là l'essentiel de sa vocation œcuménique ».

La fête pour tous

Si les jeunes de Taizé font songer aux nouveaux mystiques à cause de l'esprit de fête qui les anime dans leur rencontre avec le Christ ressuscité, un autre trait de leur attitude les rapproche des nouveaux militants bien que leur option généreuse écarte toute exagération et tout radicalisme outrancier. Ils veulent en effet se trouver à la pointe du combat pour la justice et pour la paix dans le monde : « Nous célébrons le Christ ressuscité dans l'homme, notre frère ; vivant de valeurs pauvres, la prière, la confiance réciproque, nous découvrons que l'homme est sacré par l'innocence blessée de son enfance, par le mystère de sa pauvreté. En l'homme nous voyons le visage même du Christ, surtout lorsque les larmes et les souffrances l'ont rendu plus transparent, ce visage. Aussi irons-nous jusqu'à donner notre vie pour que l'homme ne soit plus victime de l'homme ».

Il faut en effet que la fête en Christ ressuscité soit la fête de tous et principalement des plus pauvres et des plus malheureux. Elle prend ainsi la forme d'une lutte contre les structures aliénantes de la société. Elle devient la fête-libération. Et ceci ne vaut pas seulement pour les pays en voie de développement. « Eprouvez-vous le be-

soin de vous libérer vous-mêmes, interroge Margarita Moyano. Ressentez-vous le besoin de vous libérer de toutes les servitudes d'une société de consommation, d'une mentalité de peuple riche ? Que faire pour libérer l'homme ? Comment faire pour que la fête soit possible pour nous et pour tous ? Comment créer des conditions de vie qui permettent à tous d'être vraiment hommes ? Comment vous libérer vous-mêmes, peuples de l'hémisphère nord, mais permettre aussi que la vraie libération, la fête, soit possible à d'autres peuples ? ».

Comment Paul VI aurait-il pu ne pas se réjouir de l'initiative de Taizé ? A Pâques 1967, il y a cinq ans, le Pape publiait « *Populorum progressio* » sur le développement du Tiers-Monde et l'annonce de l'encyclique était faite en liaison avec le message pascal de joie et d'espérance, de fête et de libération. Le concile des jeunes n'est-il pas la réponse la plus prometteuse à cet appel pathétique ? Toutes les Eglises partagent naturellement cette préoccupation majeure de notre temps. A la veille de Pâques 1972, le pasteur Carson Blake, secrétaire général du Conseil œcuménique des Eglises, envoyait au Frère Roger un message annonçant sa visite à Taizé : « En venant à la rencontre des jeunes que vous préparez pour Pâques, j'accomplirai mon quatrième voyage à Taizé en l'espace d'une année. J'apprécie la recherche de votre communauté pour sortir des impasses œcuméniques actuelles, ce que vous entreprenez avec des dizaines de milliers de jeunes du monde entier, de même que vos efforts pour participer à la recherche d'une plus grande justice parmi les hommes ».

Troisième printemps

Pour son troisième printemps, à Pâques 1972, le mouvement suscité par Taizé accomplit un progrès décisif. Au soir de la fête de la Résurrection, le Frère Roger annonçait sous un tonnerre d'applaudissements que le concile des jeunes s'ouvrirait pendant l'été 1974. Le concile sera préparé par des communautés de base à travers le monde entier, communautés reliées entre elles par une équipe dirigeante composée de trois responsables de chacune des cinq parties du monde.

Il s'agira pour les jeunes de resserrer entre eux les liens de communion, de faire d'une aventure intérieure personnelle une grande entreprise collective, une création permanente à base d'engagement personnel dans tous les domaines.

Quinze mille jeunes — on en attendait huit à dix mille — ont acclamé cette initiative et on a chanté sur la colline de Taizé pendant toute la nuit au nom de cette « fête » qui est l'une des constantes de la spiritualité de la communauté.

Depuis trois jours, on s'était d'ailleurs préparé à cette joie de Pâques et à la fête du Christ ressuscité. Dans la basilique de la Réconciliation, on avait prié toute la nuit de samedi à dimanche. Au matin de Pâques avait éclaté la liturgie de la Résurrection :

La danse contribue à créer le climat festif qui marque la préparation du Concile des Jeunes.



« Le Christ est ressuscité, alleluia... ».

En raison de l'affluence, on avait littéralement fait disparaître les portes de la basilique, prolongée sur l'esplanade par un immense chapiteau multicolore. Les frères de la communauté, au lieu de se trouver au fond de l'édifice, s'étaient rassemblés près de l'ouverture, quasiment engloutis par cette masse de jeunes qui garnissaient la basilique et l'esplanade.

La méditation du Frère Roger a été l'un des grands moments de cet office de Pâques :

« Viendra le jour, avait-il déclaré, où, en lui, il y aura achèvement des mondes créés, ces mondes qui sont peut-être habités par d'autres créatures à l'image de Dieu. Si, au-delà de nos perceptions d'aujourd'hui, se dévoilait une nouvelle ampleur de communion, c'est encore et toujours dans ce Christ qu'elle prendrait sa source. »

« Comme Dieu, devait-il conclure cette méditation d'inspiration teilhardienne, l'homme est créateur et le chrétien poursuit cette aventure intérieure avec le Ressuscité. Chaque jour il transfigure l'homme et l'humanité... ».

« Pour entrer à plein dans cette liberté créatrice, nous savons où il faut puiser les audaces ; nous savons où étancher notre soif. Le Christ est ressuscité ».

« Il nous faut maintenant prendre des risques », avait dit le prieur quelques instants avant de prendre la parole. Voici que le risque est pris. Le Concile des jeunes vient d'être mis sur les rails. »

Mais voici que son annonce — la joyeuse nouvelle de 1972 — nous pose à nouveau la question de sa nature et de son importance dans la conjoncture actuelle. Nous nous interrogeons sur sa signification et son rôle dans le vaste mouvement conciliaire qui traverse aujourd'hui les Eglises chrétiennes de l'« Oïkouménè ».

Une manifestation de conciliarité

Pour faire court en un temps où certaines lenteurs paraissent un insupportable défi à l'espérance que nous avons dans l'action du Saint-Esprit, ne devons-nous pas replacer tout l'ensemble de nos efforts de réconciliation chrétienne dans la perspective d'un futur concile authentiquement œcuménique et véritablement universel ? En particulier l'initiative de Taizé ne s'inscrit-elle pas dans ce vaste mouvement qui nourrit l'espérance et l'attente de tant de chrétiens et d'Eglises ? Il est trop facile d'objecter que le concile des jeunes ne répond pas aux normes des an-

ciens conciles, comme si ces derniers n'avaient pas revêtu des formes très diverses. Il va sans dire qu'un futur concile d'union ne pourra, par définition, ressembler à un concile œcuménique de l'Eglise indivise. Depuis la fameuse proposition d'Upsal, « Foi et Constitution » s'est d'ailleurs employé à préciser les conditions pour la réunion d'une telle assemblée. Le résultat le plus clair de ses travaux tient dans la conviction qu'il s'agit moins de réunir dans l'immédiat un concile pan-chrétien encore impossible que de s'y préparer en développant et en intensifiant l'esprit conciliaire dans les Eglises.

En août dernier, la Conférence de « Foi et Constitution » à Louvain définissait la conciliarité comme une dimension essentielle de la vie en communion dans l'Eglise : « Elle est le rassemblement de chrétiens, au plan local, régional ou global, pour la prière, la délibération et la décision communes, dans la conviction que le Saint-Esprit peut utiliser de tels rassemblements pour son propre dessein de réconcilier, renouveler et réformer l'Eglise en la menant vers la plénitude de la vérité et de l'amour ». Elle prend donc des formes diverses et peut s'exprimer à tous les niveaux de la vie ecclésiale. Pourquoi ne pourrait-elle pas se manifester dans la plus généreuse des entreprises qui rassemble des jeunes du monde entier et des différentes Eglises pour prier ensemble et vivre leur foi au Christ ressuscité dans le dialogue et le service ?

La manifestation de conciliarité qui se poursuit à Taizé et ailleurs porte en outre les promesses d'un avenir où l'esprit de communion aura été le fruit d'un long apprentissage. Le concile des jeunes n'est pas une utopie, mais un projet en cours de réalisation. C'est maintenant qu'il est célébré et vécu. Comment ne verrions-nous pas en lui le meilleur gage et la meilleure préparation au concile universel qui couronnera les efforts du mouvement œcuménique ? Car tel est le but que paraît devoir s'assigner ce mouvement comme l'étape la plus importante sur le chemin de la réconciliation. Cet espoir est d'ailleurs partagé par les catholiques attentifs aux signes des temps. Ainsi, dans une conférence récente donnée à Hollywood devant deux mille personnes, le cardinal Suenens revenait sur ce sujet qui lui tient à cœur : « Mon rêve est de voir se tenir un nouveau concile. Non pas un Vatican III, mais un Jérusalem II nous reliant au temps des apôtres. Et le sujet de ce concile serait le Saint-Esprit... Mon impression est par ailleurs que les nombreuses difficultés que nous ressentons en ce moment dans l'Eglise sont une préparation à l'unité œcuménique en train de venir. Le Saint-Esprit est présent et va rassembler tous les chrétiens ».

JALONS SUR LA ROUTE DE L'UNITÉ

Janvier 1971
Mars 1972

Voici donc quelques « jalons »... On pourra nous faire grief de n'avoir retenu ici que des événements de « l'œcuménisme officiel ». L'explication est simple : ces faits sont plus facilement repérables. Mais nous tenons à exprimer notre conviction absolue : aucun de ces événements n'eût été possible sans la prière qui les porte et la vie qu'ils manifestent. Ils sont infiniment plus nombreux les faits œcuméniques concrets vécus sur le terrain. Sans les événements dont on ne parle pas n'existeraient pas ceux dont on parle.

Signes : R.I. : Rencontre interconfessionnelle.
R.M. : Rencontre monoconfessionnelle.
D.B. : Dialogue bilatéral.
M.O. : Manifestation œcuménique.

JANVIER - 1971

M.O. A MARSEILLE, conférence du Cardinal WILLEBRANDS « Le Mouvement œcuménique : Unité des Chrétiens ou Unité humaine » (19 janvier).

« Une des grandes grâces que le Seigneur, en ces dernières années, a faites à son Eglise, malgré les divisions, est celle de lui avoir fait prendre conscience des tâches immenses qui l'attendent dans le domaine du service de l'homme, de la défense de sa dignité et de sa liberté, de l'égalité et de la fraternité des hommes, de la pauvreté (...) du progrès et de la paix. Le Mouvement œcuménique qui vise directement l'Unité Chrétienne jette les bases et crée le germe de l'Unité humaine, de la fraternité universelle » (1).

R.I. A ADDIS-ABEBA, réunion du Comité Central du Conseil œcuménique des Eglises (10 - 21 janvier).

• Insistance sur la dimension christocentrique et théologique du Mouvement œcuménique.

Le Professeur THOMAS rappelle que, dans la vie et le travail pour l'Unité, toutes les préoccupations doivent se rattacher au Centre unique, le Christ : l'œcuménisme séculier a toute sa valeur. Il ne doit pourtant pas se substituer à la recherche de l'Unité des Chrétiens : la priorité est à l'approfondissement théologique.

• Etude de l'entrée de l'Eglise catholique romaine au Conseil œcuménique.

Le P. HAMER, invité au Comité Central, lui pose ces questions : Qu'est-ce que le C.O.E. aujourd'hui ? Quel est son travail ? Peut-il ou non aider les Eglises à résoudre les crises actuelles ? Quel progrès attendre d'une entrée effective, institutionnelle, de l'Eglise catholique romaine dans le C.O.E. ? (2)

• Regroupement des activités du C.O.E. en 3 unités : Foi et témoignage ;

Justice et Service ; Education et Communication.

D.B. A ADDIS-ABEBA, réunion de théologiens orthodoxes et de théologiens non-chalcédoniens (22 - 23 janvier). (3)

Cette réunion qui fait suite à celles d'Aarhus (1964), de Bristol (1967), de Genève (1970) étudie la question de la levée des anathèmes entre Eglises orthodoxes et non-chalcédoniennes et celle de la reconnaissance mutuelle des Saints.

FEVRIER 1971

D.B. A GENEVE, réunion du Comité mixte Fédération luthérienne mondiale et Alliance réformée mondiale (3 - 6 février).

Etude de la convocation d'un Concile authentiquement universel. Rappel que les Réformateurs du XVIème siècle ont désiré une telle assemblée. Conviction que cette perspective peut favoriser le dynamisme de l'Unité et manifester la diversité chrétienne (4).

M.O. A ROME, lettre du Pape Paul VI au Patriarche ATHENAGORAS (8 février) qui parle de « la communion presque totale » entre les deux Eglises (5). Dans sa réponse ultérieure, le Patriarche devait affirmer la reconnaissance réciproque de la validité des sacrements dans les Eglises catholique et orthodoxe.

R.I. A BOGOTA (Colombie), rencontre d'évêques anglicans et catholiques romains d'Amérique Latine et des Antilles (9 - 14 février). Thèmes : la Bible dans la vie de l'Eglise, les mariages mixtes, la collaboration dans l'action sociale, les textes liturgiques, les relations avec les Eglises évangéliques.

R.M. A YORK en Angleterre, 2ème session du Synode Général de l'Eglise d'Angleterre (15 - 21 février).

Rapport du Pr. Lampe adopté (301 voix contre 145). Il préconise l'ouverture de la table eucharistique aux non-anglicans à la seule condition qu'ils soient membres baptisés et communicants en situation normale dans leurs Eglises ; en cas de danger de mort, à toute personne baptisée, sans plus de précision.

Approbation d'un Canon sur l'ordre des diaconesses.

R.I. A MALTE, réunion entre l'Eglise catholique romaine et la Fédération luthérienne mondiale (fin février).

Progrès notables sur la question des ministères, le sens de la justification, l'évaluation du rôle de la Papauté, l'intercommunion.

R.M. A LIMURU (Kenya), 1ère session du Conseil Consultatif Anglican (23 février - 8 mars).

Rôle de ce Conseil : donner des avis à la Communion anglicane entre les sessions, des convocations de Lambeth (tous les 10 ans). Approbation (par 24 voix contre 22) du principe de l'ordination des femmes sur proposition de l'Evêque de Hong-Kong : Le Synode de l'Eglise d'Asie du Sud-Est dont fait partie le diocèse de Hong-Kong, a décidé, en mai 1971, de ne pas approuver, pour l'instant, l'ordination des femmes.

MARS 1971

R.I. A GENEVE, le 2 mars 1972, a eu lieu une première rencontre entre des représentants du « Consilium Conferentiarum Episcoporum Europae » (Conseil des Conférences épiscopales catholiques romaines d'Europe) et de la Conférence des Eglises européennes.

Le « Consilium Conferentiarum Episcoporum Europae » était représenté par son président Mgr Roger Etchegaray, archevêque de Marseille, Mgr Johannes Vonderach, évêque de Coire (Suisse) et le professeur Alois Sustar, secrétaire

(1) Documentation Catholique n° 1582 du 21-3-1971.

(2) Texte dans Documentation Catholique n° 1580 du 21-2-1971.

(3) Nul n'ignore que l'on désigne par ce terme de Non-Chalcédoniens ou Pré-Chalcédoniens, les chrétiens des Eglises qui ont repoussé la formulation de la Foi christologique au Concile de Chalcédoine en 451. Voir à ce sujet la note 10.

(4) Nous revenons sur cette question p. 4 du présent numéro.

(5) Cette lettre fut remise au Métropolitain MELITON de Chalcédoine lors d'une visite qu'il fit à Rome au sujet de la publication du Tomos Agapis : voir p. 18 du présent numéro.

général du Consilium. Le pasteur Ewilm et le métropolite Alexy, respectivement président et vice-président, ainsi que le pasteur Glen Garfield Williams, secrétaire général, formaient la délégation de la Conférence des Eglises européennes.

Après avoir examiné la possibilité d'une collaboration plus étroite entre les deux organisations, ils ont formulé plusieurs propositions de mise en œuvre d'actions communes. Ces propositions doivent maintenant être soumises à l'examen des organes compétents des organisations respectives.

M.O. A ROME, Secrétariat pour l'Unité (13 mars 1971), lettre à toutes les Conférences épiscopales à propos du travail biblique commun (6).

R.I. A CARTIGNY (près de Genève), 2ème rencontre entre Eglise catholique romaine et Alliance réformée mondiale (22 - 27 mars) : Etudes sur la manière de comprendre et d'utiliser, l'Ecriture, l'indéfectibilité et l'infailibilité de l'Eglise.

M.O. A CONSTANTINOPLE, réponse du Patriarche ATHENAGORAS (21 mars) au Pape Paul VI (lettre du 8) « les Eglises d'Orient et d'Occident (...) ne sont pas divisées dans la substance de la Communion au mystère de Jésus, Dieu fait homme et de son Eglise divino-humaine ».

R.I. A LOGUMKLOSTER (Danemark), rencontre entre la Communion anglicane et la Fédération luthérienne mondiale.

Thème : « La nature et la mission de l'Eglise ».

Nécessité pour les Eglises d'exprimer leur mission commune, travail sur le Ministère de l'Eglise et les ministères dans l'Eglise.

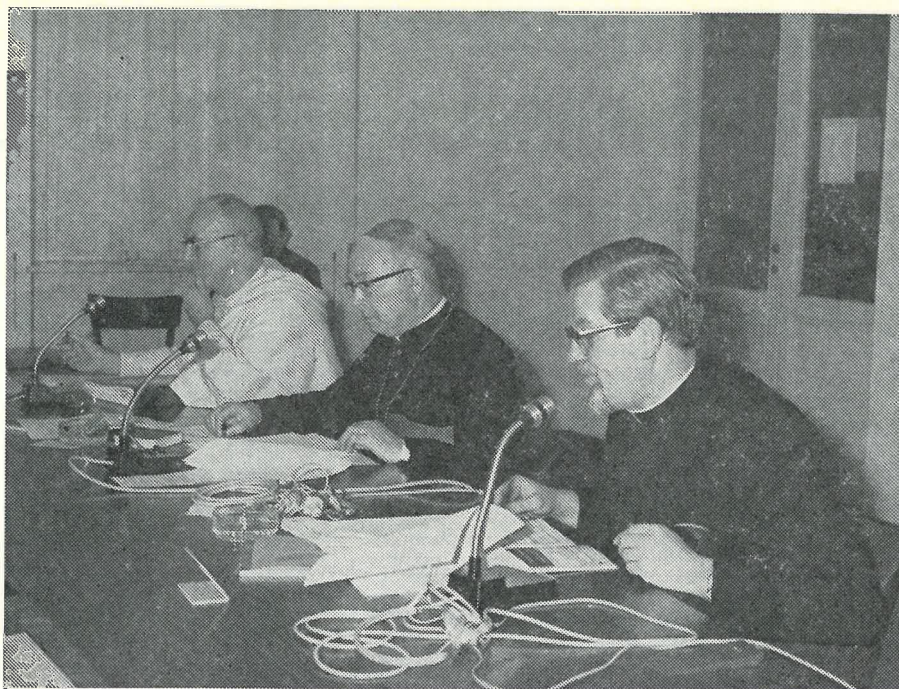
AVRIL 1971

M.O. En Grèce, orthodoxes et catholiques fêtent Pâques le même jour (18 avril), les catholiques ayant adopté la date orthodoxe.

R.I. En France, à PELLEVOISIN (Indre) (14 - 17 avril), réunion des délégués régionaux catholiques et des correspondants régionaux protestants pour l'Unité des Chrétiens pour la préparation de la rencontre nationale d'avril 1972. Objectifs : bilan de la situation œcuménique en France, étude de la responsabilité commune des chrétiens dans l'annonce de la Foi.

MAI 1971

R.I. En France, à NICE (11 - 13 mai), réunion du groupe mixte anglican - catholique romain. Thèmes : rencontres d'étudiants en théologie, signification œcuménique des jumelages, l'ecclésiologie évolutive.



Le cardinal Willebrands avec le P. Jérôme Hamer et le P. John Long à l'Assemblée plénière du Secrétariat romain pour l'unité (8 - 17 février 1972)

D.B. En Grèce (17 - 20 mai), en Crète (20 - 23 mai), visite du Cardinal WILLEBRANDS. L'Archevêque d'Athènes et de toute la Grèce, Sa Béatitude Hieronymos, déclare : « Pour la première fois après des siècles d'éloignement réciproque rancunier, les mains se tendent pour saluer amicalement et pour guérir avec une affection fraternelle ». « Il faut donner à notre peuple le temps nécessaire pour que, par l'expérience des faits, il arrive à la conviction que les mains qui se tendent maintenant sont vraiment fraternelles ».

R.I. A PARIS, réunion du Comité épiscopal, des experts et des délégués régionaux pour l'Unité des Chrétiens (24 mai). Préparation de la session nationale de Bièvres (4 - 7 avril 1972). Rencontre du Comité épiscopal catholique et du Comité inter-épiscopal orthodoxe (25 mai) ; Approbation de Recommandations communes sur les mariages mixtes (7) ; Réflexion sur l'éducation de la foi des Jeunes. Rencontre évêques catholiques - pasteurs protestants (26 mai). Comité mixte catholique - protestant : Etude sur Evangélisation et Sacrement.

JUIN 1971

R.M. A ZAGORSK (près de Moscou), Concile local de l'Eglise orthodoxe russe (30 mai - 2 juin). Election du Patriarche Pimène. Le Cardinal Willebrands invité. Le Concile approuve le développement des relations avec l'Eglise catholique. Le Président du Secrétariat pour l'Unité fait savoir aux autorités de l'Eglise orthodoxe

russe que le Saint Siège ne peut accepter que la situation des catholiques ukrainiens et ruthènes soit réglée unilatéralement par la partie orthodoxe.

R.I. A BERHAUSER FORST (près de Stuttgart), réunion du groupe mixte Conseil œcuménique des Eglises, Eglise catholique romaine (4 - 12 juin). On constate que la collaboration va se développant toujours davantage par exemple : domaines des activités médicales en mission, de la rencontre et de la collaboration avec les religions non-chrétiennes et avec les non-croyants, de la position et des devoirs de la femme dans l'Eglise. On note que la participation croissante de l'Eglise catholique romaine aux Conseils chrétiens locaux et nationaux à travers le monde nécessite une évaluation de ces développements.

R.M. A OSLO, comité exécutif de la Fédération Luthérienne Mondiale (6 - 13 juin). Thème : « Salut, mission et humanisation ».

R.I. A VIENNE (Autriche), réunion du groupe féminin de Liaison Œcuménique. Thème : « L'image de la femme dans les Mass-Media ». 120 par-

(6) En décembre 1970 on dénombrait 114 projets de traduction commune de la Bible dans le monde. Pour les pays francophones la T.O.B. (Traduction Œcuménique de la Bible) continue à mener à bien l'entreprise de traduction de l'A.T. et du N.T. En outre il existe une « association œcuménique pour la recherche biblique », 67, rue St-Dominique, Paris 7ème.

(7) Nous avons publié cet important document dans notre N° 3 (juillet 1971) L'Eglise orthodoxe.

participants représentant diverses Eglises et venant d'une dizaine de pays européens.

M.O. A LONDRES, reconnaissance mutuelle du baptême entre 16 Eglises : Eglise de la Communion Anglicane, Eglise méthodiste, Eglise presbytérienne, Eglise luthérienne, Eglise confessionnaliste d'Angleterre et du Pays de Galles, l'Eglise morave, l'Eglise catholique romaine, etc...

R.M. A CHAMBESY (près de Genève), réunion de la Commission théologique interorthodoxe pour le dialogue avec les Vieux-Catholiques (22 - 30 juin). Etude d'un avant-projet d'entente ou de déclaration commune « sur l'Eucharistie et l'Unité entre les Eglises ».

JUILLET 1971

R.I. A GENEVE, colloque mondial sur les Conseils Chrétiens d'Eglises (28 juin - 7 juillet). 100 participants représentant 66 conseils. Parmi les participants, des catholiques.

R.M. A HELSINKI (Finlande), réunion de la Commission théologique interorthodoxe pour le dialogue avec les anglicans (7 - 11 juillet).

R.I. A HUCUMPANI (près de Lima), Assemblée du Conseil Mondial de l'Education Chrétienne (14 - 21 juillet). Union avec le C.O.E. décidée.

R.M. A CHAMBESY (près de Genève), première réunion de la Commission préparatoire pour le Concile général pan-orthodoxe. Examen des 6 sujets : la Révélation divine, une plus grande participation des laïcs à la vie de l'Eglise, l'adaptation des règles du jeûne aux conditions modernes, les empêchements de mariage, le calendrier (surtout la date de Pâques), « l'Economie » dans l'Eglise orthodoxe.

AOÛT 1971

R.I. A HEVERLEE-LOUVAIN en Belgique, réunion de la Commission Foi et Constitution (2 - 13 août). Dénonciation du racisme, étude du sens de l'homme dans le monde d'aujourd'hui, rencontre des non-chrétiens, recherche théologique sur les Sacraments, l'Eucharistie, l'Intercommunion, la Communion totale des Eglises, le Baptême. Présentation des rapports sur Catholicité et apostolicité, sur Témoignage commun et prosélytisme émanant du Comité mixte E.C.R. et C.O.E. Election du professeur MEYENDORFF comme Président. Dom Emmanuel L'ANNE (de Chevetogne) parmi les Vice-Présidents.

R.M. A DENVER (Colorado), Assemblée du Conseil méthodiste mondial. Approbation du rapport de la Commission mixte entre l'Eglise catholique romaine et le Conseil méthodiste

mondial : « Comparés à nos « estrangements » d'antan, notre progrès dans l'expérience œcuménique de ces trois dernières années a été rapide et, à coup sûr, conduit par l'Esprit ». Le Cardinal WILLEBRANDS et trois observateurs catholiques invités.

M.O. A DINARD (France), centenaire de l'Eglise anglo-américaine St Barthelemy (24 août).

SEPTEMBRE 1971

D.B. A WINDSOR (Grande-Bretagne), 3ème rencontre de la Commission internationale Eglise Catholique romaine - Communion anglicane (1er - 8 septembre) : déclaration commune et « accord substantiel » sur la doctrine eucharistique, soumis aux autorités catholiques et anglicanes (8). L'accord doit être complété par une étude sur le ministère qui va être entreprise, en vue d'établir une déclaration d'accord analogue à celle qui concerne l'Eucharistie.

D.B. A la Trappe des DOMBES (France), réunion du « Groupe des Dombes » (4 - 9 septembre) : déclaration d'accord sur l'Eucharistie entre 17 théologiens catholiques et 17 théologiens protestants, proposée aux autorités protestante et catholique en France (9). En septembre 1972, le groupe doit travailler la question du Ministère.

D.B. A VIENNE (Autriche), consultation non officielle entre Théologiens des Eglises catholique et non-chalcédonienne (7 - 11 septembre). Déclaration commune : « Nous voyons qu'il y a encore des différences dans l'interprétation théologique du mystère du Christ en raison de nos différentes traditions ecclésiastiques et théologiques ; nous sommes cependant convaincus que ces différentes formulations de part et d'autre peuvent être comprises en conformité avec la foi de Nicée et d'Éphèse ».

OCTOBRE 1971

R.I. A ROME (24 - 27 octobre), visite du Patriarche Syrien orthodoxe Mar Ignace Jacob III avec les Métropolitains de Bagdad, de Mossoul et de l'Amérique (10). « Le Pape Paul VI et le Patriarche Ignace Jacob III sont d'accord sur le fait qu'il n'y a pas de différences dans la foi qu'ils professent concernant le Mystère du Verbe de Dieu fait chair et devenu réellement homme, même si, au cours des siècles, ont surgi des difficultés en raison des différentes expressions théologiques par lesquelles cette foi était exprimée ».

R.I. En ROUMANIE, visite du P. HAMER et du P. DUPREY (Secrétariat pour l'Unité à Rome) au Patriarche Justinien.

R.M. A ROME, au Synode des Evêques, le Cardinal WILLEBRANDS intervient. Il souligne l'importance d'une doctrine théologique exacte et profonde sur le « Sacerdoce » pour le dialogue œcuménique, l'opportunité de la présence d'observateurs non catholiques pour l'étude des questions relatives à la Justice dans le monde.

Le document final du Synode consacre à l'aspect œcuménique de cette question un paragraphe important.

R.I. A ROME, réunion de représentants du Secrétariat pour l'Unité, d'Eglises Pentecôtistes, de personnes engagées dans le Mouvement charismatique au sein des Eglises Protestantes et Anglicanes (25 - 26 octobre). Elaboration d'un programme d'étude pour 5 réunions centrées sur le rôle du Saint-Esprit dans la vie des chrétiens et des Eglises.

NOVEMBRE 1971

R.I. A STRASBOURG, 2ème réunion de la Commission mixte catholique, Fédération luthérienne mondiale, Alliance réformée mondiale, sur la théologie du mariage et les mariages mixtes.

R.M. A LOURDES (3 - 6 novembre) : Assemblée Plénière de l'Episcopat français. Observateurs : Pasteurs Georges APPIA et BRUSTON - PP. GREENACRE (anglican) et MELIA (orthodoxe).

Parmi plusieurs déclarations de l'Assemblée, celle-ci : « Pour être pleinement efficace, le témoignage de la foi en Jésus-Christ que l'Eglise doit aux hommes de notre temps, exige de notre part une recherche humble et persévérante de l'Unité de tous les chrétiens ».

R.I. A PARIS (12 - 14 novembre) : réunion du groupe mixte anglican - catholique romain en France : informations sur la rencontre de Windsor, le Synode général d'York, la juridiction anglicane en France, préparation du dossier d'U.D.C. « L'Eglise anglicane » (11), « hospitalité eucharis-

(8) Texte publié dans la Documentation Catholique n° 1601 (16-1-1972). Voir l'étude de Mgr BUTLER et l'interview du P. TILLARD, dans le N° 5 d'U.D.C. « L'Eglise anglicane », pp. 31-33.

(9) Texte publié aux Presses de Taizé - diffusion éditions du Seuil. Voir l'article du Pasteur ASMUSSEN, dans le présent numéro d'U.D.C., p. 15.

(10) Il s'agit ici d'une des Eglises appelées parfois « Non-Chalcédonienne », c'est-à-dire n'ayant pas accepté les définitions du Concile de Chalcédoine (451) concernant les 2 natures dans le Christ. D'un côté on pensait que l'unité du Christ n'était pas exprimée suffisamment par la formule de Chalcédoine ; de l'autre, que cette formule était nécessaire pour préserver la distinction entre la divinité et l'humanité du Christ. Des 2 côtés, c'était l'expression de la foi qui était en question. On se souviendra à ce propos du discours de Jean XXIII à l'ouverture du Concile et de Gaudium et Spes n° 44.

(11) Paru en janvier 1972 (N° 5).

tique » et prise en charge pastorale des Anglicans isolés.

R.I. A MALINES (15 - 18 novembre) : Rencontre européenne des animateurs de groupes mixtes anglicans - catholiques romains.

M.O. En BELGIQUE (23 novembre) - Reconnaissance interecclésiale sur la validité des baptêmes.

R.M. A PARIS (28 novembre) - Réunion du Comité épiscopal pour l'Unité des Chrétiens et de ses experts : Etude de l'accord doctrinal du groupe des Dombes sur l'Eucharistie.

R.I. A CHATENAY-MALABRY, près de Paris (30 novembre) - Réunion des Evêques catholiques et orthodoxes, des pasteurs protestants et des responsables anglicans, sur « la présence du Saint-Esprit dans la prédication de la Parole et la célébration des Sacrements ».

DECEMBRE 1971

R.I. A PARIS (1er décembre) - Réunion du Comité mixte catholique - protestant : Présentation de l'accord eucharistique des Dombes 1971, présentation synthétique des motivations de demandes d'hospitalité eucharistique ou d'intercélébrations.

M.O. A CONSTANTINOPLE, visite du Cardinal WILLEBRANDS et du P. DUPREY (Secrétariat pour l'Unité de Rome) au Patriarche ATHE-NAGORAS pour lui présenter le premier exemplaire dédié par PAUL VI d'une publication commune du Saint Siège et du Patriarcat « Tomos Agapis » (le livre de la Charité) (12).

R.I. A PARIS, au Consistoire juif, première réunion du Comité de liaison entre Eglise catholique et comité international juif pour les consultations interreligieuses (14 - 16 décembre). Etude de 2 questions : manière dont la relation entre communauté religieuse, peuple et terre, est conçue dans les traditions juive et catholique ; promotion des droits de l'homme et de la liberté religieuse.

JANVIER 1972

M.O. A GENEVE et à ROME (Conseil œcuménique et Saint Siège), décision de continuer la collaboration dans le domaine de la société, du développement et de la paix (SODEPAX). La Commission agira comme organisme de liaison entre le C.O.E. et la Commission pontificale « Justice et Paix ».

R.M. En POLOGNE, la Commission œcuménique de l'Episcopat polonais reçoit le P. HAMER (15 au 26 janvier).

M.O. A ROME, une délégation présidée par le Métropolitain MELITON remet au Pape un exemplaire du Tomos Agapis dédié par le Patriarche (25 janvier) et participe à un service de prière pour l'Unité présidé par PAUL VI à St-Jean de Latran, sa cathédrale. Très nombreuse assistance populaire.

FEVRIER 1972

M.O. A GENEVE et ROME, « Enquête mondiale sur la pratique de la Semaine de prière pour l'Unité » afin de lui donner une impulsion nouvelle.

M.O. A GENEVE et ROME, communiqué conjoint pour annoncer la nomination du P. Joseph SPAE comme Secrétaire Général de SODEPAX, com-

mission mixte pour la Société, le développement et la paix, patronnée par le Conseil œcuménique des Eglises et la Commission pontificale « Justice et Paix ». En avril, réunion pour préciser les détails pratiques relatifs au fonctionnement du Secrétariat.

R.M. A ROME, Assemblée plénière du Secrétariat pour l'Unité : Etudes : la collaboration entre les Eglises au plan national et local, les Ministères (8 - 17 février).

AVRIL 1972

R.I. A BIEVRES (91), du 4 au 7 avril, rencontre nationale des délégués diocésains, des Evêques du Comité épiscopal, des correspondants régionaux protestants, de responsables anglicans et orthodoxes.

Etude : bilan de la situation œcuménique en France, recherche sur « Chrétiens responsables ensemble dans le monde d'aujourd'hui ».

Activités œcuméniques Printemps-Eté 1972

SIGLES ET ADRESSES

A.	Les Avents. P. Fabre, « Les Avents », Peyregoux, 81 - Castres.
A.L.	Abbaye de Ligugé. P. Georges Lefebvre, Abbaye St-Martin, 86 - Ligugé.
A.R.E.C.	Amitié rencontre entre chrétiens. Mlle Carbonnier, 13, rue des Pleins Champs, 76 - Rouen.
C.A.R.T.	Centre d'Accueil et de Recherches Touristiques. 31, rue Emilien-Dumas, 30 - Sommières.
C.C.C.T.	Centre culture chrétienne - Troyes. Chanoine Ledit, 11, rue du Paon, 10 - Troyes.
C.S.I.	Centre Saint-Irénée. P. Beaupère, 2, place Gailleton, 69 - Lyon.
C.U.C.	Centre Unité Chrétienne. P. Michalon, 2, rue Jean-Carriès, 69 - Lyon.
F.C.	Fraternité des Cévennes. Institut d'Alzon, rue Séguier, 30 - Nîmes.
G.O.R.	Groupe Œcuménique de la Rance. Mlle Hannay, 5, rue Faber, 35 - Dinard.
G.O.T.	Groupe Œcuménique de Thiérache. Mme A. Jacquart, Chemin de la Tuilerie, 59 - St-Hilaire-sur-Helpe.
I.O.B.	Institut Œcuménique Bossey. Château de Bossey, 1298 Céligny - Suisse.
S.N.U.C.	Secrétariat National Unité des Chrétiens. P. Desseaux, 17, rue de l'Assomption, 75 - Paris 16ème.
S.O.J.	Service Œcuménique des Jeunes. « Jeunesse », 47, rue de Clichy, 75 - Paris 9ème.
S.P.	Communauté des Sœurs de Pomeyrol, 13 - St-Etienne-du-Grès.
U.C.	Unité Chrétienne. 35, rue Duquesnoy, 1000 Bruxelles.

29 Avril - 1er Mai :

G.O.T. - Pèlerinage œcuménique à l'Abbaye du Bec Hellouin. Départ par car d'Avignes.

8 - 15 mai :

I.O.B. - Colloque sur « Institution et Changement ».

12 - 14 mai :

A.L. - Rencontre de foyers mixtes.
« Croyons-nous au salut aujourd'hui ? ».

1er - 14 juin :

I.O.B. - « La transcendance ». Cours pour pasteurs, prêtres et missionnaires.

(12) Cf. l'article de Mgr DUMONT p. 18 du présent numéro.

11 - 17 juin :

A.L. - Session pour religieuses en période de formation et leurs responsables.

19 - 24 juin :

I.O.B. - « Doctrine et Changement ».

20 - 21 juin :

_____ - « Traduire pour communiquer ». Colloque sur l'Interprétation biblique.

19 juin - 13 juillet :

S.O.J. - Camp à Weyer-Eifel (Allemagne fédérale).

1er - 30 juillet :

S.O.J. - Camp à Uppsala (Suède).

3 - 31 juillet :

S.O.J. - Camp à Stockholm.

4 - 8 juillet :

C.U.C. - Session à Lyon : « Actualités œcuméniques ».

6 juillet - 6 août :

S.O.J. : Camp à Mustasaari (Finlande).

7 - 14 juillet :

A. - Semaine pour les Jeunes. « Le bonheur des Béatitudes : scandaleux mensonge, vague utopie ou libération effective ? ».

8 juillet - 5 août :

S.O.J. - Camp à Hyde (Grande-Bretagne).

10 juillet - 5 août :

S.O.J. - Camp à Rasa, Tessin (Suisse).

10 - 14 juillet :

C.U.C. - A Chartres sur « Questions œcuméniques ».

13 juillet - 12 août :

S.O.J. - Camp à Custendall (Grande-Bretagne).

13 juillet - 6 août :

C.A.R.T. - Rencontre franco-allemande.

15 - 24 juillet :

I.O.B. - « Contestation et solidarité ».

15 juillet - 5 août :

U.C., F.C., S.P., camp de travail pour les jeunes aux environs de Domessargues (Gard) avec prêtres et pasteurs, témoignage œcuménique.

15 - 22 juillet :

A. - « Grandes religions non-chrétiennes : Israël ».

15 - 26 juillet :

C.S.I. - Voyage en Sicile.

15 juillet - 15 août :

S.O.J. - Camp à Backnang, Wurtemberg (Allemagne fédérale).

16 - 22 juillet :

C.U.C. - A la maison de l'Abbé Couturier - « Introduction aux écrits du N.T. ».

16 - 30 juillet :

C.S.I. - De Palmyre à Persépolis.

17 juillet - 11 août :

S.O.J. - Camp à Dortmund (Allemagne fédérale).

17 juillet - 19 août :

S.O.J. - Camp à Belfast (Irlande).

20 juillet - 10 août :

S.O.J. - Camp à Londonderry.

21 juillet - 20 août :

S.O.J. - Camp à Pudasjärvi (Finlande).

23 - 26 juillet :

C.S.I. - « Œcuménisme dans notre vie et notre ministère de religieuses ». (Session réservée aux religieuses).

23 - 29 juillet :

A.L. - Session de formation œcuménique pour religieuses.

24 - 31 juillet :

A. - « Avancées sacramentaires et Présence au monde aujourd'hui ».

27 juillet - 15 août :

I.O.B. - « Théologie et Changement ».

29 juillet - 26 août :

S.O.J. - Camp à Liverpool.

29 juillet - 27 août :

S.O.J. - Camp à Genève.

31 juillet - 30 août :

S.O.J. - Camp à Vienne.

1er - 15 août :

C.S.I. - Croisière sur le Rhin : « Les chrétiens et l'Europe ».

2 - 9 août :

A. - « L'Eglise une et plurale ».

3 - 26 août :

C.S.I. - A travers l'Arménie chrétienne.

5 - 26 août :

S.O.J. - Camp à Hambourg - Alsterdorf (Allemagne fédérale).

6 - 12 août :

A.L. - Session de formation œcuménique pour religieuses.

7 août - 2 septembre :

S.O.J. - Session de formation œcuménique pour religieuses à Rasa, Tessin (Suisse).

8 - 21 août :

C.A.R.T. - Rencontres franco-allemandes.

10 - 17 août :

A. - Semaine de recueillement et de paix : « Prier aujourd'hui ».

10 - 31 août :

S.O.J. - Camp à Lyon, N.-D. des Voirons.

12 - 24 août :

C.S.I. - Voyage à travers l'Ukraine et la Russie.

12 août - 9 septembre :

S.O.J. - Camp à Winterthur (Suisse).

16 août - 8 septembre :

S.O.J. - Camp à Boège (France).

18 - 25 août :

A. - Semaine ouverte aux croyants et aux non-croyants. « Dynamisme de l'Espérance dans les crises actuelles de l'Eglise et du monde ».

19 - 26 août :

C.S.I. - Découverte de Prague et de la Tchécoslovaquie.

19 - 27 août :

C.S.I. - Carrefour œcuménique à Chypre.

26 août :

C.U.C. - Journée à Paray-le-Monial.

26 août - 2 septembre :

A. - Semaine ouverte aux croyants et aux non-croyants. « Action commune et spécifique chrétien ».

28 - 31 août :

_____ - Session missiologique internationale et interconfessionnelle.

30 août - 3 septembre :

C.U.C. - Session sur les actualités œcuméniques à Marseille.

1er - 6 septembre :

A.R.E.C. - Rencontre à Jarnac. Thème : l'Espérance.

1er - 12 septembre :

C.S.I. - Voyage en Tunisie, Algérie.

1er - 16 septembre :

C.A.R.T. - Rencontre franco-allemande à Sommières (Gard).

2 - 10 septembre :

C.S.I. - Semaine dans la Suisse œcuménique.

2 - 14 septembre :

G.O.R. - « La route œcuménique : Bec Hellouin - Darmstadt - Taizé - Lyon ».

1er - 15 octobre :

C.S.I. - Quinze jours au Canada et U.S.A. pour la découverte d'un Nouveau monde œcuménique.

21 - 31 octobre :

C.C.C.T. - Pèlerinage à Jérusalem.

21 octobre - 4 novembre :

C.C.C.T. - Pèlerinage en Terre Sainte : « Les chrétiens séparés devant Israël et l'Islam ».

Décembre (dates des vacances scolaires 72) :

C.S.I. - Découverte de l'Ethiopie chrétienne.



Nous nous trouvons ici à la maison diocésaine de retraite de Mauroc (entre Poitiers et Ligugé) où se tiennent régulièrement, depuis 1964, des rencontres de ménages mixtes au rythme de deux sessions par an, l'une au printemps, l'autre à l'automne. Une trentaine de ménages - venant de l'Ouest, du Sud-Ouest et de la région parisienne - y participent et sont toujours heureux d'accueillir les nouveaux venus. Les enfants eux-mêmes participent... comme on le constate sur notre photo.

EDUCATION CHRÉTIENNE EN FOYER MIXTE

Pour information et formation, nous tenons à faire connaître cette note rédigée par M. le Chanoine de PONTEVES. Official et chargé des mariages au diocèse de Versailles, il a contribué à la préparation des « Nouvelles dispositions pour les mariages mixtes » promulguées à Lourdes (octobre 1970) par l'Episcopat français, et que nous avons publiées dans un numéro spécial d'UNITE DES CHRETIENS, revue du Secrétariat national, en janvier 1971.

I CONSIDERATIONS GENERALES

1. Eduquer la liberté

Quand le père et la mère sont catholiques, le devoir qui leur est commun de faire baptiser et élever leurs enfants dans l'Eglise catholique est facile à reconnaître.

L'essentiel d'une éducation est de donner à un enfant, avec les acquisitions qui lui permettront de tenir sa place dans la société à laquelle il appartient, les moyens de former sa personnalité, de prendre ses responsabilités face à la vie, de conquérir sa liberté.

Rendre libre un enfant, ce n'est pas le laisser faire n'importe quoi n'importe comment, mais l'aider à devenir, au-delà des influences et des circonstances, capable de prendre ses décisions par lui-même, et pour des raisons dont il soit conscient et dont il reconnaisse le bien-fondé.

2. Seule la vérité libère

Seule la vérité permet de vivre en sachant le pourquoi de la vie. En conséquence, les parents ont le devoir d'aider l'enfant à chercher, à découvrir, à approfondir cette vérité qui le rendra libre, qui fera de lui un homme libre.

En l'absence d'une foi religieuse, cette vérité de la vie ne pourra être proposée et cherchée qu'au moyen des sciences humaines.

La foi fait chercher et rencontrer la vérité, les valeurs de la vie, au-delà des sciences humaines ; elle assure plus efficacement la liberté et la responsabilité, elle donne à la vie humaine son sens plénier.

Certes, la foi est toujours un don de Dieu, mais les hommes ont part à la communication de ce don, et des parents qui ont la foi ne peuvent pas refuser à leur enfant les richesses chrétiennes et la participation à la vie divine : tout naturellement, ils le feront baptiser et élever dans cette foi.

Il peut arriver que la foi des parents soit peu vivante, mal assurée, mais si ces parents se veulent cependant membres de l'Eglise catholique, celle-ci n'hésite pas à leur faire un devoir d'assurer l'éducation chrétienne de leurs enfants parce qu'elle-même, l'Eglise, a foi en la vérité révélée par le Christ et sait le bienfait de la foi pour toute éducation.

Cependant, si l'Eglise rappelle ce devoir à des parents négligents ou portés au doute, il est de la nature même de l'Eglise qu'elle ne peut s'adresser qu'à la conscience des parents, parce que ceux-ci se veulent membres de l'Eglise, et sans avoir à se substituer à eux.

II CONSIDERATIONS PARTICULIERES

1. Un double écueil à éviter

En cas de mariage mixte, l'éducation religieuse des enfants est souvent la difficulté principale que vont rencontrer les époux parce que, quelle que soit la solution adoptée, les enfants ne pourront pas partager les convictions du père ET de la mère qui sont différentes, parce que aussi cette éducation doit être le fait des deux parents en dépit de leurs différences de foi. C'est bien pourquoi, avant de conclure un mariage mixte, les fiancés doivent réfléchir sérieusement à cet aspect de leur projet, et il faut qu'ils sachent que renoncer à leur mariage serait préférable à une démission de l'un ou de l'autre en matière d'éducation, ou à une contrainte de l'un sur l'autre.

2. Devoir du catholique

Si ce double écueil peut être évité, le catholique doit savoir que son devoir d'éducation chrétienne et catholique des enfants existe toujours, mais qu'il se présente de manière très différente :

— Ce devoir existe et il est grave, car le parent catholique, conscient de la valeur de sa propre foi, conscient de ses responsabilités d'éducateur, ne peut jamais dissocier éducation et foi.

— Ce devoir s'exerce dans la situation concrète qui est celle d'un mariage mixte où l'autre parent, lui aussi conscient de ses responsabilités d'éducateur, ne partage pas la même foi, et cela entraîne des conséquences pratiques très sérieuses.

3. Inconvénients de l'ancienne législation

Ce problème particulier pouvait paraître juridiquement et pratiquement résolu, ou écarté, dans l'ancienne législation où le catholique n'était admis à contracter un mariage mixte que si le non-catholique s'engageait avec lui à baptiser et à élever tous les enfants dans l'Eglise catholique.

Cette exigence avait ses raisons d'être, mais n'était pas sans inconvénients :

— A la lettre, et selon les intentions du législateur, elle ne faisait que limiter, légèrement somme toute, le champ de l'exercice du « droit naturel qu'a l'homme de contracter mariage et d'engendrer des enfants » (Matrimonia mixta 3ème al.) et une limitation de cette sorte est très justifiable : Un droit, même « naturel », n'est jamais absolu, mais limité par d'autres droits et en particulier par le bien commun. Il faut cependant des motifs très sérieux à une limitation autoritaire d'un tel droit, et d'autant plus qu'il s'agit ici d'un droit que l'Eglise déclare, dans sa sollicitude pastorale vouloir protéger (id) : il y aurait donc déjà inconvénient à continuer d'exiger plus que ce que requiert aujourd'hui le bien commun des personnes.

— En fait, l'inconvénient le plus sérieux venait de ce que cette exigence comportait le risque grave d'exercer une pression sur la conscience du non-catholique, amené pour ne pas renoncer à un projet de mariage, à prendre une décision contre laquelle protestait sa conscience ; elle comportait encore le risque tout aussi grave de provoquer tant chez le catholique que chez le non-catholique une décision insuffisamment mûrie, mal comprise, imposée de l'extérieur, un peu « le couteau sous la gorge », ou reçue comme une simple formalité, non sans risques de graves conséquences tant pour l'éducation des enfants que pour la vie même du couple, du simple fait qu'une décision aussi importante était pratiquement prise « à leur place », au tout début de leur vie à deux.

— De plus, même en ce qui concerne l'éducation de la foi elle-même des enfants, cette exigence avait encore le

grave inconvénient de paraître attacher plus d'importance aux formes extérieures de l'adhésion à l'Eglise catholique qu'au lien personnel avec Jésus-Christ.

4. La nouvelle législation

a) Motivations. Une attention à la conscience des non-catholiques, une meilleure connaissance des conditions psychologiques de la vie du couple conjugal, la réaffirmation que « revient aux parents le droit de décider, selon leur propre conviction religieuse, de la formation religieuse à donner à leurs enfants ». (Décret sur la liberté religieuse n° 5), devaient entraîner une recherche dont la nouvelle législation sur les mariages mixtes est un des effets.

b) Dispositions canoniques et pastorales. Aucune « caution » n'est plus

demandée au non-catholique : c'est au catholique, au cours des pourparlers de fiançailles, de se rendre compte, par un dialogue ouvert et loyal, s'il peut, en prudence chrétienne, « se déclarer disposé à écarter les dangers de perdre la foi » et « promettre sincèrement de faire ce qui dépend de lui pour que tous ses enfants soient baptisés et élevés dans l'Eglise catholique ». (Matrimonia mixta n° 4, cf. « nouvelles dispositions pour les diocèses de France » n° 6 A b).

c) Sérieux de la promesse formulée par le catholique. La nouvelle législation de « Matrimonia mixta » n'est pas moins exigeante que la précédente pour le parent catholique sur ce point précis du choix du baptême et de l'éducation chrétienne des enfants : parce que sa décision ne lui est plus tracée d'avance, parce qu'elle n'est plus, en droit, automatiquement et quoiqu'il ar-

rive, le baptême et l'éducation dans l'Eglise catholique, la responsabilité du catholique est plus grande et son devoir plus impérieux, puisqu'il ne pourra prendre la décision finale en sûreté de conscience que si, sans jamais tricher, il a fait, sans tomber dans le scrupule mais honnêtement, « ce qui dépend de lui » pour qu'aux yeux des deux parents, la vie de foi des enfants trouve un meilleur appui dans l'Eglise catholique.

d) La décision commune. Le parent catholique sait ainsi, mieux qu'autrefois, que, compte tenu de sa promesse personnelle, la décision concrète du choix relatif au baptême et à l'éducation n'a pas à être prise par lui seul, mais « doit être prise en commun, dans le respect mutuel des consciences » (nouvelles dispositions n° 2, 5ème al.). Il sait donc, puisqu'aucune promesse n'a été demandée à son conjoint, que cette décision commune ne sera pas nécessairement le choix de l'Eglise catholique, et cette simple possibilité oblige à serrer de plus près le devoir d'un parent catholique relativement à l'éducation de ses enfants.

5. Gravité mais limites du devoir d'une éducation catholique

a) Eléments doctrinaux. Selon la foi catholique, c'est dans l'Eglise catholique qu'un homme trouve l'ensemble des « moyens de salut » (cf. décret sur l'œcuménisme n° 3, 5ème al.) et c'est la raison pour laquelle celui qui, dans son rôle d'éducateur, ne ferait pas tout ce qui dépend de lui pour éduquer selon cette foi, manquerait gravement à sa propre foi.

Mais s'il est vrai que nous ne sommes sauvés que par le Christ, s'il est vrai que l'Eglise a reçu du Christ ces moyens de salut et qu'il n'y a pas de salut pour l'homme sans une référence au Christ et à l'Eglise, il est également vrai que des moyens de salut, tous en lien au Christ et à l'Eglise, sont accessibles partiellement en dehors d'une appartenance à l'Eglise catholique.

Les Eglises chrétiennes séparées possèdent une part plus ou moins large de ces moyens de salut. « Les Eglises et Communautés séparées... ne sont nullement dépourvues de signification et de valeur dans le mystère du salut » (U.R. n° 3 cf. nn° 14 à 23) et « il est nécessaire que les catholiques reconnaissent avec joie et apprécient les valeurs réellement chrétiennes qui ont leur source au commun patrimoine, et qui se trouvent chez nos frères séparés... » (id n° 4). Ceux-ci sont « justifiés par la foi reçue au baptême, incorporés au Christ » (id n° 3). L'Esprit-Saint, par ses dons et ses grâces, opère en eux aussi son action sanctifiante... » (L.G. n° 15).

Cette même Constitution conciliaire sur l'Eglise rappelle pour les non-chrétiens que « le destin de salut enveloppe... ceux qui reconnaissent le Créateur » et, pour les incroyants, que



Même si la mère de famille est en contact constant avec son enfant, le concours des deux parents est nécessaire à une éducation authentique, mais à fortiori dans un ménage mixte en ce qui concerne l'éducation de la foi.

« même pour ceux qui cherchent encore... un Dieu qu'ils ignorent, ... Dieu n'est pas loin puisque c'est lui qui donne à tous vie, souffle et toutes choses, et puisqu'il veut, comme Sauveur, amener tous les hommes au salut. En effet... eux aussi peuvent arriver au salut éternel ». (L.G. n° 16).

b) Conséquences pour la décision à prendre. Ainsi, la plénitude des moyens de salut se trouve dans l'Eglise catholique, mais une partie de ces moyens existe en dehors d'elle : il en découle que l'objectif primordial n'est pas, pour un parent catholique, d'obtenir à tout prix baptême et éducation dans cette Eglise catholique, mais d'assurer à ses enfants le maximum de moyens de salut dont ils puissent disposer, pour ainsi dire, dans les meilleures conditions.

En effet une éducation de la foi n'est jamais un automatisme ni une contrainte. Même si le baptême peut être demandé par les parents pour leur enfant, la foi vivante de cet enfant n'est jamais, elle, une décision des parents, elle est toujours un don de Dieu, un appel de Dieu auquel l'homme, même enfant, répond librement selon le degré acquis de sa liberté.

Il est alors évident qu'obtenir le principe d'une éducation catholique - et ce serait aussi vrai d'une éducation non-catholique - au prix d'un manque de respect à la conscience de l'autre parent, au prix d'une dégradation du couple parental, et donc avec le risque grave d'une dégradation de l'ensemble des conditions de l'éducation, fausserait au départ l'esprit de toute éducation qui se veut chrétienne. Du seul point de vue de la foi, le bien de l'enfant peut demander qu'il ne soit pas catholique si c'est, par exemple, dans l'Eglise Réformée que, concrètement, il pourra le mieux rencontrer Jésus-Christ.

Autrement dit, il n'y a pas d'éducation de la foi en dehors d'une éducation d'ensemble, et celle-ci appartient aux DEUX parents ensemble. Personne ne saurait se substituer à eux tant qu'ils existent et remplissent ce devoir d'éducation. Là est d'ailleurs la raison pour laquelle, en dehors du péril de mort, l'Eglise n'accepte pas de baptiser un enfant si le baptême n'est pas demandé par les parents (cf. cc. 750 et 770 C.I.C.).

c) Dans le respect des consciences des deux conjoints. Il sera sans doute parfois difficile que la décision commune soit bien prise dans le respect de la conscience de chacun : des pressions peuvent s'exercer dans un sens ou dans l'autre, même inconsciemment.

Il reste cependant important, du point de vue catholique, de constater, même si ce ne sera pas toujours le cas, que la décision commune d'une éducation non-catholique peut être prise sans manquement du catholique à sa foi et sans contrainte du non-catholique sur le catholique, mais parce que la situation familiale d'ensemble est telle que

l'éducation de la foi des enfants sera vraisemblablement meilleure avec des moyens de salut imparfaits, mais accessibles.

6. Concours des deux parents

a) Si des parents mixtes ont décidé une éducation non-catholique, le parent catholique ne renonce pas pour autant à son devoir d'éducateur de la foi ; il doit, c'est clair, être parfaitement loyal à la décision prise et se garder de toute pression, de toute critique, de tout comportement qui ne pourraient que troubler la conscience encore fragile de l'enfant. L'obligation et la promesse de faire « tout ce qui dépend de lui pour que ses enfants soient baptisés et élevés dans l'Eglise catholique » ne peuvent pas justifier une conduite différente. Non seulement ce serait en faire une interprétation abusive, mais une promesse serait sans valeur qui mettrait en question une parole librement et légitimement donnée, le respect dû à la conscience du conjoint et des enfants, l'amour dû à leurs personnes.

Mais le parent catholique doit se garder tout autant de ne pas se montrer, aux yeux de ses enfants, le catholique qu'il doit être, non pas évidemment dans une sorte de compétition, de surenchère chrétienne, mais dans la confession de sa propre foi et de son attachement à son Eglise, ce qui est pleinement compatible avec le respect dû à la foi et à l'Eglise du conjoint et des enfants.

b) Il va de soi, et c'est indépendant du choix de l'Eglise des enfants, que le catholique ne peut participer à l'éducation d'ensemble que s'il connaît suffisamment, selon son niveau de culture, la foi de l'Eglise ou communauté de son conjoint, et les manifestations les plus importantes de cette foi.

Il va de soi encore, et c'est toujours indépendant du choix fait, que les parents devront, toujours ensemble, assurer à leurs enfants une connaissance progressive de la foi de chacun d'eux.

La décision commune, au moins pour le catholique, ne devra jamais avoir la signification que les religions se valent, ou que la division des Eglises est de peu d'importance, ou que la foi pourrait ne tenir qu'une place accessoire dans la vie de quelqu'un ; cette décision ne doit pas davantage avoir la signification d'une démission ou d'une concession.

c) Si la décision commune a été l'éducation des enfants dans l'Eglise catholique, comme le catholique doit non seulement l'avoir souhaité, mais y avoir contribué en tout ce qui dépend de lui, le parent catholique ne doit pas croire qu'en ce qui le concerne tout problème de conscience est ainsi réglé : S'il a alors une responsabilité plus directe, plus immédiate, il a aussi la tâche délicate d'assurer la participation à cette éducation, en toute loyauté, du parent non-catholique.

CONCLUSION

Pour une large part, c'est dans la mesure où les parents sauront prendre une décision ensemble, et la vivre ensuite en plein accord, que non seulement la conscience de leurs enfants pourra être valablement formée, mais aussi qu'ils contribueront aux progrès d'une entente entre les communautés différentes, aux progrès, s'ils sont chrétiens tous les deux, de l'unité de leurs Eglises, et que le catholique, puisqu'il s'agit principalement ici de lui, donnera un témoignage plus vrai de Jésus-Christ.

Versailles, 29 septembre 1971

C. de Pontevès, Official

PAUL VI

L'œcuménisme ne marque pas un temps d'arrêt

« La cause de l'œcuménisme ne marque pas un temps d'arrêt », a déclaré Paul VI en s'adressant aux fidèles réunis sur la place Saint-Pierre durant la Semaine de l'Unité.

Le Pape a affirmé notamment que les grands espoirs « ne sont pas des visions, ne sont pas des rêves ; ils sont des grâces que nous implorons de Dieu, du Christ et du Saint-Esprit. Ils sont nos résolutions de réconciliation et d'amour sur lesquelles nous voulons fonder une communion nouvelle capable de transformer les vieilles controverses, les schismes cristallisés, les questions de prestige en une fraternité sincère ».

Ces grands espoirs, a dit encore le Souverain Pontife, sont « les précurseurs de grands événements œcuméniques que nous regardons avec une joie impatiente et en y travaillant activement ».

Raul VI a souligné que « l'œcuménisme sentimental et superficiel » marque peut-être un temps d'arrêt mais non « la cause de l'œcuménisme fondé sur une étude sincère et sur la prière commune. Celui-ci, grâce à Dieu, chemine et progresse en marquant des étapes véritablement consolantes ».

LES CAMISARDS

un film français de René Allio (1970)

Film admirable : splendeur des images peintes par les caméras de Denys Clerval, vérité des situations. Film qui, de toute façon et quoi qu'on en pense, nous interroge : « Vous croyez-vous meilleurs que vos pères ? N'êtes-vous pas autant qu'eux capables de violence et d'intolérance ? Qu'avez-vous fait du ministère de la Réconciliation ? (2 Cor. 5-18). Comment le vivez-vous aujourd'hui afin que le monde croie ? ».

UN OSTRACISME INEXPLICABLE

Depuis près de deux ans, les « Camisards », de René ALLIO, était au nombre des films « maudits ». On s'étonnait d'un ostracisme inexplicable, touchant le cinéaste de « la Vieille dame indigne », de « l'Une et l'Autre », de « Pierre et Paul ».

Le film vu, on est encore plus surpris de ce long purgatoire, tant il s'avère que la réalisation d'Allio, si elle nécessite quelques réserves au plan historique, n'est vraiment pas de nature à inquiéter qui que ce soit. Mieux, de l'abondante littérature suscitée, depuis trois siècles, par la résistance huguenote sous Louis XIV, les Camisards émerge, dans le sillage des fous de Dieu de J.-P. Chabrol ; de la Tour de Constance, d'André Chamson, comme un témoignage de première importance sur ce « non » obstiné, finalement victorieux, des paysans des Cévennes, à la politique d'inquisition du Roi très chrétien et de la majorité de la France d'alors.

(Jean Rochereau, LA CROIX
27 - 28 février 1972)

« Après un an d'efforts (« Non merci, disaient les distributeurs, notre film est très beau, mais il n'intéresse pas notre public »), les Camisards, le nouveau film de René Allio, sort enfin. Au public à présent, de faire mentir ceux qui le croient incapable d'apprécier une œuvre belle mais austère. Ce qui ne veut pas dire ennuyeuse. On peut se passionner pour cette chronique du passé qui ressemble aux querelles de tous les temps ».

(Claude Marie Trémois, TELE-
RAMA, 19 - 26 février 1972)

Chef-d'œuvre (...) à voir en priorité ».

LA VIE CATHOLIQUE, 1er - 7 mars 1972

CHRONOLOGIE

1598 : Edit de Nantes - Henri IV accorde aux protestants de France de vivre selon la liberté de conscience.

1659 : A Loudun, dernier synode national autorisé.

1661 - 1679 : Interprétation restrictive de l'Edit de Nantes ; des lieux de culte sont fermés. Une caisse pour récompenser les nouveaux convertis est créée. Le clergé constitue un véritable « groupe de pression » et n'a de cesse qu'il n'obtienne la suppression du Protestantisme en France » (1).

1679 - 1685 : Persécutions systématiques, on exclut les protestants de nombreux emplois. On loge chez eux les gens de guerre (Dragonnades).

18 octobre 1685 : A Fontainebleau, révocation de l'Edit de Nantes : les protestants doivent renoncer à leur culte, à leurs pasteurs, leurs Temples sont rasés. Le fouet, les galères, la potence, la confiscation des biens punissent les récalcitrants. La liberté de conscience subsiste en droit.

Premières Assemblées du Désert dans la montagne. Emigration de 200 000 réformés environ ; de 2 000 à 3 000 sont envoyés aux galères ou déportés aux Antilles entre 1685 et 1715.

1698 : L'assemblée du clergé s'émue des mesures de « conversion » forcée.

1702 : En été, début de la guerre des Camisards qui va durer jusqu'en 1715.

1715 : Le 8 mars, Louis XIV annule en fait la liberté de conscience que l'Edit de Fontainebleau avait laissé subsister en droit. Tous les anciens réformés restés en France sont désormais considérés comme catholiques. Le 21 août, Antoine Court tient le premier Synode de Désert aux Montèzes près de Mialet. L'Eglise réformée de France est « replantée ».

« Louis XIV, mal informé ou mal conseillé (surtout par Louvois), crut, en dépit des premiers soulèvements calvinistes en Poitou (1680) et des premières « dragonnades » conséquentes, que l'efficacité des « missionnaires botés » avait pratiquement annihilé toute velléité de rébellion chez les adeptes de la R.P.R. (Religion prétendue Réformée) ; ainsi qu'on désignait alors le protestantisme.

Il s'estima donc fondé - même Vol-

(1) Jean Delumeau : Naissance et affirmation de la Réforme, P.V.F., p. 192.

taire, dans son Siècle de Louis XIV, le pense ainsi - à révoquer un acte qui à son sens, ne concernait plus personne dans le royaume. Erreur totale. Au vu des dispositions, d'une cruauté abominable, de l'acte de 1685, les Huguenots comprirent qu'ils ne leur restait qu'une alternative : l'exil ou la mort. Beaucoup, les plus fortunés, s'ex-patrièrent (ce qui explique que la guerre civile fut, surtout, le fait des gens du petit peuple) ; d'autres entrèrent en guerre et, essentiellement, dans les Cévennes, dont le caractère montagnoux faisait un asile propice au « maquis ».

(Jean Rochereau, LA CROIX
27 - 28 février 1972)

LE FILM ET L'HISTOIRE

Le film couvre la période juillet - octobre 1702 et met en scène des personnages tous historiques.

« Il raconte la vie et la mort des hommes de Gédéon Laporte, l'impact de leurs actions sur la vie des notables de l'endroit et les intrigues qu'elles y provoquent, les péripéties de cette lutte, toute traversée de surprises et de rebondissements, d'embuscades et de batailles rangées, comme celle de Champdomergue, coupée d'heures calmes où les jeunes révoltés goûtent un bref instant à cette vie libre et paisible pour laquelle ils luttent, où les périls semblent suspendus et où, brusquement, ils fondent sur eux au détour d'une vallée ».

(René Allio, AVANT SCENE,
n° 22, février 1972, p. 20)

« Ce n'est pas une reconstitution historique ; ce n'est pas non plus de l'histoire romancée. Nous avons affaire à une image du passé qui est stylisée pour devenir exemplaire. Le réalisateur ayant pris volontairement ses distances d'avec la réalité - non sans s'être d'ailleurs fortement documenté sur elle - nous aurions tort de lui faire grief, en pinaillant çà et là, de quelques détails qui sont vraisemblablement invraisemblables : ces familles où l'on ne rencontre pas le moindre enfant, ce gentilhomme sans perruque, ce psaume des batailles chanté sur un air presque sautillant... Qu'importent les minuties ? Laissons-nous saisir.

Il y a chez le réalisateur, M. René Allio, et chez ses interprètes, un art d'une très haute qualité. Tout ou presque tout est retenu, allusif, grave. Paysages et paysans sont empreints de la même noblesse - visages admirablement expressifs. Le récitatif, tiré des « journaux camisards », de M. Joutard, a comme un pouvoir d'incantation. Que voudrait-on sarcler, pour une satisfac-

tion plus complète? Quelques séquences, peut-être, d'un comique militaire trop appuyé, mais la farce ne se mêlera-t-elle pas à la vie? Peut-être quelques concessions au goût du jour, comme les nudités - chastes - de la baignade - mais n'entraî-t-il pas dans le dessein secret de la pièce de nous faire deviner dans les Camisards les éternels descamisados?

(Jean Carbonnier, REFORME, 26 février 1972)

« Par sa rigueur et sa lucidité, le récit de René Allio m'a souvent fait penser au beau film de Roberto Rossellini : la Prise du pouvoir par Louis XIV. On y trouve le même souci d'analyser sans complaisance certaines données historiques, et le même réalisme, si l'on peut appeler réalisme le strict respect de la vérité, celle des faits et celle des textes.

Il serait vain de chercher dans ce film ce qui ne s'y trouve pas : les fariboles ordinaires du divertissement historique. Les personnages d'Allio appartiennent à un monde dur et grave, celui qu'illustrèrent Callot et Le Nain. Il arrive également que le regard « brechtien » du réalisateur et son intransigence imposent au récit une froideur apparente, voire même une grisaille, qui risquent de déconcerter des spectateurs plus épris d'aventures que de réflexion morale et politique. Mais l'œuvre est pure et noble, et, après le stupide « bannissement » dont elle fut victime, elle devrait trouver son public ».

(Jean de Baroncelli, LE MONDE, 19 février 1972)

« Cette insurrection, René Allio nous en montre la montée et l'organisation progressive, à coups de petits détails pris sur le vif. Nous sommes étonnamment proches de cette poignée d'hommes qui arpentent la montagne cévenole, revenant à une vie libre pour défendre leur liberté.

On croit à ces paysans, à chacun de leurs gestes, comme on croit aux pierres, aux torrents, à cette nature sauvage et belle avec laquelle font corps les insurgés. René Allio, bien que d'origine marseillaise, a passé toute son enfance à Nîmes et ses vacances dans les Cévennes. Il connaît et il aime - cela se sent - ce pays marqué encore aujourd'hui par le souvenir douloureux du martyre des Camisards. Et chacune de ses images superbes comme des tableaux de Le Nain, reste pourtant curieusement vivante, simple, vraie ».

(Claude Marie Trémois, TELE-RAMA, 19 - 26 février 1972)

LE FILM ET « LES RELIGIONS »

René Allio étant lui-même cévenol et sans doute, calviniste, de tradition familiale, du moins, on pouvait craindre de sa part un manichéisme simpliste : tous les catholiques noirs, tous les

huguenots blancs. Il n'en est pas du tout ainsi. Le cinéaste met bien en évidence le fait, avéré, que la férocité fut d'abord, uniquement du côté catholique ou, plutôt, du côté des dragons royaux qui incarnaient le bras séculier. Mais, chemin faisant, il n'évite pas de montrer que les Camisards n'étaient guère plus tendres : exécution de prisonniers, etc. ».

(Jean Rochereau, LA CROIX, 27 - 28 février 1972)

« Le Protestantisme n'a pas à se plaindre du film, bien au contraire. L'image qui est donnée de lui est à dominante de sympathie - qui mieux est, de sympathie dans la justice. Les crimes de guerre - à les relever selon les critères de notre époque - sont équitablement distribués entre les deux camps. Rien n'est retranché d'une certaine sauvagerie camisarde. Sur l'autre bord, le Capitaine Poul est ridicule plutôt que méchant. L'abbé de Chalonges - double très transparent de l'abbé du Chayla - est maintenu dans une ambiguïté subtile : lettre distinguée, ecclésiastique de devoir, si tel de ses sourires laisse un instant soupçonner un masque, tel autre respire la bonne foi. Appelé à s'aventurer dans une guerre de religion, le film a revêtu pour cuirasse sa parfaite probité de laïc.

Quoi de plus légitime? Ces « Camisards » n'ont pas été tournés par des protestants ni pour des protestants. Le protestantisme en fait le sujet, donc y est objet ».

(Jean Carbonnier, REFORME, 26 février 1972)

« René Allio a fait un beau film un peu froid, peut-être « distancé » à l'excès. Bien que le cœur et la raison penchent en faveur des révoltés, Allio essaie de ne pas trop solliciter notre indignation. Il montre des « royaux » presque sympathiques ; il ne cache pas les crises de frénésie mystique des « Enfants de l'Eternel », les illuminations douteuses des « prophètes », leurs querelles, ni certaines de leurs défaillances ».

(François Nourissier, L'EX-PRESS, 14 - 20 février 1972)

LES INTENTIONS DE L'AUTEUR

Ce qu'il en dit lui-même

« Ce qui m'a intéressé ce n'est pas tellement le problème religieux mais un moment de l'Histoire où une communauté d'hommes, une minorité, a subi une oppression qui tendait à la déraciner de sa propre culture. L'idéologie

LA LONGUE MARCHÉ DES CAMISARDS...



« Ce fut après la mort du Capitaine Poul que l'on commença de nous appeler Camisards. Je ne sais si c'est parce que nous donnions souvent la Camisade (attaque de nuit) qu'on nous donna cet épithète, ou parce que d'ordinaire nous nous battions en chemise ou en camisole. On nous appelait aussi fanatiques à cause de nos inspirations ».

A. MAZEL

(« Mémoires » dans « les Journaux Camisards » de JOUTARD)

protestante à cette époque a joué un rôle révolutionnaire qui posait les prémisses de la révolution bourgeoise de 89. Mais le comportement auquel 20 ans d'oppression ont conduit les Camisards - c'est-à-dire la nécessité de prendre les armes pour défendre leur vie, leur liberté, leur mode de pensée, leur culture, c'est un processus qui est plus ancien : la guerre des Camisards n'est pas la première guerre populaire, la première guérilla. Et ce processus, on le voit en œuvre de nos jours ».

(Extrait d'une interview de René Allio par G. Gervais dans JEUNE CINEMA, novembre 1971)

« Le public reste très libre de ces rapprochements à des affrontements comparables de notre temps. Mais il est clair qu'on peut penser au Vietnam, à l'Algérie, à l'Irlande, plus généralement à toutes les luttes révolutionnaires où le plus faible n'a plus que les armes pour faire cesser une oppression économique, culturelle, avec ce que cela entraîne d'escalade, de tortures, de références idéologiques. La jeunesse, la liberté de mœurs, l'humour des Camisards et la peur ridicule qu'ils inspirent à leurs poursuivants rappellent aussi mai 68.

(Extrait d'une interview de René Allio dans LE MONDE, 19 février 1972)

Ce qu'on peut en penser

Il est abusif de tirer de la guerre des Camisards, comme le fait Allio, des indications sur la lutte des classes, au sens marxiste de l'expression. Comme je l'ai dit, si les paysans cévenols se retrouvèrent seuls, face aux nobles et aux bourgeois catholiques, c'est tout simplement, que l'élite protestante, en ayant les moyens matériels, avait immigré dès 1685 ».

(Jean Rochereau, LA CROIX, 27 - 28 février 1972)

« Ce film ne peut pas se regarder avec les seuls yeux de la critique. Il retrace une histoire, qui, à bien des titres, concerne également l'homme d'aujourd'hui (...). Film historique mais qui échappe aux tentations habituelles du genre : le grand spectacle ou le romanesque (...). René Allio n'a pas trahi l'histoire en ce sens que tous les historiens sont d'accord pour admettre que la cause des Camisards n'a guère attiré de nobles ni de bourgeois. Il reste que tous attestent aussi que la foi religieuse en fut bien le moteur essentiel même si le refus de l'absolutisme et des lourds impôts du Roi et de l'Eglise a joué un rôle (...). Curieusement, dans ce film - et sans que probablement René Allio l'ait voulu - l'Ancien Testament rejoint la plus récente théologie de la Révolution ».

(Aimé Savard, I.C.I., 15 mars 1972)

« A une époque de renouveau occitan, on n'est pas surpris d'entendre

René Allio évoquer une oppression culturelle contre laquelle, en 1702, les Cévenols se seraient soulevés - argument pourtant bien fragile, appliqué à ceux qui avaient notoirement usé leurs bibles à force de les lire... en français.

Mais, par-delà une déculturation, ce serait surtout une aliénation économique qui serait en cause. De fait, plus ou moins discrètes, maintes indications dans le film tendent à infléchir, à gauchir la guerre des Cévennes vers la lutte des classes : le contraste souligné entre châtelains et villageois, entre l'abandon des uns et la fermeté des autres, la condamnation portée sur l'argent et sur le trafic, l'accent mis avec prédilection sur l'annonce biblique des renversements à venir. C'est un rapprochement qui est assez naturel mais il est difficile de le fonder scientifiquement. Même un grand historien soviétique tel que Porchev, orfèvre en matière de Précurseur, a renoncé à interpréter socialement les Camisards, comme il avait fait pour les paysans de Souabe ou les Anabaptistes. C'est qu'il ne suffit pas qu'une guerre soit faite par le peuple - et celle-ci, assurément, le fût - pour qu'elle ait une signification socialiste. Un peuple est capable de prendre les armes pour autre chose que son pain : pour sa foi, et même pour sa foi en un Dieu transcendant. On en vient à se dire que ce Dieu pourrait bien être le grand absent du film.

Mais le Dieu d'Israël peut-il jamais être absent ? De même qu'en ces années-là il parla par la bouche - peut-être hystérique à vues humaines - des prophètes et prophétesses dont on nous montre brutalement le spectacle, il parle à travers le film, sans qu'il soit besoin qu'auteurs ou acteurs en aient conscience : lorsqu'Abraham Mazel, l'inspiré monte en chaire pour exalter

les combats de David lorsqu'éclate le cri passionné : « j'aime ta Loi », ou le sanglot de tous : « Miséricorde et Repentance ». Tout le reste étant rejeté dans le silence, on n'entend plus alors que la voix de l'Eternel. Paradoxalement, c'est l'Ancien Testament, que tout le monde aujourd'hui - même les chrétiens - voudrait oublier, parce qu'il est contraint et jugement, c'est lui qui confère à ce drame moderniste ses moments les plus authentiquement dramatiques ».

(Jean Carbonnier, REFORME, 26 février 1972)

« La révolte cévenole n'est-elle pas un « bon sujet » ?

Trois romans « Camisards », « Les Fous de Dieu », de Jean-Pierre Chabrol, en 1961, « La Superbe » d'André Chamson, en 1967, « Les Feux de la colère » de Max-Olivier Lacamp en 1969, ont remporté de grands succès. Limitée dans l'espace et le temps, l'affaire des camisards recoupe nombre de nos préoccupations. Respect des minorités et des cultures populaires, œcuménisme, efficacité des luttes révolutionnaires, technique « du poisson dans l'eau », jusqu'au tourisme, qui commence à découvrir le « parc national » des Cévennes : tout concourt à ranimer pour nous ce drame vieux de deux cent soixante-dix années ».

(François Nourissier, L'EXPRESS, 14 - 20 février 1972)

« Ce film qui est une reconstitution historique en un sens n'est pas seulement tourné vers le passé. Il est aussi tourné vers l'avenir. Il annonce une joie jeune, il est tonique. Il est prophétique ».

(Jean Cabriès à la T.V. : Présence Protestante », 19-1-1971)

« Pardonnez-vous les uns aux autres...

Il faut vous pardonner les uns aux autres...

Oui, il faut vous pardonner les uns les autres »...

(la jeune fille MARIE dans le film)

Bibliographie sommaire sur les Camisards

TEMOIGNAGES CONTEMPORAINS :

Journaux Camisards. Textes établis et présentés par Philippe Joutard. Coll. 10 x 18, 1965.

Mémoires de Mazel et de Marion, publiés par Charles Bost. Ed. Fiskbacher.

Mémoires de Boubonnaud, publiés par J. Vieilles.

Mission : Théâtre sacré des Cévennes.

L'Ouvrefeuil : le Fanatisme renouvelé (catholique).

Antoine Court : Histoire des troubles des Cévennes.

OUVRAGES GENERAUX

André Ducasse : la guerre des Camisards. Hachette 1970.

Agnès de la Gorce : Camisards et Dragons du Roi : Albin Michel 1950.

Emmanuel Le Roy Ladurie : Les paysans des Cévennes. Flammarion 1969.

M. Monin : Histoire administrative du Languedoc.

Marcel Pin : Jean Cavalier.

Tournier : Au pays des Camisards.

Jean Delumeau : Naissance et affirmation de la Réforme. Coll. Nouvelle Clio, P.U.F. Paris 1968.

Aujourd'hui en Irlande du Nord

par Fergus Pyle,
correspondant à Paris
de l'Irish Times (1)

QUAND il s'agit de l'Irlande du Nord, il est hélas facile - même quand les temps sont moins troublés qu'aujourd'hui - de tomber dans le piège de la super-simplification. Il semblerait que l'hostilité entre Catholiques et Protestants est une sorte de fil, mince mais solide, qui court à travers l'histoire irlandaise depuis plus de trois cents ans.

L'observateur superficiel essaye de comprendre la situation en opposant les Catholiques - qui, membres d'une Eglise « internationale » ont le mérite d'être au moins connus - aux Protestants indigènes, personnages « exotiques », sortis tout droit d'un livre d'histoire, qui professent une foi étroite et tiennent dur comme fer à leurs convictions, dont le porte-parole actuel est le Révérend Ian Paisley. On peut améliorer le tableau et le mettre au goût du jour en disant que la guerre n'est pas religieuse, puisque aucun des deux partis ne souhaite convertir l'autre à sa propre croyance, mais fondamentalement économique. Mais, au fond, l'imagination populaire continue à diviser la population en deux blocs antagonistes : les Protestants qui ont tout, les Catholiques qui n'ont rien. A partir de là, il est facile de conclure que ce conflit sera éternel et qu'il n'a pas de solution.

En réalité, l'histoire nous enseigne autre chose. L'Ordre d'Orange - cette organisation politico-religieuse qui est l'expression la plus fondamentale de la plupart des attitudes et réactions protestantes - donne depuis cent-cinquante ans aux Protestants l'unité qui leur manque, face à l'unité de l'Eglise catholique. Œcuménisme, au sens courant du terme, veut dire chercher un terrain commun entre catholiques d'une part et protestants

d'autre part. Les Orangistes considèrent que leur organisme est œcuménique, bien qu'il soit vigoureusement opposé à toute coopération avec Rome au sein du Conseil Œcuménique des Eglises, parce que c'est le lieu de rencontre des protestants de toutes tendances et dénominations : Anglicans, Presbytériens, Méthodistes, Eglises

Libres, qui toutes sont héritières d'un passé historique fait de méfiance réciproque.

Dans certains quartiers de Belfast, chaque rue a sa propre Eglise qui, en fait, prêche l'Evangile tout à fait indépendamment des autres. Monsieur Paisley est le chef d'une de ces Eglises : les presbytériens



A Belfast : la fouille dans une atmosphère de guerre civile

(1) Correspondant à Paris de l'IRISH TIMES, journal de Dublin ; Fergus Pyle fut autrefois correspondant du même journal à Belfast. Anglican, il est citoyen de l'Eire.

libres. En grande partie à cause du dynamisme de son chef, elle a vu affluer vers elle des dizaines de milliers de membres, réunis en des communautés qui s'étendent sur une assez vaste région. Cette réussite montre combien est « lâche » la notion d'appartenance à une Eglise en Irlande du Nord, contrairement à l'opinion habituelle qui croit au « monolitisme » protestant.

Lorsque la situation politique est particulièrement tendue, comme aujourd'hui, des prédicateurs du style de M. Paisley sont toujours devenus des hommes de premier plan en ce pays. Leur influence débordant largement leur propre Eglise, porte ombrage aux autres, et directement ou indirectement incite beaucoup de pasteurs « orthodoxes » à mesurer leurs propres paroles. Pour comprendre jusqu'où peut s'exercer leur influence, il faut se rappeler que les divisions entre dénominations protestantes - bien qu'en principe relevant de positions doctrinales - sont le plus souvent affaire de famille ou de traditions locales. Confrontés aux habitudes invétérées de leurs paroissiens, beaucoup de prêtres anglicans en arrivent à adopter des positions fondamentalistes et il devient alors quasi impossible de les distinguer des pasteurs des Eglises non-épiscopales.

Dans toutes les communautés protestantes et dans l'Eglise anglicane, la liberté traditionnelle dont jouit le laïcat au plan paroissial, a facilité le travail des extrémistes politiques qui réprouvent bruyamment les tendances libérales du clergé ou des autres paroissiens : cela se passe dans certaines régions. Dans cette conjoncture, un bon nombre de ministres du culte



Au cours des événements d'Irlande du Nord, les dirigeants des Eglises catholique anglicane et protestantes ont prêché l'exemple de la concorde : on les voit ici marcher ensemble dans les rues de Bogside.

croient que leur seule chance d'avoir encore quelque influence sur leurs propres communautés, c'est de rejoindre les rangs de l'Ordre d'Orange, ce qui en pratique, aboutit à engager des libéraux dans des actions extrémistes (ces dernières années, plusieurs pasteurs, et parmi eux des hommes fort connus, ont pris conscience de cette situation et ont quitté l'Ordre). Il faut être courageux, avoir une belle indépendance d'esprit et aussi une totale indifférence au produit des quêtes du dimanche, pour aller à contre-courant des tendances dominantes de sa paroisse, spécialement dans des districts ruraux un peu perdus.

Si l'on ajoute à cela que le clergé, lui-même souvent originaire du pays, voit d'un mauvais œil tout effort de réconciliation, on comprend qu'en certaines régions d'Irlande du Nord, les Eglises ne peuvent avoir qu'une faible influence sur les affaires politiques. En conséquence, on fait d'autant plus confiance à ceux qui se sont nettement opposés à la division radicale de la communauté et ont

condamné la violence et conseillé la charité. Les responsables de toutes les grandes Eglises protestantes ont uni leurs efforts - parfois avec les évêques catholiques - pour essayer de modérer la haine et l'incompréhension nées de l'histoire, à Londonderry par exemple, les évêques catholiques et anglicans ont prié ensemble pour la paix. Il y a quelques années, un jésuite prit la parole à l'Assemblée Générale de l'Eglise presbytérienne à Belfast, chose qui pourrait à peine se faire aujourd'hui, vu la détérioration du climat, mais qui est néanmoins un signe de l'indépendance propre au Presbytérianisme en Irlande. Les Eglises ont également formé des « comités pour la paix » au niveau paroissial dans les régions où les pires émeutes ont sévi, afin que catholiques et protestants ensemble, s'efforcent d'éviter les pires violences ; ce fut là un geste important de la part des Eglises. Ce qui n'empêche pas que des deux côtés, le clergé est bien conscient des limites de son action et de son influence, quand il a perdu la confiance de sa Communauté.

Dans une perspective à long terme, le clergé des diverses Eglises cherche à participer à des projets au niveau social, par exemple des comités pour la reconstruction des maisons détruites lors des émeutes. Tout ceci est encore timide et rare. Alors les pasteurs se contentent souvent d'un rôle plus indirect en mettant en valeur et soutenant les principes moraux fondamentaux, en coopérant au plan local et en maintenant des liens et des contacts qui permettront le dialogue quand reviendra la paix. C'est peut-être devant cette impuissance que l'on voit le mieux que les oppositions, en Irlande du Nord, ne sont pas religieuses, mais sociales et historiques.

LE POINT SUR...

la situation œcuménique en France

Au cours de leur rencontre nationale à Bièvres (4, 8 avril 1972), les évêques du Comité épiscopal, leurs experts, les délégués diocésains pour l'Unité des Chrétiens, des religieuses, des laïcs ont fait le point sur la situation œcuménique en France à partir d'une enquête réalisée en 69 diocèses.

De leur côté les correspondants régionaux protestants pour le dialogue œcuménique se sont livrés aux mêmes recherches sur la base des résultats d'une enquête analogue.

La moitié du temps de cette rencontre a été consacrée à l'étude en commun (anglicans, catholiques, protestants) de ce sujet d'actualité : « Chrétiens responsables ensemble dans le monde d'aujourd'hui ».

Le NUMERO 7 d'U.D.C. donnera en exclusivité le compte rendu de ces importants travaux. Nous comptons sur tous nos amis, abonnés et lecteurs pour diffuser ce numéro.

BIBLIOGRAPHIE ŒCUMENIQUE

■ **Y. Congar : L'Eglise, une, sainte, catholique et apostolique.** *Mysterium Salutis. Dogmatique de l'Histoire du Salut*, vol. 15, Le Cerf, 1970 ; 284 p. relié, 39 F.

Le P. Congar, qui a déjà écrit tant d'ouvrages remarquables sur les questions ecclésiologiques, nous donne ici une réflexion et une synthèse sur le sujet. Par là même, il apporte beaucoup à l'œcuménisme. Le cadre adopté (les quatre notes du Symbole) facilite l'exposé : situation dans l'histoire de l'ecclésiologie, réflexion théologique, valeur apologetique, le tout appuyé sur une documentation encyclopédique. Chacune des notes permet à l'auteur d'aborder certaines questions particulièrement à l'ordre du jour. L'unité introduit une réflexion sur les séparations, la sainteté sur les réformes, la catholicité sur les cultures humaines, l'apostolicité sur la hiérarchie. Cette théologie est vraiment enrichissante.

L'Eglise reste fondamentalement un mystère et ses propriétés ont valeur de signes pour les hommes. Certes, parce que Corps du Christ, elle possède déjà unité, sainteté, catholicité, apostolicité. Cependant elle n'a pas encore atteint sa plénitude, car elle est composée de pécheurs. Jusqu'à la fin des temps, elle subira cette tension entre le déjà et le pas encore et elle aura la tentation de se complaire dans le premier au lieu de tendre vers le second. **J. Patinot**

■ **P. Evdokimov : Le Christ dans la pensée russe.** (Coll. Théologie sans frontières), Le Cerf, 1970 ; 248 p., 24 F.

Ce livre ouvrira un monde inconnu à bien des lecteurs. A côté d'écrivains de réputation mondiale tels Gogol, Dostoïevsky, Tolstoï, et de penseurs étudiés en Occident, tels A. Khomiakov, V. Soloviev, N. Berdiaev, S. Boulgakov, ils apprendront à connaître toute une série de théologiens et de philosophes religieux. Tous sont tributaires de la pensée patristique et byzantine, mais chacun rencontre le Christ à sa façon, le Christ Homme-Dieu et plus encore le Christ cosmique. Pareille théologie peut parler à l'homme d'aujourd'hui et répondre à sa soif. Notons aussi, dans ce livre, l'intérêt des notes biographiques et bibliographiques. **J. P.**

■ **Collectif : Eucharisties d'Orient et d'Occident.** (Coll. Lex Orandi 47), Le Cerf, 1970 ; vol. I 220 p., 24 F., vol. II 300 p., 30 F ; les 2 vol. 50 F.

Ces deux volumes reprennent l'essentiel des communications faites au cours de la Semaine liturgique de Saint-Serge en 1965. A une époque où le renouveau liturgique donne naissance à des innovations parfois fantaisistes, ce recueil vient bien à point. En effet,

il montre combien il importe d'approfondir la tradition et d'en saisir l'esprit. A partir des paroles du Christ : « Faites ceci en mémoire de moi », les liturgies chrétiennes n'ont cessé de magnifier le mystère eucharistique sans arriver à en exprimer toute la richesse. A ce point de vue, les contributions luthériennes, anglicanes et orthodoxes montrent la variété et la complémentarité des diverses liturgies. Chacune d'elles, dans un cadre socio-culturel différent, proclame une foi unique au Christ eucharistique. C'est là un trésor commun à tous les chrétiens. **J. P.**

■ **Jean Rieu-naud : Paul Tillich, Philosophe et Théologien ;** dans la collection « Théologiens et Spirituels contemporains » ; Editions Fleurus, 1969 ; 176 p. broché ; sans indication de prix.

Maintenant que les œuvres majeures de Tillich et en particulier sa « Théologie systématique » sont offertes à la curiosité du public cultivé grâce à la multiplication des traductions françaises, nous ressentons davantage le besoin d'un bon guide de lecture pour nous initier à la problématique du grand penseur protestant. Je n'en connais pas de plus accessible ni de plus réussi que le petit essai de M. Jean Rieu-naud dans la collection « Théologiens et Spirituels contemporains » des Editions Fleurus. Il s'agit non seulement d'une introduction aux grands thèmes de la pensée tillichienne, mais aussi d'une synthèse où l'auteur s'efforce de coordonner et d'éclairer mutuellement les éléments fondamentaux d'une philosophie religieuse ou, si l'on veut, d'une théologie ouverte aux exigences de la mentalité contemporaine. L'auteur se fait l'écho des nombreuses critiques soulevées par l'œuvre du grand penseur, mais il les soumet lui-même à une critique sereine et judicieuse en distinguant ce qui lui paraît fondé et ce qui ne l'est pas dans les reproches adressés au théologien. Le projet de Tillich qui vise à réconcilier théologie et culture moderne, part d'une analyse du fait religieux pour en dégager la spécificité. La religion n'est en ce sens que la découverte de la dimension profonde ou du sens ultime de notre existence humaine. Elle est notre relation vivante à l'Absolu. La foi elle-même consiste à être saisi par cette préoccupation ultime à travers les déchirements de la finitude et de l'aliénation. Le seul objet réel de cette préoccupation est une réalité infinie : Dieu, l'Etre lui-même, mais aussi l'objet d'une révélation et singulièrement de la révélation biblique. Par le fait même le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob et le Dieu des philosophes est un seul et même Dieu : Tillich s'oppose ainsi à Pascal et à Kierkegaard, mais davantage encore à Karl Barth pour concilier Raison et Religion,

Théologie et Culture. Entre ce Dieu infini et l'homme aliéné, il n'y a plus que l'appel de la détresse et la réponse donnée par Jésus, l'Etre Nouveau à la fois totalement homme et parfaitement uni à Dieu ; cette union parfaite entre l'homme et Dieu rend possible notre salut. Quant à l'Eglise, elle est à la fois Corps du Christ, réalité spirituelle, et groupement social avec toutes les limites qui caractérisent la finitude humaine. Ici nous retrouvons les données essentielles de l'ecclésiologie protestante avec ce qu'elle apporte de positif à l'œcuménisme actuel et son besoin de renouveau chrétien, mais aussi de négatif sur les chances d'une Unité réalisée dans les conditions de finitude humaine. M. Rieu-naud relève cependant avec soin ce qui dans la pensée de Tillich peut favoriser la recherche œcuménique de ce temps. Il note que le grand théologien protestant a entretenu des relations personnelles avec le pape Jean XXIII et qu'il espérait beaucoup de Vatican II. **J. C.**

■ **N. Berdiaev : L'idée russe. Problèmes essentiels de la pensée russe au XIXème siècle et début du XXème siècle.** Traduction et notes de H. Arjakovsky. Edition Mame, Paris 1970, 274 p., 28 F.

Parmi les membres les plus influents de l'émigration russe en Occident, Nicolas Berdiaev est sans doute celui qui contribua le plus efficacement à l'essor du mouvement œcuménique et au rapprochement avec l'Orthodoxie. Né à Kiev en 1874 d'une famille de la noblesse, il n'hésite pas à rompre avec un milieu voltairien superficiel et injuste. Devenu socialiste mais resté fidèle à l'idéal de la liberté, il connaît pourtant la déportation et le bannissement. Après s'être éloigné de Marx et rapproché de Nietzsche, il se sentira attiré par le christianisme. Il adhère à l'orthodoxie en 1909 mais ne tarde pas à prendre ses distances à l'égard de l'Eglise établie pour s'attacher au message évangélique de justice et de liberté. Après la révolution d'octobre, il ne boude pas le nouveau régime puisqu'il devient même professeur à l'université de Moscou. Mais Lénine qui a décidé de chasser les penseurs non marxistes l'expulse de Russie comme adversaire idéologique du communisme. En 1924, il s'établit à Clamart en France. C'est là qu'il deviendra l'un des grands pionniers de l'œcuménisme et du mouvement personnaliste français inspiré par Emmanuel Mounier. C'est là aussi qu'il rédigera ses grands ouvrages philosophiques et religieux. Parmi ceux-ci, *L'idée russe* occupe une place de choix. Il ne s'agit pas seulement d'une histoire de la philosophie russe au XIXème siècle mais bien plutôt d'une interprétation de tous les grands courants de la pensée en fonction de ce qu'il considère comme la mission de la Russie. Son essai excelle à montrer que toute idéologie revêt dans son pays une coloration religieuse, y compris l'anarchisme et l'athéisme lui-même. **J. C.**

Le Pasteur Charles WESTPHAL



Le Pasteur Charles Westphal, né à Montpellier en 1896 d'une famille d'industriels, est mort dans cette même ville le 11 janvier dernier, après une vie tout orientée vers le service des jeunes et la cause de l'œcuménisme.

Il faisait ses études secondaires à Paris quand éclata la grande guerre. Engagé volontaire à 18 ans, il fut blessé deux fois, reçut la médaille militaire avec plusieurs citations et fut fait Chevalier de la Légion d'Honneur.

La guerre finie, il commença, à la Faculté protestante de Paris, ses études théologiques qu'il alla poursuivre à New York et à Edimbourg. En 1925, il épousa Denise Leenhardt dont il eut six enfants et vint à Paris comme secrétaire général du mouvement des Etudiants. En 1939, il fut appelé à Grenoble pour la formation permanente des laïcs dans l'Eglise réformée de cette ville ; en plus, il s'occupa activement des Israélites qu'il arracha, nombreux, à la Gestapo et des étudiants dispersés dans le maquis. Après la guerre, il exerça son ministère à Paris à l'église réformée du Saint-Esprit, s'efforçant toujours de pacifier et de comprendre, acceptant les charges et les responsabilités comme un service qu'il assumait avec autant de modestie

que de compétence et de dévouement.

C'est ainsi qu'il fut nommé membre du Conseil national de l'Eglise réformée, Président du Conseil protestant de la jeunesse, Directeur de la revue « Foi et Vie », qu'il participa à de nombreux dialogues œcuméniques et que, en 1956, il devint membre du comité central du Conseil œcuménique des Eglises, jusqu'en 1968.

Partout, Charles Westphal porta le souci des autres et le souci de l'Unité qu'alimentait la parole du Seigneur : « Vous êtes tous frères ». N'écrivait-il pas à l'occasion de la Semaine de l'Unité 1957 :

« Cette parole du Christ nous rappelle tout simplement que la vie chrétienne est une vie fraternelle et donc qu'il n'y a aucun homme au monde que nous ne devions aimer comme un frère, quelle que soit la couleur de sa peau, ou sa nation ou à plus forte raison son Eglise. « C'est à ceci, dit Jésus, que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres ». A ceci ! à rien d'autre. Pas à la pureté de votre doctrine, ni à la sagesse de votre enseignement, ni à la durée de votre tradition, ni à la moralité de votre vie, ni à l'éclat de vos cérémonies.

A rien d'autre que votre amour fraternel, vécu dans les relations les plus humbles et les plus quotidiennes aussi bien que dans vos jugements sur les hommes, sur les nations et sur les Eglises. A rien d'autre... Comme c'est gênant, n'est-ce pas ? Pour le Christ, cela a été plus que gênant, cela a été mortel et c'est de sa croix que nous recevons la révélation de la seule fraternité authentique... Il est mort pour tous, afin qu'en chacun nous puissions reconnaître comme nous le dit Saint Paul « un frère pour lequel le Christ est mort ».

Ainsi la parole du Christ, avant d'être notre commandement et pour pouvoir l'être, est la miraculeuse révélation de ce que nous sommes : tous frères, objets du même amour, appelés à vivre du même pardon, destinés à la même victoire, victoire de l'amour sur l'égoïsme, de la paix sur la guerre, de l'unité sur toutes les divisions. Vous êtes tous frères ! Cette parole serait notre plus cruelle condamnation si elle n'était d'abord notre plus grande grâce. C'est dire que nous ne pouvons la recevoir que dans la prière et précisément dans notre prière commune, dans notre intercession réciproque, dans l'action de grâces, dans l'humiliation, dans l'amour, dans l'espérance de notre fraternité œcuménique ».



SECRÉTARIAT NATIONAL POUR L'UNITÉ DES CHRÉTIENS

17, Rue de l'Assomption — 75 - Paris (16^e)